

Œuvres générales, français du Maghreb, de l’Afrique subsaharienne, du Canada

Jean-Louis CHISS, *Idéologies linguistiques, politiques et didactiques des langues*, Limoges, Lambert-Lucas, 2022, 184 pp.

En remaniant une vingtaine d’études parues entre 2012 et 2022 (« Sources », pp. 9-10), Jean-Louis CHISS propose ici des réflexions – sur le plurilinguisme, la didactique des langues et du français, la francophonie, les politiques linguistiques, l’histoire et la conceptualisation des disciplines savantes – issues de ses activités d’expertise et de recherche. Le volume est organisé en trois parties : « Notes sur quelques étapes d’un itinéraire : des contextes et des histoires 2010-2020 » (pp. 13-31), « La didactique des langues : la discipline, les contextes et l’histoire » (pp. 33-90), « Le français et la francophonie : des langues aux humanités » (pp. 91-158).

C’est cette dernière partie qui retiendra plus particulièrement notre attention, mais il faut rappeler que les espaces francophones extra-hexagonaux sont évoqués aussi dans la première. Celle-ci est en effet le résultat d’interventions de Jean-Louis CHISS dans des contextes pédagogiques et scientifiques qui concernent aussi des pays francophones tels que le Luxembourg, le Maroc, le Canada et sont l’occasion pour solliciter des questionnements sur les notions de FLE et FLS, sur les relations entre les langues en contact scolaire, sur les raisons de la ‘crise du français’, sur les limites d’une application du CECRL à l’échelle mondiale, sur le rôle des langues dans les multiples situations de mobilité qui caractérisent la société contemporaine. Dans tous ces cas, CHISS invite à chercher des solutions qui s’appuient sur la contextualisation et l’historicité, deux concepts clés qui reviennent systématiquement dans cet ouvrage, qui vise à montrer l’importance de la prise en compte des spécificités de chaque espace ainsi que des idées et pratiques qui s’y sont développées historiquement.

La notion de *francophonie* est abordée dans la troisième partie du volume, où elle est discutée en tant qu'idéologie (p. 110) et examinée à travers les discours en circulation. Cette section s'ouvre par un retour sur le concept d'« idéologies linguistiques » (pp. 93-102), qui sont envisagées « comme des systèmes de représentations marquées par l'historicité et organisées dans des discours qui traversent la socialité dans son ensemble sans épargner les savoirs savants sur le langage et les langues » (p. 93). CHISS met en parallèle cette notion avec celle d'« imaginaire » linguistique, revient sur la « linguistique populaire » et sur le militantisme qui caractérise ces recherches. Il explore ensuite (pp. 103-108) l'antinomie qui consiste, depuis quelques décennies, à associer la promotion du français et l'idéologie du plurilinguisme : à « arrimer la diffusion du français à la reconnaissance et au développement des langues dans les contextes européen et mondial, avec ce que cela implique de mise en valeur de la 'diversité culturelle' » (p. 104). Il se penche par la suite sur la thématique de la francophonie (pp. 109-115), avec une mise en contexte historique des premières apparitions du terme (RECLUS et SENGHOR) et une analyse des perspectives, parfois divergentes, qui ont nourri l'émergence d'une identité francophone après les indépendances. Les pages dédiées aux « Heurs et malheurs actuels de francophonie » (pp. 117-126) évoquent les débats qui investissent la réflexion sur la francophonie, notamment les discours qui la dénoncent en tant que « poursuite de la colonisation », ou qui la considèrent marquée d'« eurocentrisme » alors que « la francophonie n'est pas une idéologie européenne : peut-être française, québécoise ou sénégalaise » (p. 118). CHISS envisage ici les implications de la francophonie dans les domaines de la linguistique descriptive (recherches sur la variation du français et ses contacts avec les autres langues), de la didactique (question des langues de scolarisation) et de la littérature (choix de la langue d'écriture) en faisant ressortir la richesse d'approches que cette notion permet de développer. Pour montrer l'importance d'une approche basée sur l'historicité, il s'arrête sur le contexte littéraire québécois dont la production permet d'observer une évolution d'une situation de « friction » des langues à une « idéologie hétéroglossique » (p. 124) marquée par un rapport aux langues moins conflictuel.

Cette troisième section prend en outre en considération le français en tant que « langue de culture » (pp. 127-138), dans la double perspective historique – son émergence comme langue écrite, sa diffusion en Europe et son investissement par l'idéologie de l'universel ; l'idée de l'inégalité des langues qui justifie la distinction du français comme « langue de civilisation » et permet ainsi sa transmission aux colonies, jusqu'à son émergence comme « langue de culture » après la fin de l'empire colonial – et comparée aux autres « binarismes contemporains » (p. 133), notamment à la diffusion du *global english*. CHISS

dresse ensuite un aperçu historique de deux institutions « tournées, dans des proportions variables, vers l'expansion du français et de son enseignement à travers le monde » (p. 141) : les Cours de civilisation française de la Sorbonne et l'École de préparation des professeurs de français à l'étranger (pp. 139-146). Enfin, l'enseignement du français et des langues étrangères est envisagé dans le contexte plus larges de l'évolution des « humanités » et des nouvelles typologies disciplinaires qui s'épanouissent depuis quelques décennies.

Cristina BRANCAGLION

Foued LAROUCI, Abdelouahed MABROUR et Dalila MORSLY (dir.)
Alger, Casablanca, Tunis. Quand le plurilinguisme s'écrit dans les métropoles du Maghreb, Limoges, Lambert-Lucas, 2022, 274 pp.

Tout en rassemblant une pluralité de recherches autour d'Alger, Casablanca et Tunis, ce volume se configure comme une contribution essentielle pour l'étude du plurilinguisme dans l'espace urbain maghrébin. Les contributeurs ont décidé d'explorer le paysage linguistique de ces villes en raison du rôle culturel, économique et social qu'elles jouent à l'échelle locale et globale.

À travers l'analyse de textes appartenant à la variété des écrits urbains, ces études cherchent à relater les dynamiques de fonctionnement du plurilinguisme dans l'espace citadin. Des graffitis, des banderoles, des affiches, des enseignes commerciales et des panneaux de signalisation routière constituent, entre autres, les différents corpus interrogés. En particulier, ces textes sont analysés à travers deux approches : d'une part, ils sont étudiés dans leur dimension sémiolinguistique et sociolinguistique et, d'autre part, ils sont mis en relation dans une logique comparative. Dans le premier cas, les spécialistes s'intéressent à la créativité linguistique à travers l'analyse des graphies, des formes linguistiques et des jeux de mots et de langues, tout en explorant également le rapport entre la langue utilisée, le type d'écrit urbain et les politiques linguistiques internes. Dans le deuxième cas, les contributeurs mènent des études comparées pour déterminer la spécificité du fonctionnement du plurilinguisme dans chaque ville ; en effet, la place et le poids des langues varient d'une métropole à l'autre. Cette comparaison intéresse surtout le recours à des langues régionales historiques telles que l'amazighe, l'arabe dialectal et littéraire, le français et l'anglais et à des langues de plus récente diffusion comme le chinois.

Le volume est divisé en trois parties, chacune consacrée à l'une des grandes métropoles du Maghreb : « Alger centre, écrits plurilingues » (pp. 27-87), « Casablanca : les voix d'une ville cosmopolite » (pp. 89-135) et « Tunis, un plurilinguisme millénaire » (pp. 137-263).

La première section comprend trois recherches. L'étude de Wafa BEDJAOUÏ, « (Re)configurations sociolinguistiques et affichage des langues : dynamiques plurielles à l'algéroise » (pp. 29-56), est une exploration du fonctionnement du plurilinguisme dans les affiches publicitaires. Dans ce contexte, l'auteure dresse un cadre complet de l'usage de différentes langues dans des affiches unilingues, bilingues et trilingues. Dans la deuxième analyse, « Quand les murs du centre historique d'Alger sortent du mutisme. Quelles langues pour quels messages ? » (pp. 57-70), Nabila BESTANDJI interroge le rapport entre les graffitis, les langues et la société. BESTANDJI classe les types de graffitis selon leur fonction de revendication politique, religieuse et sociale et, à partir de cela, cherche à identifier l'usage contextuel de chaque langue. Le troisième article, « De Bab-El-Oued à Didouche : langues et écritures d'enseignes » (pp. 71-87) de Dalila MORSLY, clôt cette section en interrogeant la dimension sémiolinguistique des informations contenues dans des enseignes commerciales unilingues, bilingues et trilingues ; MORSLY enregistre la variation des combinaisons linguistiques en fonction du quartier et fait le point sur le statut de ces langues selon les textes officiels.

La deuxième partie se compose de deux recherches. La première, « Les langues dans l'espace public casablançais : quand l'affichage publicitaire flirte avec les langues » (pp. 91-109) de Lahcen OUASMI, met en exergue les enjeux sociolinguistiques du plurilinguisme dans les affiches de Casablanca. Tout en soulignant le rapport entre la langue et le produit, OUASMI dévoile à quel point « les langues sont prisonnières d'un pragmatisme commercial dont l'objectif ne consiste pas seulement à communiquer, mais aussi à donner une portée commerciale à ces langues » (p. 107). La deuxième analyse, « Des mots qui vont (nous viennent d') ailleurs : l'usage des langues dans les espaces de voyage » (pp. 111-135) d'Abdelouahed MABROUR, porte sur les écrits concernant les lieux de passage de Casablanca, notamment la gare et les aéroports ; dans ce contexte, l'auteur étudie la distribution sociolinguistique des langues dans des documents comme les indications et les signalétiques.

La troisième section est constituée de cinq recherches. Dans la première, « L'enseigne commerciale dans deux quartiers de la ville de Tunis : Ennasr et Ettadhamen » (pp. 139-170), Farah ZAÏEM BEN NEJMA propose une analyse comparée des enseignes de deux quartiers géographiquement proches mais économiquement et socialement très différents. La deuxième étude, « Tunis, ville plurilingue : le cas des noms de rues » (pp. 171-198) de Hasna GHOUL, est consacrée au pay-

sage odonymique de la ville : les plaques dans la rue sont ainsi analysées dans leur rapport à l'Histoire, à la société et à la politique. La troisième contribution, « Les voix de Tunis. Sociolinguistique scripturale urbaine » (pp. 199-222) d'Inès BEN REJEB, compare les graffitis réalisés pendant le Printemps arabe tunisien, les graffitis sportifs et les inscriptions déambulatoires afin d'interroger le lien entre le plurilinguisme et le paysage urbain. L'article « Discours publicitaires, mise en murs et mise en mots des identités urbaines dans la ville de Tunis », de Raja CHENNOUFI-GHALLEB (pp. 223-241), porte sur l'affichage publicitaire afin d'en saisir les aspects graphiques, linguistiques et sémiolinguistiques. Finalement, la contribution « Le plurilinguisme écrit dans la campagne des municipales de Tunis en 2018 » (pp. 243-263), de Foued LAROUCSI, qui clôt le volume, a pour objet l'usage politique de la langue et présente une analyse du plurilinguisme dans les affiches qui ont circulé à Tunis pendant la campagne électorale de 2018.

Cet ouvrage, riche et intéressant, permet de mieux comprendre le fonctionnement du plurilinguisme dans les principales métropoles du Maghreb tout en restituant au lecteur une image détaillée du rapport entre la langue, le pouvoir et la société.

Giorgia LO NIGRO

Kouassi KPANGUI, *Le français en Côte d'Ivoire. Inventaire des particularités lexicales*, Paris, L'Harmattan (« Études africaines – Série linguistique »), 2022, 352 pp.

Enseignant-chercheur à l'Université Alassane Ouattara de Bouaké, Kouassi KPANGUI publie les résultats d'une recherche qui vise ouvertement à encourager l'appropriation du français ivoirien au sein de sa communauté linguistique. Parfaitement au courant des études et des inventaires dédiés au français de Côte d'Ivoire, il trouve que ses devanciers n'ont pas suffisamment mis en lumière « la véricité et la vitalité » des ivoirismes : « nous avons remarqué que chaque chercheur développe uniquement un aspect, c'est-à-dire un domaine bien spécifique sans s'intéresser au profil général du français de Côte d'Ivoire » (p. 21). Ce volume ne se limite pas seulement à la description lexicale mais illustre en plus la variabilité phonétique et morphosyntaxique des formes répertoriées.

Organisé en deux parties, le volume s'ouvre par une « Introduction » (pp. 13-23) qui souligne d'une part l'appartenance de cette variété endogène à la langue française et de l'autre sa riche variabilité interne, étant

donné que l'on peut distinguer « différents types de français » ayant chacun « une caractéristique aussi bien phonétique, morphologique, lexicale, sémantique que syntaxique [...] des sortes de français dérivés qui cohabitent avec le français respectueux de tous les édits grammaticaux » (p. 14). KPANGUI en fournit des exemples en transformant un énoncé relevé dans une étude de 1990 pour aboutir à des exemples (forgés) de : français de Moussa ou de Zézé (locuteurs adultes non analphabétisés en français), français de Treichville (jeunes analphabètes ou déscolarisés), français ivoirien (« un parler charnière, un creuset sélectif qui s'enrichit nécessairement de nombreux apports de toute nature », p. 16), nouchi (argot), français fautif (locuteur instruit qui se trompe dans l'application des « règles grammaticales édictées par les grammairiens et l'Académie française », p. 17). Des extraits de textes représentatifs de ces variétés sont en outre fournis parmi les « Annexes » (pp. 326-342), qui offrent aussi des cartes linguistiques et des illustrations utiles à mieux comprendre les *réalias*. Le français ivoirien est plus précisément décrit comme une variété parlée par les locuteurs « des classes moyennes et [par] des peu ou pas lettrés [...] composées du français, de termes empruntés aux langues nationales et de vocables issus de pays étrangers. Les mots obtenus [...] traduisent généralement la sensibilité des Ivoiriens, leur culture, leurs mœurs, leur civilisation, bref, leur identité » (pp. 18-19). Les élites parlent généralement un français respectueux de la norme mais ils créent de nombreux néologismes qui constituent une autre source d'enrichissement du français endogène. Les particularités lexicales proposées dans ce volume sont issues de sources écrites et orales variées (notes personnelles, textes de presse et littéraires, documents scolaires et administratifs, émissions radiophoniques et télévisées, enregistrements d'échanges quotidiens, textes musicaux etc. Malheureusement aucune de ces sources n'est référencée, ainsi il est impossible de dater la circulation des formes présentées.

La première partie propose l'« Inventaire des ivoirismes défini- toires du français ivoirien » (pp. 24-176) et s'ouvre par une description des « déviations phoniques » (p. 27) concernant la prononciation des voyelles et des consonnes, c'est-à-dire les adaptations des prononciations des mots français dans la variété ivoirienne. Suit la description des ivoirismes lexicaux, qui prend la forme d'articles lexicographiques embryonnaires proposant un lemme et éventuellement ses variantes, une ou plusieurs prononciations, la classe grammaticale, une explication du sens. Sont présentées d'abord les unités lexicales à valeur culturelle, organisées par champs sémantiques, puis les interjections et onomatopées et enfin les emprunts originaires d'autres pays africains, des pays arabes, de l'Amérique du Sud, les anglicismes etc. Ensuite, KPANGUI a réuni les ivoirismes morphologiques, soit des formes obtenues par troncation, dérivation ou composition ainsi que les sigles et acronymes. Cette section se termine par la description des

ivoirismes sémantiques qui inclut des mots qui ont subi des évolutions de sens, des *réalías*, des expressions et locutions endogènes.

La deuxième partie est un « Essai d'analyse morphologique et sémantique des ivoirismes » (pp. 177-294) qui propose une analyse des particularités locale qui reprend la structure de la section précédente et prend donc en considération d'abord les écarts phonétiques, puis les écarts lexicaux, morphologiques et sémantiques. L'objectif est celui de « voir si [...] nous pouvons disposer de repères qui nous permettent de dégager les règles, les lois, du moins les 'allures' des processus conduisant à ces ivoirismes » (p. 178). Dans cette section sont en outre décrits les anthroponymes et les toponymes ivoiriens ainsi que des termes créés par des intellectuels ivoiriens. Les dernières pages de cette deuxième section et la « Conclusion » (pp. 295-303) portent un regard positif et bienveillant sur l'avenir du français en Côte d'Ivoire, dont la richesse et le dynamisme sont amplement soulignés, et sur les programmes de recherche ultérieurs dans ce domaine ou dans celui, plus large, de la francophonie.

La parution de cet inventaire témoigne d'une continuité dans la recherche sur les particularités lexicales du français en Afrique et l'on peut espérer que d'autres glossaires suivront pour permettre d'observer les progrès de ces variétés endogènes à l'époque contemporaine. On peut cependant souhaiter une approche méthodologique plus soignée et un peu plus d'attention aux besoins du lecteur : l'uniformité typographique rendrait la lecture plus agréable et un index alphabétique permettrait une consultation plus efficace.

Cristina BRANCAGLION

Gerardo ACERENZA, Marco MODENESI, Myriam VIEN (dir.), *Regards croisés sur le Québec et la France*, Città di Castello, Emil di Odoia, 2022, 176 pp.

Les relations linguistiques et culturelles entre les Français de l'Hexagone et les Québécois sont depuis toujours assez complexes et les articles réunis dans le présent volume, signés par des chercheurs italiens et québécois, contribuent à éclairer les représentations réciproques que l'on peut observer à travers des documents lexicographiques et littéraires. Sont présentées ici les contributions qui attirent l'attention sur la dimension linguistique et discursive, tandis que celles plus ciblées sur l'aspect littéraire sont l'objet d'une note de lecture dans la section « Francophonie du Québec et du Canada » (*infra*).

Nadine VINCENT ouvre le volume avec une contribution intitulée « *Le glossaire franco-canadien* d'Oscar Dunn : reproches d'un lexicographe québécois du 19^e siècle à une France oubliée » (pp. 9-26), dédiée à l'ouvrage du premier glossariste québécois, qui a ouvert la voie à la lexicographie descriptive du français canadien. Après la présentation du contexte historique, dominé par le courant puriste qui tendait à une identification identitaire avec la France, et de la personnalité de DUNN, qui a contribué au développement d'une approche « autonomiste » (p. 24), VINCENT détaille les quatre types de critique que le lexicographe adresse aux dictionnaires généraux français : l'oubli de certains emplois panfrancophones, l'omission d'emplois canadiens, des erreurs dans la description des *réalias*, l'acceptation trop indulgente des anglicismes.

Ensuite, Cristina BRANCAGLION reconstruit, dans l'article « Un professeur de la Sorbonne au Canada : la mission montréalaise de Charles Bruneau » (pp. 27-50), le séjour du linguiste français à Montréal en 1939. L'autrice rappelle que dans l'entre-deux-guerres la ville de Montréal était caractérisée par une « forte attraction pour la France » (p. 29) qui a favorisé le développement de la coopération académique et scientifique entre les deux pays, même si mise en œuvre d'une façon inégale. Suit la description des cours de BRUNEAU à l'Université de Montréal et de son cycle de conférences à Radio-Canada, des événements qui ont été suivis avec un grand enthousiasme par l'élite et qui ont été régulièrement repris par la presse. Visant un large éventail de sujets linguistiques, de la grammaire à l'enseignement, à la prononciation, les cours de BRUNEAU, à caractère essentiellement normatif, ont représenté « un événement remarquable » (p. 48) qui a influencé la réflexion sur l'usage canadien-français et encouragé le mouvement de correction phonétique.

L'article « *Maudit Français ! Frenchie ! Être Français au Québec* dans les romans de Flora Balzano, Yves E. Arnau et Nahalie Fontaine » (pp. 77-90) de Gerardo ACERENZA analyse les opinions, plutôt critiques, que des personnages français, immigrés au Québec, expriment sur le français des Québécois. Il prend en considération trois romans : *Maudit Français !* (1964) de N. FONTAINE, *La mémoire meurtrie* (1988), un thriller d'Yves E. ARNAU, et *Soigne ta chute* (1992) de Flora BALZANO. Les trois textes offrent des représentations peu élogieuses de Montréal et des images caricaturales, stigmatisées de l'accent de ses habitants, dont on peut apprécier le traitement folklorisant à travers les éloquents citations choisies par ACERENZA.

Le titre, provocateur, « Traduire du français au français : l'arrangement littéraire de *Querelle de Roberval* de Kevin Lambert par les éditions Nouvel Attila » (pp. 113-118), inspiré à une publication de Myriam SUCHET, introduit une brève réflexion critique de Giuditta LORENZINI GIRARDELLI sur l'adaptation de ce roman québécois, très marqué

au niveau linguistique, à un public de l'Hexagone. Le travail, effectué par Benoît VIROT et Kevin LAMBERT, aboutit à « une tentative d'injecter de petites doses de québécity au lecteur français » (p. 117), à un 'arrangement' qui s'inscrit dans « des dynamiques d'impérialismes » (p. 116) mais qui essaie aussi d'adopter « une vision pragmatique » (p. 116) afin de tenir compte des nécessités du lectorat français.

Enfin, Fernando FUNARI propose une analyse discursive d'un corpus de recensions touristiques dans un article intitulé « 'Ce n'est clairement pas la France'. Négation et identité dans le *city branding* de Montréal et Québec » (pp. 159-176). Ces textes, publiés sur un site de partage d'expériences touristiques au cours de la période 2011-2020, lui ont permis d'examiner « le regard français sur le Québec et [...] celui du Québec sur lui-même » (p. 160) à travers l'étude des antonomases toponymiques basées sur le remplacement des noms propres et de leurs emplois en structure négative. Il arrive ainsi à montrer « comment les Français se servent d'un imaginaire européen dans la *domestication* de l'étranger et comment les Québécois s'approprient ou négocient l'imaginaire français dans l'*exotisation* de leurs espaces. » (p. 160).

Lidiia ASTAPENKO

France MARTINEAU, Wim REMYSEN, André THIBAUT, *Le français au Québec et en Amérique du Nord*, Paris, Ophrys, 2022, 376 pp.

France MARTINEAU, Wim REMYSEN et André THIBAUT sont tous trois reconnus pour leurs travaux portant sur le français en Amérique du Nord. Ces travaux, au-delà de la description linguistique, s'attachent également à l'histoire de la langue française sur ce continent ainsi qu'au défi que représente le fait d'y vivre en français. L'ouvrage de synthèse sur le français au Québec et en Amérique du Nord qu'elle et ils proposent aux éditions Ophrys, dans sa collection *L'essentiel français*, se déploie dans ces trois directions. Ainsi, son objectif est triple : expliquer la présence historique du français en Amérique du nord ; décrire les caractéristiques de cette langue en usage au Québec avec une réflexion sur les liens éventuels qui unissent ces usages à d'autres faits présents plus largement sur le continent ; réfléchir sur des enjeux sociolinguistiques qui concernent au premier chef les francophones en Amérique du Nord, notamment la question de la vitalité de leur langue mais aussi celle de sa légitimité. Ce triple focus structure l'ouvrage dont on peut souligner d'emblée la rigoureuse organisation, chaque partie, chapitre, section et sous-section recouvrent

des thèmes et sous-thèmes ciblés qui permettent, telles des entrées d'encyclopédie, de trouver aisément tel ou tel sujet.

La partie 1 : « Perspective externe : histoire » s'organise en quatre chapitres selon la logique chronologique. L'on passe ainsi de l'exploration à la colonisation et au Régime français (1604-1763) (chapitre 1, pp. 33-51) à la Conquête et au Régime anglais (1763-1841) (chapitre 2, pp. 53-70). Ces deux premiers chapitres réservent quelques surprises notamment en proposant chacune un aperçu de témoignages métalinguistiques anciens (respectivement à la section 4 du chapitre 1 et à la section 3 du chapitre 2). On y apprend que le *français canadien* d'alors – bien qu'une telle notion n'existe pas encore – jouit d'un certain respect de la part des visiteurs venus d'Europe. Le chapitre 3 débute avec l'Acte d'Union (1841) pour se terminer avec le début de la première guerre mondiale (pp. 71-98). Il faut rappeler que l'Acte d'Union, qui réunit les territoires du Haut-Canada et du Bas-Canada (en gros l'Ontario et le Québec actuels) en un seul a comme but avoué d'assimiler les francophones. S'engagent alors une série de batailles, parlementaires, juridiques, scolaires, etc. qui témoignent de la combativité de la population de langue française et de l'attachement qu'elle manifeste pour sa langue. La seconde moitié de cette période est aussi marquée par de fortes migrations intercontinentales et intracontinentales. Alors que des Canadiens-Français vont de la campagne à la ville, du Québec aux provinces des Prairies ou en Nouvelle-Angleterre, c'est presque cinq millions d'Européens et d'Européennes qui s'installent au Canada, certains sont francophones (Français, Belges ou Suisses) et influenceront le français surtout de l'Ouest du pays mais beaucoup sont anglophones ou s'assimilent à l'anglais – ce qui change à jamais, comme les autres phénomènes mentionnés précédemment, la démolinguistique canadienne. Le chapitre 4, de la fin de la première guerre mondiale à nos jours (pp. 99-133), est plus que les autres centré sur le Québec et accorde une certaine importance aux décennies 1960 et 1970. Il faut dire qu'en termes d'accomplissements linguistiques, la Belle Province se dote alors de politiques importantes (les lois 63, 22 puis la célèbre loi 101 en 1977 dite aussi *Charte de la langue française*) et d'institutions fortes (Office de la langue française dès 1961 puis Conseil de la langue française et Commission de terminologie). Au sein des universités de la province, des travaux menés dans une perspective non prescriptive mais descriptive se développent aussi dans ces années-là et vont permettre de connaître de mieux en mieux le français au Québec et plus largement en Amérique du Nord dans ses diverses dimensions. C'est à ce sujet-là qu'est consacrée la deuxième partie de l'ouvrage : « Perspective interne : description ».

Ici l'organisation est attendue. Comme l'on procède souvent quand il s'agit de décrire des pratiques linguistiques, la langue est découpée en ses diverses composantes. Le chapitre 5 est alors consacré au lexique (pp. 137-173), le 6 à la prononciation (pp. 175-219) et le 7 à la morpho-syntaxe (pp. 221-261). En plus de présenter les éléments langagiers les

plus marquants à chacun de ces niveaux, MARTINEAU, REMYSEN et THIBAUT proposent des sections ou des sous-sections originales. Quand il s'agit de parler des mots par exemple, deux sections (les sections 1 et 2) sont consacrées aux études et travaux sur le lexique en usage en Amérique du Nord. On bénéficie alors d'un tour d'horizon de la production des glossaires, des atlas et encore plus des dictionnaires qui est particulièrement prolifique au Québec. Traitant de prononciation, nos auteur.e.s nous instruisent aussi sur les attitudes sociolinguistiques et les considérations normatives (section 4 du chapitre 6) qui ont entouré et entourent encore la question de 'l'accent québécois'. Enfin le chapitre sur la morphosyntaxe s'arrête à la fois sur des questions de formes (les formes pronominales et verbales notamment) mais propose aussi des réflexions sur des faits de construction (l'interrogation, la subordination ainsi que l'usage de connecteurs et marqueurs discursifs).

Le dernier chapitre, le chapitre 8 intitulé « Vivre en français au Québec et au Canada » (pp. 263-301), est présenté comme un épilogue. Centré sur le rapport de diverses communautés au fait linguistique, il présente le Québec comme une 'majorité fragile' et les autres foyers de population francophone au Canada situés dans les provinces majoritairement anglophones comme des minorités qui font face à certains défis mais possèdent aussi certains atouts. Un défi commun à toutes ces communautés, quelles que soient leur taille, leur force et leur vigueur, tient dans leur capacité à assumer et à valoriser leur différence linguistique telle que cela est esquissé à la section 2. De façon originale, MARTINEAU, REMYSEN et THIBAUT proposent aussi 'd'autres visages' de la réalité linguistique québécoise. Dans une section (la 3^e), ils traitent respectivement des dynamiques sociolinguistiques au sein des communautés autochtones du Québec, puis des populations immigrantes installées dans cette province et enfin de sa communauté anglo-québécoise dans son rapport au français.

Aux vues de la richesse des thématiques abordées à la fin de cet ouvrage, on ne peut que se dire que ce chapitre aurait pu constituer le point de départ vers une 3^e partie d'orientation plus nettement sociolinguistique. Pour le dire sans façon : on en voudrait encore ! Peut-être est-ce là le projet d'un prochain ouvrage de synthèse pour nos trois auteur.e.s. On le souhaite. En attendant, on peut explorer la riche bibliographie en fin d'ouvrage. Sur presque soixante pages (pp. 319-375) on peut trouver les références de travaux majeurs ou récents sur l'ensemble des sujets abordés dans cet ouvrage. Assurément ce dernier s'avère un manuel idéal pour découvrir et même approfondir bien des facettes de la réalité francophone en Amérique du Nord.

Laurence ARRIGHI

Annette BOUDREAU, *Dire le silence. Insécurité linguistique en Acadie 1867-1970*, Sudbury (Ontario), Prise de parole (« Agora »), 2021, 230 pp.

Annette BOUDREAU publie les résultats d'une enquête menée dans un ample corpus de presse, réalisée avec l'objectif de mettre en lumière les discours qui ont contribué à forger l'imaginaire linguistique de cette communauté, d'expliquer le développement de sentiments ou comportements tels que la peur, la honte, le silence ainsi que l'apparition de stratégies d'émancipation et de résistance. Cet essai s'appuie donc sur un ensemble d'articles traitant de la langue acadienne (et en particulier de l'accent), parus depuis la fin du XIX^e siècle jusqu'aux années 1970 dans la presse écrite locale, principalement dans le *Moniteur acadien* et dans *L'Évangéline*. Ces propos métalinguistiques sont en outre mis en relation avec des discours littéraires, des souvenirs autobiographiques et avec des corpus analogues concernant d'autres communautés francophones canadiennes.

Le volume s'ouvre par une « Introduction » (pp. 7-35) où l'autrice présente sa recherche, définit ses objectifs et décrit le cadre théorique et méthodologique sur lequel reposent ses analyses. Qui connaît les travaux d'Annette BOUDREAU sait combien sa réflexion se nourrit des idées de Pierre BOURDIEU, William LABOV et Monica HELLER. Dans cette section liminaire elle s'arrête en outre sur la notion d'*autodénigrement*, utilisée pour interpréter les attitudes identifiées, et sur les conséquences du recours au terme *bâtard* pour caractériser les pratiques ou la langue des Acadiens, qui ont fini par « se taire pour ne plus fauter » (p. 20). D'où l'idée d'examiner les discours métalinguistiques afin de « *dire ce silence* et de retrouver les traces de cet effacement de la parole, de revoir les instances où elle s'est tue ou s'est abstenue de se laisser entendre, ou encore les moments où elle s'est révoltée et réactivée. » (p. 20 : italiques dans le texte). Pour décrire cette évolution, Annette BOUDREAU a articulé son étude en cinq chapitres correspondant à une périodisation en cinq étapes.

Le premier chapitre – « De 1867 à 1919 : une première prise de parole publique. Le début ou la fin du silence ? » (pp. 37-68) – est consacré à l'émergence de la conscience identitaire acadienne avec la mise en place de ses propres symboles distinctifs, l'identification de ses références littéraires et spécificités linguistiques, à un moment où la valorisation de la langue française est subordonnée à celle de la religion catholique. Un rôle essentiel est joué à cette époque par le sénateur et linguiste Pascal POIRIER, auteur des premiers textes traitant de la langue acadienne, où l'on relève des stratégies de légitimation des archaïsmes hérités de France, mais aussi des attestations que la honte linguistique était ressentie dès 1870. Plus généralement les discours

de presse montrent que l'idéologie du standard et, par conséquent, la délégitimation des particularités régionales, sont déjà courantes.

Le chapitre 2 – « De 1910 à 1950 : une double honte » (pp. 69-105) – analyse une période marquée par l'urbanisation et par un développement important des études linguistiques. Comme au Québec, en Acadie le rapport au français est influencé par la conviction que le français parlé au Canada n'est pas du vrai français et par l'idéologie du standard, qui s'impose et encourage l'alignement sur le français dit « international », mouvement perçu comme « une façon d'adhérer à plus grand que soi et, qui plus est, à un pays qui se réclamait comme le lieu des valeurs universelles » (p. 83). L'attitude corrective s'affirme et vise tant les anglicismes que la prononciation, l'objectif étant la modernisation du français acadien. Les formes lexicales ciblées s'avèrent, toutefois, des mots et expressions encore courantes aujourd'hui, ce qui prouve que « ce n'est pas par méconnaissance ou par paresse que les gens n'usent pas des termes jugés appropriés, c'est parce que ces expressions ne sont pas neutres et semblent étranges et peu adaptées aux milieux ou à la circonstance, ne font pas partie de ce corps social » (p. 90). En effet, les discours attestés à cette époque évoquent, en plus de la honte de mal parler, un autre type de honte : la honte de bien parler, de bien articuler devant ses pairs, suscitée par la peur de s'éloigner de son milieu social, ce qui engendre « un rapport schizo-phrénique à sa langue » (p. 87). BOUDREAU dédie en outre un approfondissement à la situation sociolinguistique de la ville de Moncton, où l'on trouve des attestations d'un parler anglicisé, dénommé 'monctoïis', tout à fait correspondant au chiac d'aujourd'hui.

Le chapitre suivant porte sur les années 1950 et le début des années 1960, une période caractérisée – comme le dit le titre – par « la difficile conciliation » entre « francisation et bilinguisme » (pp. 107-154). À cette époque, l'effort d'essentialisation du français pour le conformer à une norme unique se poursuit et se concrétise par la mise en place de cours de diction et émissions radiophoniques ayant l'objectif de corriger l'accent et le vocabulaire. La presse acadienne rend compte de nombreux débats autour de la francisation de l'espace public et de la création de services en français, comme l'école et la radio. Un autre moyen pour accorder plus d'importance au français est la reconnaissance d'une forme de bilinguisme, sujet qui fait relever des arguments ambivalents vu que « l'on trouve plusieurs textes qui le rejettent avec virulence, le rendant responsable de la piètre qualité du français, [et] d'autres – la plupart – [qui] l'acceptent, reconnaissant surtout qu'il favorise les échanges économiques, mais aussi qu'il est nécessaire aux échanges quotidiens et informels en milieu de travail dans les villes, qui se font la plupart du temps en anglais » (p. 108). La réflexion sur les discours métalinguistiques acadiens s'enrichit, à partir de cette époque, des souvenirs personnels de l'autrice, témoin

direct des débats qui se développaient dans les familles francophones au cours de son enfance et désormais impliquée dans les actions correctives véhiculées à travers l'école.

« La fin des années 1960 : ruptures et remises en question » (pp. 155-177) est le titre du chapitre 4, dédié à une période qui voit une contestation des valeurs traditionnellement soutenues par l'élite acadienne. Les textes de presse montrent un renforcement des revendications concernant la présence et la légitimité du français dans l'espace public mais aussi une consolidation de l'idée que les francophones en contexte minoritaire seraient des 'bâtards' linguistiques qui ne s'expriment pas correctement, qui parlent un *lousy French*, et qu'ils seraient des *dead ducks* voués à la disparition. Ces idées, vite intériorisées, s'avèrent encore courantes aujourd'hui. Dans un tel contexte se situent les débuts de l'enseignement secondaire francophone et l'introduction de manuels scolaires en français : les témoignages cités décrivent les difficiles conditions de l'enseignement dans ces institutions, où les jeunes apprenants s'aperçoivent de l'écart entre leurs pratiques réelles et la variété de langue enseignée. Cette situation favorise le renforcement des idéologies du standard et du monolinguisme, comme le prouve le témoignage d'Annette BOUDREAU, elle-même protagoniste de ce moment historique : « il nous semblait que la solution passait par l'acquisition d'un français plus standardisé. Le français parlé en Acadie n'avait-il pas de tout temps été dévalorisé [...] ? [...] De plus, puisque notre bilinguisme (individuel) était perçu comme responsable de la situation, il paraissait normal de nous départir de nos influences américaines et anglaises sur le plan culturel et linguistique, et une façon d'y arriver, c'était de pratiquer un français sans emprunts, du moins d'emprunts audibles. Il s'agissait d'acquérir un capital linguistique qui serait reconnu par l'extérieur » (p. 177). La jeunesse met donc en question les arguments traditionnels de valorisation du français endogène, ainsi que l'idée d'une 'bonne entente' avec la communauté anglophone, et « il faut attendre la fin des années 1970 pour que les jeunes se réapproprient le terme 'Acadien' » (p. 159).

Le dernier chapitre – « Après les années 1970 : le début d'une réappropriation. Le réveil des *dead ducks* » (pp. 179-197) – décrit brièvement la résistance qui s'est produite à partir de cette décennie et la nouvelle renaissance acadienne qui s'ensuit. C'est une époque de grands changements qui ont favorisé l'affirmation individuelle et collective, grâce surtout aux écrivains et artistes – à partir d'Antonine MAILLET – qui ont exploité et donné à voir la langue du quotidien. Depuis les années 1980 la diversité linguistique est plus acceptée, et même valorisée : « aujourd'hui, il semblerait que les discriminations liées au fait de parler un français non conforme à une norme attendue ou souhaitée se font moins entendre, ce qui ne veut pas dire pour autant qu'elles aient disparu » (p. 197). Leur persistance est

prouvée par les expressions de malaise que l'on peut encore relever aujourd'hui dans les médias, reproduites dans la « Conclusion » (pp. 199-205), qui propose aussi un bilan récapitulatif des différentes époques examinées.

Le livre se termine par un « Épilogue » (pp. 207-212) où Annette BOUDREAU réfléchit au rôle du sociolinguiste et rappelle que si la déconstruction des idées reçues est nécessaire pour comprendre les idéologies linguistiques à l'œuvre, elle n'arrive pas à modifier les relations sociales : pour cette raison « le travail du linguiste est aussi de rendre compte des valeurs attribuées aux langues, à leurs variétés et à leurs usages, et de ne pas laisser croire que toutes les variétés de langues se valent. Si c'est le cas sur le plan de la description, la situation est tout autre sur le plan social. » (p. 212)

Riche et passionnant, *Dire le silence* est un livre qui aide à comprendre les enjeux sociaux et identitaires liés aux pratiques linguistiques, qui permet en particulier de mieux comprendre la francophonie acadienne. C'est une véritable histoire sociolinguistique de cette communauté qui a le mérite d'offrir au grand public une quantité de documents et témoignages peu accessibles, qui pourront stimuler des recherches ultérieures et rendre possibles des observations comparées avec d'autres contextes francophones minoritaires.

Cristina BRANCAGLION

Virginie HÉBERT, *L'anglais en débat au Québec. Mythes et cadrages*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2021, 203 pp.

Depuis la nuit des temps, le rapport des Québécois à la langue anglaise fait couler beaucoup d'encre. Pour les uns, la connaissance de l'anglais au Québec est indispensable, car il représente la clé permettant de s'ouvrir au monde et d'accéder aux dynamiques les plus importantes de la globalisation. Pour les autres, au contraire, l'anglais représente une menace et évoque les spectres négatifs de l'anglicisation du passé, en particulier les conclusions de l'enquête de Lord DURHAM (1839) qui qualifiait les Canadiens français de peuple dépourvu d'histoire et de littérature, tout en proposant leur assimilation.

Avec son essai, issu de ses études doctorales, Virginie HÉBERT revient sur ce dualisme qui déstabilise les Québécois (p. 3) et se penche sur le débat public qui fait rage au Québec depuis une dizaine d'années, débat déclenché en 2011 à l'occasion de l'implantation du programme d'anglais intensif annoncé par le premier ministre de l'époque, Jean

CHAREST. Ce programme prévoyait que « tous les élèves francophones québécois [auraient dû consacrer] la moitié de leur 6^e année du primaire à l'apprentissage de l'anglais, langue seconde » (p. 2). Comment l'enseignement de l'anglais au Québec a-t-il été perçu, dans le passé ? Et comment est-il perçu de nos jours ? L'apprentissage de la langue anglaise permet-il aux jeunes Québécois de s'ouvrir au monde ou représente-t-il une menace identitaire ? Voilà les questions auxquelles l'auteure cherche à répondre tout au long de son ouvrage.

Le volume est constitué d'une « Préface » (pp. XVII-XIX) signée par Gérard BOUCHARD, d'une « Introduction » (pp. 1-4) et de onze chapitres de longueur inégale suivis d'un « Épilogue » (pp. 177-179). Dans le premier chapitre (« L'anglais, langue universelle ? », pp. 5-19), l'auteure passe en revue les théories qui accordent (ou n'accordent pas) à l'anglais le rôle de langue véhiculaire universelle et précise que tout au long de son analyse, sa réflexion exploitera les notions de 'cadrage' et de 'mythe'. La première, définie par le sociologue américain Erving GOFFMAN, permet d'étudier « [...] l'emploi de métaphores, d'images fortes, de récits culturels ou historiques [car] les cadres suggèrent une certaine lecture du problème abordé ; ils balisent notre interprétation de l'enjeu. [...] Pour être efficaces, ils doivent non seulement souligner certains aspects d'un enjeu, mais offrir un ancrage culturel, ou 'attrait mythique' : ils doivent 'résonner' » (p. 12). Pour ce qui est de la notion de 'mythe', Virginie HÉBERT s'appuie sur les travaux du sociologue québécois Gérard BOUCHARD, tout en soulignant elle-même que « les mythes débordent la rationalité ; ils s'affranchissent de la critique et détiennent, au sein d'une société donnée, le statut de 'vérité sacrée' » (p. 13).

Dans le deuxième chapitre (« Trajectoire historique d'un mythe colonial britannique », pp. 21-29) et le troisième (« 'Nos institutions, notre langue et nos lois' : vers un métacadre nationalisant, 1791-1840 », pp. 31-36), l'auteure cherche à comprendre à travers un voyage dans l'histoire quelles sont les voies empruntées par chacun des 'cadres' et des 'mythes' qui ont marqué le débat linguistique au Canada, en particulier dans la presse écrite (*Le Canadien*), à partir de la fin du XVIII^e siècle jusqu'à la moitié du XIX^e siècle.

Avec le quatrième chapitre, Virginie HÉBERT concentre son attention sur une 'étape charnière' de la querelle linguistique qui oppose les anglophones et les francophones du Canada au XIX^e siècle : « Le 'moment Durham' : les années de mythification, 1840-1867 » (pp. 37-48). Le 'rapport Durham' a marqué pour toujours la conscience linguistique des Canadiens français, puisque le politicien britannique, arrivé au Canada pour comprendre les causes des rébellions des Patriotes de 1837-1838, voit les Canadiens français comme « un peuple rétrograde, ignare et soumis à la domination de l'Église [...] [et] c'est pour les tirer de cette infériorité que Durham souhaite donner aux

Canadiens français la langue et le caractère anglais » (p. 39). Tout cela, précise Virginie HÉBERT, sera ratifié dans l'Acte d'Union en 1840 et l'anglais deviendra l'unique langue officielle du Canada. Toutefois, c'est dans les années qui suivent le 'rapport Durham' et l'Acte d'Union qu'une nouvelle identité canadienne-française va naître, car grâce à certains lettrés (surtout François-Xavier GARNEAU, l'Abbé CASGRAIN, Jean-Paul TARDIVEL et Edmond de NEVERS), la Conquête anglaise, et la menace de l'assimilation, conduiront à l'éveil d'une nouvelle conscience identitaire. Le français sera mythifié et vu comme « un héritage à protéger, voire une dimension essentielle de l'identité nationale » (p. 46), tandis que l'anglais sera perçu comme la langue de Lord DURHAM, la « langue du colonisateur qui menace la nation d'assimilation » (p. 46).

Le cinquième chapitre de l'essai (« 'Apprenez l'anglais' : la montée en puissance du métacadre libéralisant, 1867-1913 », pp. 49-56) entre dans le vif du sujet et aborde la question de l'enseignement de la langue anglaise au tournant du XX^e siècle. L'éclatement des frontières et l'accroissement des communications suggéraient à l'époque que l'anglais était une langue indispensable pour bien profiter des changements qui se produisaient dans le monde entier. Cela a favorisé la propagation du mythe qui décrète que l'anglais est une langue universelle. Virginie HÉBERT souligne en outre qu'« au cours de cette période dite des 'crises scolaires', partout au Canada la question de la langue d'enseignement devient un enjeu clé, inextricablement lié à la question de l'unité nationale » (p. 55). La langue d'enseignement est au cœur de toutes les revendications nationalistes des Canadiens français et le français a dû en plus rivaliser avec le courant 'anglo-saxonniste', c'est-à-dire la croyance de la supériorité de la 'race' anglo-saxonne et de l'anglais, un mythe devenu très populaire en Amérique du Nord dans la période étudiée.

Avec le sixième chapitre, Virginie HÉBERT décortique le débat public sur l'enseignement de l'anglais au tournant du XX^e siècle, période caractérisée par la perception que le bilinguisme est nécessaire surtout pour les jeunes Canadiens français (« Clef du succès ou 'boulet au pied' ? La confrontation des cadres, 1919-1942 », pp. 57-69). Les uns, surtout les libéraux, considèrent que la connaissance de l'anglais « [est] un moteur de progrès » (p. 61). Les autres, surtout les nationalistes, voient l'enseignement de l'anglais dans les écoles primaires, et le bilinguisme, comme un « piège doré » (p. 63) et croient que l'anglais est un « corps étranger », une espèce d'« agent pathogène » (p. 62) qui pourrait compliquer la vie des jeunes écoliers canadiens-français.

Le septième chapitre (« 'Les chaînes du bilinguisme' : l'apogée du métacadre nationalisant, 1957-1977 », pp. 71-98), étudie le débat linguistique au cours des années Soixante et Soixante-dix, période très importante pour les Québécois (et pour le destin de la langue fran-

çaise), qui mène à l'adoption de la *Charte de la langue française* ou Loi 101. Au cours de ces années, l'idée de 'nation' domine le débat public et l'enseignement de l'anglais est vu à travers ce prisme politique. Mais il est surtout évalué à travers le débat sur le 'joyal' et sur la 'dégradation' (p. 74) du français parlé et écrit par les jeunes élèves québécois. Pour André D'ALLEMAGNE, par exemple, « le bilinguisme est responsable du 'joyal' » (p. 77) et l'augmentation des heures d'enseignement de l'anglais représente un danger pour les écoliers québécois.

Dans le huitième chapitre (« Un passeport pour le monde : la montée du métacadre globalisant, 1989-1994 », pp. 99-120), HÉBERT montre bien de quelle manière le 'nationalisme' linguistique qui a caractérisé les années Soixante et Soixante-dix ne pouvait pas continuer à s'affirmer dans le contexte des années Quatre-vingt-dix, qui était de plus en plus globalisé. À cette époque, la connaissance de la langue anglaise était perçue par certains comme une forme de 'capital' qu'il fallait investir dans le marché. Connaître l'anglais ne signifiait plus « s'immerger dans une nouvelle culture », mais posséder un « nouvel outil de communication » : le bilinguisme sera désormais considéré comme « une nécessité économique, voire un instrument essentiel permettant d'assurer la survie des francophones » (p. 113).

Avec le neuvième chapitre, ayant pour titre « Une compétence essentielle : l'apogée du métacadre globalisant, 1995-2011 » (pp. 121-142), l'auteur de l'essai se penche sur le débat qui a eu lieu après la défaite référendaire de 1995. Au cours de ces années, on s'interroge aussi bien sur la nécessité de l'enseignement de l'anglais au primaire et au secondaire, que sur la qualité et l'efficacité de cet enseignement, dans la mesure où le rapport d'un groupe de travail souligne la « piètre performance des élèves » québécois en anglais (p. 127). Néanmoins, dans cette première décennie du nouveau siècle, l'anglais ne sera plus perçu comme la langue de Lord DURHAM, mais comme une langue d'ouverture permettant de communiquer avec les autres peuples de la planète.

L'avant-dernier chapitre (« Cap sur l'anglais intensif : 2011-2021 », pp. 143-164) porte sur le débat public qui a suivi l'annonce gouvernementale, faite à la fin de février 2011, qui prévoyait l'institution d'un programme d'enseignement intensif de l'anglais langue seconde dès la sixième année de l'école primaire. Virginie HÉBERT, en citant les réactions publiées dans la presse écrite, remarque que la mesure n'a pas déclenché un tollé. Bien au contraire, en lisant les articles et les éditoriaux parus, l'auteur souligne qu'« une impression de consensus social se dégage » (p. 143) en faveur de l'anglais intensif et que l'unilinguisme est désormais considéré comme un « handicap » (p. 145). L'anglais donne la possibilité de mieux communiquer avec qui-conque, de plus il joue le rôle de « facilitateur de réussite » (p. 147) et permet aux jeunes de conquérir le monde. Toutefois, les prises de

position contre cette mesure ne manquent pas et un grand nombre de chroniqueurs ont critiqué les raisons d'être de cette décision considérée encore une fois comme une « forme d'asservissement » (p. 152). Le projet de loi 96, déposé le 13 mai 2021, affirmait encore une fois que le français était « la seule langue officielle du Québec et langue commune de la nation québécoise » (p. 163) et a décrété l'abandon du programme annoncé en 2011.

Dans le dernier chapitre (« D'un débat à l'autre : un dialogue de sourds ? », pp. 165-175), HÉBERT revient sur la genèse des différents débats sur l'enseignement de l'anglais au Québec et souligne qu'il s'agit toujours « d'un enjeu qui divise » (p. 165) et « qu'un fossé subsiste » (p. 168) encore entre ceux qui sont favorables et ceux qui sont contraires à toute forme d'augmentation des heures consacrées à l'enseignement de l'anglais dans les écoles primaires du Québec. Bref, il s'agit en quelque sorte d'un « dialogue de sourds » (p. 168) entre les différents acteurs qui n'arrivent pas à se comprendre et à se persuader réciproquement.

En définitive, la question que l'on a envie de se poser est la suivante : pour les Québécois, l'anglais est-il la 'langue de Lord Durham' ou 'la langue d'ouverture sur le monde' ? L'analyse du débat public sur l'enseignement de l'anglais des années à venir nous le dira. Ou peut-être pas...

Gerardo ACERENZA

FRANCOPHONIE D'EUROPE

SIMONETTA VALENTI

Laurence BOUDART, Christophe MEURÉE (dir.), « François Emmanuel. Un écrivain sur la terre », *Textyles*, n. 62, 2022, <https://journals.openedition.org/textyles/5559>

Écrivain de succès, François EMMANUEL, à l'œuvre duquel est consacré le numéro 62 de la revue *Textyles*, réussit à se déplacer entre différents genres littéraires sans jamais perdre une cohérence de fond. En effet, dans chacun de ses ouvrages, l'auteur cherche à étudier l'intériorité de l'homme et ses fragilités, en puisant à la réalité de l'existence. C'est pourquoi il se définit un « écrivain sur la terre », divisé intérieurement entre stabilité et aspiration à voyager, comme le soulignent Laurence BOUDART et Christophe MEURÉE dans l'article d'ouverture : « François Emmanuel. Un écrivain sur la terre » (pp. 7-12).

Sa production romanesque peut être divisée en « livres d'été », plus légers et insoucians, et « livres d'hiver », profonds et tragiques. Au premier groupe appartient le roman *La Tueur mélancolique* (1995), dont Laurent BOZARD nous offre une analyse approfondie dans son article : « (En)quête de policier. *La Tueur mélancolique* de François Emmanuel » (pp. 13-28). BOZARD établit une comparaison entre ce texte et le genre policier, en essayant de mettre en lumière les éléments de divergence et de contact. L'œuvre s'avère en effet être un anti-roman policier, une sorte de roman de formation avec des notes humoristiques qui s'écartent du ton sombre du roman policier classique, où l'enquête se transforme en une quête de la mémoire et de l'identité.

Ce qui intéresse à propos de la littérature emmanuélienne est aussi la représentation des espaces, en particulier celui de la maison de famille qui apparaît dans deux de ses romans : *La Passion Savinsen* (1998) et *La Chambre voisine* (2001). Dans *Maisons inhabitables et héritages aliénants. Analyse de La Passion Savinsen et de La Chambre voisine* (pp. 29-42), Émilie BELSACK étudie le rôle symbolique de la maison-territoire, en particulier en ce qui concerne deux actions : habiter et hériter. Chez EMMANUEL, la maison hante symboliquement ceux qui l'habitent, en assumant le poids d'un héritage de famille qui ne permet pas de progresser dans la vie et dans la découverte de sa propre identité.

Quelles émotions peuvent être ressenties, face à l'immense beauté d'une œuvre d'art ? La réponse à cette question nous est toujours donnée par EMMANUEL, qui dans son récit *L'Enlacement* (2008) décrit la réaction de la protagoniste, éblouie par la beauté du tableau d'Egon SCHIELE au Belvédère de Vienne.

Dans « François Emmanuel au risque d'Egon Schiele : morphogénèse d'un trou noir » (pp. 47-62), Véronique JAGO-ANTOINE souligne la maîtrise stylistique d'EMMANUEL qui, à travers ses descriptions, fait presque voir au lecteur le tableau de SCHIELE. Le lecteur est également plongé dans les pages du récit, ravi à la fois par la beauté de l'art pictural et de l'écriture.

L'article de Pierre HALEN – « Trois lectures de *Jours de tremblement* de François Emmanuel » (pp. 63-82) – fournit non seulement une analyse des sources d'inspiration du roman *Jours de tremblement* (2010), mais aussi quelques réflexions sur les différentes typologies de réception de ce dernier par le public. Le roman décrit habilement par images un territoire africain imaginaire et sombre en impliquant activement le lecteur, mais il se révèle quelque peu difficile à comprendre, à cause de l'écriture trop articulée d'EMMANUEL. L'œuvre apparaît par ailleurs ouverte à plusieurs interprétations : la première concernant l'éloge de l'aspect esthétique et formel de l'écriture, la deuxième se concentrant plutôt sur l'engagement politique de l'auteur, qui dénonce les abus dont l'Occident est responsable sur le territoire africain et enfin la dernière, focalisant l'importance de l'épilogue pour l'ensemble du récit.

De son côté, Vincent TASSELLI tente de mettre en relation les *Sept chants d'Avenisao* (2010), un recueil de sept poèmes d'EMMANUEL, et *Les Sept Sermons aux morts* (1916) du psychiatre suisse Carl Gustav JUNG. TASSELLI se déplace entre les deux textes en essayant de trouver un point commun à l'origine de la pensée des deux auteurs. Tous les deux errent en effet dans l'obscurité, accomplissant une sorte de catabase, à la recherche d'images fondatrices et mystiques : EMMANUEL pour son écriture, et JUNG pour sa réflexion sur l'esprit humain en tant que psychiatre. Grâce à ce voyage de connaissance entre les images de la vie, de la mort, de la nature et des animaux, les deux penseurs sont ainsi en mesure de redécouvrir les archétypes fondateurs de la « parole », qui est à la base de leur travail d'écriture.

L'article de Marinella TERMITE a pour but d'identifier le rôle du monde végétal dans l'œuvre d'EMMANUEL, en particulier elle tente d'expliquer l'importance d'un texte comme *La Botaniste*, faisant partie du recueil de nouvelles *33 chambres d'amour* (2016), qui ont été inspirées par *Valets de nuit* (2015) de Corinne HOEX. Dans un monde dynamique et en constante évolution, l'œuvre d'EMMANUEL permet d'arrêter le regard devant la beauté de la nature et, grâce à son 'herbier' littéraire qui crée un lien d'osmose entre la nature et

le sujet, l'écrivain parvient à rendre éternels les petits trésors cachés du monde naturel. Enfin, l'article explore le rôle que l'environnement recouvre chez l'auteur qui crée des liens entre les changements naturels et ceux des sentiments des personnages qui habitent ses histoires.

Pour sa part, Christophe MEURÉE tente de donner au lecteur un aperçu des sources littéraire emmanueliennes dans son article « Les lectures de François Emmanuel » (pp. 109-124). L'écrivain arrive à transmettre ses connaissances littéraires, principalement à travers deux instruments : l'utilisation de la citation en exergue qui anticipe en quelque sorte le sujet du récit, et les références intertextuelles plus ou moins explicites disséminées dans son œuvre.

Le présent numéro de *Textyles* se compose également de deux récits inédits de l'auteur : *Le héros, l'ennemi, le traître* et *Une voix dans la neige* (2015). Le premier, rédigé lors d'une conférence tenue par EMMANUEL en 2000 au Québec, étudie la relation de l'écrivain avec la guerre et ses personnages stéréotypés, notamment depuis la publication de son roman *La Question humaine* (2000). Le second texte est une nouvelle dans laquelle l'auteur montre son style incomparable : une description savante des paysages extérieurs et des états d'âme intérieurs qui se réalise à travers un travail d'écriture minutieux et soigné.

La section « Varia », qui conclut ce numéro, se compose de deux articles. Le premier – « José Ortega y Gasset commente Maeterlinck : notule au sujet d'une traduction » (pp. 135-142) par Julie COTTIER, analyse les réflexions du philosophe José ORTEGA Y GASSET sur le message transmis par le théâtre de MAETERLINCK au début du XX^e siècle en Espagne. Pour ORTEGA Y GASSET, le théâtre du dramaturge belge représente en quelque sorte la réalité dans son essence la plus profonde et demande au spectateur un effort de compréhension et d'écoute. En revanche, dans le second article, « Écrire prose ou vers ? Première approche de la poétique de Rossano Rosi » (pp. 143-156), Éloïse GROMMERCH analyse la poétique de l'écrivain Rossano ROSI, qui fait partie de la « Génération 58 », mais qui d'une certaine manière s'en écarte, en raison de son style d'exception. Pour son goût du renouvellement, la poésie de ROSI se transforme en effet jusqu'à se réaliser complètement dans le « nouveau lyrisme » qui pousse l'auteur jusqu'à un affrontement avec la prose, dans un questionnement infini de ces deux contraires.

Patrizia ADANI

Clément DESSY, Selina FOLLONIER, David MARTENS (dir.), « Littérature et télévision. Écrans à la page », *Textyles*, n. 63, 2022, <https://journals.openedition.org/textyles/6126>

Le présent numéro de la revue *Textyles* se focalise sur la relation entre littérature et télévision belge, en se concentrant sur l'échange souvent enrichissant qui se produit entre les deux. Échange qui, d'une part, a permis à la littérature d'entrer dans les maisons des gens, faisant connaître les écrivains, et, d'autre part, a permis à la télévision de s'émanciper de l'image de divertissement, en se transformant en un instrument de culture.

L'article introductif de Clément DESSY, Selina FOLLONIER et David MARTENS, « Littératures à l'écran : un cadrage belge » (pp. 7-15), permet de découvrir les différentes manières où la télévision a été utilisée, mais aussi l'évolution de son rôle, notamment en se référant à la situation de la Belgique, où la télévision a connu un démarrage tardif, qui date de 1952.

C'est pourquoi Selina FOLLONIER et David MARTENS ont décidé d'enquêter davantage sur le rôle des médias audiovisuels dans la vie littéraire, en interviewant deux spécialistes de la littérature de la Belgique francophone : Jean-Marie KLINKENBERG et Benoît DENIS. Cette interview, intitulée *Entretien : Institutions littéraires et audiovisuel en Belgique*, donne une image claire du rapport audiovisuel-littérature qui, en Belgique, n'a pas connu un véritable succès, car la télévision n'a pas véritablement réussi à promouvoir et à valoriser les œuvres littéraires. Malgré cela, la télévision est parvenue à créer un nouveau modèle d'écriture avec des rythmes nouveaux, de nouveaux genres de succès (notamment l'autobiographie) et un intérêt accru pour la figure de l'écrivain. Cette nouvelle littérature cependant se détache trop, suivant les critiques, de l'écriture réelle, offrant une vision cinématographique et stéréotypée de la culture belge.

Dans « Les captations télévisuelles de représentations théâtrales : limites d'une esthétique et stratégies de production à la télévision publique belge francophone (1953-1990) » (pp. 17-35), André DERIDDER, se concentre sur l'analyse des captations de certaines pièces de théâtre réalisées entre 1953 et 1990. Grâce à l'utilisation de sources d'archives, l'auteur a pu retracer le processus de numérisation du monde théâtral. En effet, il révèle non seulement les données sur le nombre de pièces de théâtre qui ont été diffusées à la télévision belge, mais il fournit également des informations sur les coûts de production, les modalités (avec ou sans public), et les lieux où ont été filmés les spectacles (au théâtre ou en studio). En même temps, il souligne les conséquences que ces émissions de théâtre à la télévision ont eues sur le monde et les travailleurs des théâtres, tant du point de vue de leur rémunération, que du point de vue de la promotion des spectacles.

Dans sa contribution, intitulée : « Mariages, adaptation télévisée du roman de Charles Plisnier (RTB, 1977) : du contexte de production à l'élaboration du scénario » (pp. 37-51), Christian JANSSENS explique à son tour les modalités d'adaptation des romans, en se référant surtout au roman *Mariages* de Charles PLISNIER, qui a été adapté en 1975 sous forme de « feuilleton télévisé » (p. 37) par Teff ERHAT, grâce à sa collaboration avec l'écrivain José-André LACOUR pour la rédaction du scénario. L'adaptation télévisée du roman a donc permis de transformer l'œuvre de PLISNIER en un mini feuilleton de haute qualité, découpé en plusieurs épisodes de la même durée. À travers le dévoilement de certaines techniques propres au scénario, l'auteur du présent article explique comment le genre romanesque se plie facilement à la transposition télévisée.

De son côté, Manon HOUTART déplace le point d'intérêt au succès médiatique dont a pu jouir le Surréalisme en Belgique, en analysant la promotion télévisée du journaliste audiovisuel Christian BUSSY. Ce dernier s'avère être en effet « les yeux et les oreilles » (p. 53) du courant littéraire surréaliste, permettant aux écrivains de ce mouvement, restreint et peu connu, d'atteindre le succès et de diffuser leurs œuvres. En outre, BUSSY lui-même est devenu au fil du temps un outil nécessaire pour la diffusion de l'activité surréaliste, car il a systématiquement rassemblé leurs textes, afin de pouvoir les rendre disponibles à la postérité.

L'audience télévisuelle s'intéresse aussi aux figures des auteurs. Toutefois souvent certains d'entre eux revendiquent publiquement leur répulsion à l'égard des médias télévisés, tout en se prêtant cependant à des interviews et des rencontres pour mieux faire connaître leur travail. C'est le cas de Maurice CARÊME, dont François-Xavier LAVENNE traite dans « Maurice Carême, l'image familière d'un auteur et celle, rêvée, d'un pays » (pp. 67-85). CARÊME tend à rapprocher les spectateurs à travers ses discours télévisés sur la vie et la poésie, non de son image de poète, mais plutôt de sa vérité d'homme. Ses interviews montrent en fait son amour pour la nature, sa proximité aux jeunes générations, ainsi que la qualité intime de son écriture et sa grande maturité, mais elles révèlent aussi sa dimension de poète national. Tous ces éléments, montrés à travers de corrects instruments télévisés, ont contribué à construire sa figure de poète dans l'imaginaire des spectateurs, en amplifiant son succès.

Dans « Simenon apostrophé » (pp. 87-97), Laurent DEMOULIN dévoile les détails d'une autre rencontre entre le célèbre écrivain Georges SIMENON et le monde de la télévision, dans une interview conduite par Bernard PIVOT en 1981 pour l'émission *Apostrophes*. La rencontre avec SIMENON, qui avait disparu des projecteurs pendant une certaine période, à cause du suicide de sa fille et de la stérilité créatrice qui en dérivait, représentait un véritable retour de l'auteur au

grand public. La publication de ses *Mémoires Intimes* était donc « le véritable événement littéraire de la saison » (p. 87), lequel ramenait au centre de la discussion non seulement l'écriture de SIMENON, mais aussi sa personne. L'analyse de cette interview montre également deux personnages, SIMENON et PIVOT qui, forcés pendant des années dans leurs rôles respectifs d'écrivain et de journaliste tentent, dans ce dialogue sincère et scandaleux, de se mettre vraiment à nu face au public.

Un autre grand événement littéraire diffusé par la télévision belge fut l'entrée de la première écrivaine à l'Académie française : il s'agit bien sûr de Marguerite YOURCENAR. Dans « La retransmission de la Cérémonie d'entrée à l'Académie française de Marguerite Yourcenar » (pp. 99-111) Mireille BRÉMOND explique la réalisation d'une transmission très élaborée à cette occasion, mais qui, selon la spécialiste, manque de précision dans les commentaires concernant l'écrivaine, lesquels s'avèrent superficiels et exigus. Malgré les limites de la télévision dans la transmission de l'événement, immortalisé également par la presse littéraire, le recours au moyen télévisuel a permis de réaliser un témoignage durable d'un événement socialement et culturellement important.

Contrairement à YOURCENAR qui veut que son élection à l'Académie Française soit diffusée par la télévision, il y a des écrivains hostiles aux caméras, et qui définissent même le média télévisé comme un ennemi de la pensée : c'est le cas de Jean-Philippe TOUSSAINT. Toutefois son point de vue semble controversé, comme l'explique Christophe MEURÉE (*Toussaint télégénie*, pp. 113-126), car en 1997, l'auteur publie un roman intitulé significativement *La Télévision*, dans lequel il manifeste son intérêt vis-à-vis du pouvoir attractif de ce média. L'écrivain semble d'ailleurs tourmenté par une thématique, que MEURÉE retrouve même dans le film de Pascal AUGER *La Cuisine de Jean-Philippe Toussaint*, à savoir la question du rapport entre authentique et non authentique, qui concerne aussi bien le moyen télévisuel que l'écriture.

Écrivaine jouissant d'un grand succès, Amélie NOTHOMB est décrite par Nausicaa DEWEZ dans « Amélie Nothomb et la télévision : (omni) présence et réticence » (pp. 127-138), comme une victime fragile du système télévisuel, qu'elle critique avec une âpre ironie dans ses œuvres. NOTHOMB est soumise aux dures lois du jeu télévisé pour deux raisons principales : le désir de promouvoir ses œuvres et celui d'obtenir une véritable reconnaissance pour son travail d'écriture. Contrainte à cette médiatisation, elle finit donc par n'offrir aux yeux des spectateurs que son personnage, cachant ainsi son identité intime, qu'elle n'est pas disposée à vendre à la caméra de la télévision.

Le dernier entretien à quatre voix entre David MARTENS, Thierry BELLEFROID, Laurence BOUDART, Marianne SLUSZNY et François VALLOTTON, intitulé : *Entretien : Regards croisés sur l'audiovisuel littéraire en Belgique*, aborde l'histoire de la télévision sous différents points de

vue. En ce qui concerne la création d'émissions littéraires à la RTBF, SLUSZNY et BELLEFROID interviennent, en qualité de réalisateurs, soulignant que leur intention a toujours été de se concentrer sur la littérature et les portraits d'écrivains belges. Ensuite ils se concentrent sur le rôle de l'émission *Apostrophes*, qui a représenté un moment fondamental dans l'histoire du récit littéraire à la télévision, un point de départ pour s'inspirer et innover. Spécialiste de l'histoire contemporaine, François VALLOTTON instaure une comparaison entre la Suisse et la Belgique, montrant l'importance que la radio et la télévision ont eue dans les deux pays pour la diffusion des programmes littéraires, jusqu'au déclin de ces derniers et aux conséquences qui en découlent au niveau culturel.

Pour conclure, l'intervention de BOUDART, directrice des Archives et Musée de la littérature, se concentre sur le rôle des archives pour la conservation notamment des créations théâtrales, qui représentent en Belgique, même de nos jours, un vaste champ de recherche auquel il est souvent difficile d'accéder.

Le présent numéro se clôt enfin sur une section *Varia* que Thomas FRANCK consacre à la romancière liégeoise Madeleine BOURDHOUXHE (« Madeleine Bourdouxhe : délimitation d'un paysage liégeois. Mots et traces d'une existence située », pp. 139-155), donnant au lecteur un aperçu de son style et de ses œuvres qui traitent de l'émancipation féminine, de l'univers ouvrier, du paysage et de l'histoire.

Patrizia ADANI

Pauline BASSO, Maxime DEBLANDER (dir.), « Bilan bibliographique », *Revue internationale Henry Bauchau*, n. 11, 2021, 105 pp.

Le titre de ce numéro 11 de la *Revue internationale Henry Bauchau* révèle, dès le début, que ce volume représente un cas à part qui « sort de l'ordinaire » (p. 7), pour ce qui est de la forme choisie. En effet, à la différence des numéros précédents qui adoptent une approche thématique, celui-ci souhaite dresser un bilan de l'ensemble des références bibliographiques – monographies, articles, revues, thèses – dédiées à l'œuvre d'Henry BAUCHAU. À l'approche du dixième anniversaire de la mort de l'auteur, les éditeurs ont jugé nécessaire de broser un tableau global de la bibliographie critique existante. Ce travail de recensement permet ainsi de retracer les étapes de la réception critique de la production bauchalienne et d'en mesurer la diffusion dans l'espace et dans le temps. Comme le remarquent Olivier BELIN et Anne REVER-

SEAU dans leur *Éditorial* (pp. 7-8), ce bilan laisse clairement apparaître que depuis les années 1990, à l'heure où les travaux critiques sur BAUCHAU connaissent un essor considérable, ils ont désormais une portée internationale et s'engagent de plus en plus dans une démarche inspirée des approches comparatistes. Ce qui indique très nettement que les ouvrages de BAUCHAU font appel à des thèmes et à des motifs qui « traversent les aires et les périodes culturelles » (p. 8).

Dans la *Présentation* du dossier, Pauline BASSO et Maxime DEBLANDER s'attachent à éclairer le contexte dans lequel a émergé la critique bauchalienne, ses orientations et ses modèles, tout en illustrant le cadre méthodologique de leur inventaire bibliographique, notamment en ce qui concerne les critères retenus pour la sélection des références. En empruntant une voie médiane entre une organisation thématique et une organisation chronologique, le volume répartit les sources en six sections d'après leur genre – articles, monographies, ouvrages collectifs, ouvrages électroniques, revues et thèses – et chaque section classe, à son tour, les références par année. Cette partie, la plus consistante, qui offre un relevé des publications critiques (*Bibliographie critique*, pp. 33-102), est précédée par deux sections répertoriant respectivement les ouvrages de l'auteur – catégorisés de manière à la fois chronologique et générique (*Œuvres d'Henry Bauchau*, pp. 15-28) – et les traductions de ses œuvres (*Traductions de l'œuvre d'Henry Bauchau*, pp. 29-32). Grâce à cette structure qui met en regard la production *de* et *sur* BAUCHAU, le volume parvient à embrasser la production bauchalienne dans sa totalité. De par cette vue d'ensemble riche et complète, ce numéro constitue un outil précieux et incontournable pour tout chercheur intéressé par les ouvrages de BAUCHAU et sur BAUCHAU.

Chiara DENTI

Noémie ÉTIENNE, Claire BRIZON, Chonja LEE, Étienne WISMER, *Une Suisse exotique ? Regarder l'ailleurs en Suisse au siècle des Lumières*, Zurich, Diaphanes, 2020, 376 pp.

Une Suisse exotique ? Regarder l'ailleurs en Suisse au siècle des Lumières, Noémie ÉTIENNE, Claire BRIZON, Chonja LEE et Étienne WISMER ont soigné le catalogue de l'exposition *Exotic ? Regarder l'ailleurs en Suisse au siècle des Lumières*, qui a eu lieu de septembre 2020 à février 2021 au Palais de Rumine, à Lausanne. Plus précisément, l'ouvrage, qui résulte d'un projet de recherche collectif, mené à l'université de Berne depuis 2016, constitue une réflexion documen-

tée sur l'exotisme, dont le but n'est pas celui de définir l'exotique en lui-même, mais au contraire celui de retracer les étapes de l'histoire économique et sociale qui l'ont produit dans un contexte géopolitique précis, à savoir la Suisse du XVIII^e siècle.

Les objets, en tant que produits d'une culture matérielle en mouvement, sont mis au centre du projet, afin de saisir les variations et les mécanismes étant à la base de leur production et donc de la création de la notion d'exotique à l'époque étudiée. Différents types d'artefacts, qu'il s'agisse de peintures, de livres, de produits techniques, d'objets archéologiques ou encore d'objets dits aujourd'hui « ethnographiques », sont pris en considération et étudiés dans le présent volume, de manière à reconstituer leurs trajectoires dans le temps et l'espace. À travers les histoires qui entourent leur production, leur circulation et leur conservation, ces artefacts permettent ainsi d'éclairer les rapports des Suisses au monde au XVIII^e siècle.

Au sens le plus large, l'approche développée dans le présent volume conçoit l'exotique en tant que « fruit de processus de représentations, de marchandisations et de traductions qui assignent un nom et une place aux choses et aux gens à une époque donnée » (p. 7) et qui sont largement influencés par le système où ils s'inscrivent. Dans cette perspective, l'exotique au XVIII^e siècle et, plus précisément, dans le contexte helvétique, est abordé comme ce qui vient d'ailleurs, mais aussi « ce qui peut être reproduit, imité, voire amélioré selon la logique d'un système technologique et épistémologique européen » (p. 10).

Voilà pourquoi les recherches réunies dans le présent ouvrage ont le but de mettre en lumière les modalités de fabrication de l'exotique au XVIII^e siècle et de présenter les différents niveaux de mimésis qui entourent cette notion. De la représentation à la reproduction, en passant par l'imitation de la culture matérielle non-occidentale, « faire exotique » au siècle des Lumières se traduit par une logique d'exploitation de l'univers matériel et formel de « l'ailleurs », qui nous invite à repenser les idées de consommation et de production des matériaux.

Ainsi, la nature morte de Jean-Étienne LIOTARD (fig. 9, p. 90) analysée par Noémie ÉTIENNE dans son article « Du thé, des textures et des techniques : Jean-Étienne Liotard et les arts de l'Asie » (pp. 71-95) rend compte de cette nouvelle forme de consommation de biens emportés de l'étranger : elle n'équivaut pas seulement à l'ingestion de produits issues de colonies, ou à la collection des coquilles et des porcelaines, mais aussi à la tentative des artistes et des artisans de les reproduire et de les multiplier, en imitant les matières et les textures de ces biens.

À cet égard, l'étude d'Étienne WISMER, « Espace de mémoire et surface de projection : les lieux des papiers peints panoramiques » (pp. 261-275), dévoile les secrets de ces dispositifs d'exploitation de

l'objet, en soulignant comment les papiers peints au XVIII^e siècle résultent de processus de rencontres et d'échanges, mais aussi de perceptions et de multiplications du bien exotique. En effet, leur qualité propre d'objets, issus d'un corpus pictural stéréotypé qui est démultiplié pour être commercialisé, reproduit en petit format la logique de production de l'exotique.

De façon analogue, Sara PETRELLA, dans son article « L'exotique sous presse : formes et figures du lointain avant la naissance de l'anthropologie » (pp. 177-193), réfléchit à l'histoire matérielle du médium gravé et aux modalités propres à la gravure d'illustration dans le monde éditorial protestant du XVIII^e siècle. En dressant la généalogie des motifs visuels représentant le lointain, PETRELLA présente un exotique hybride, à mi-chemin entre science et religion, ayant une fonction à la fois didactique et pédagogique. Les cas observés dans sa contribution montrent que l'exotique est en effet le résultat d'expérimentations individuelles qui, à travers des images allégoriques et des personnifications, visent à constituer une science générale de l'homme.

En paraphrasant les mots de l'auteure Noémie ÉTIENNE, le but de ces contributions est de montrer comment « les artefacts définis 'exotiques' à l'époque des Lumières ne voyagent pas simplement entre les continents, mais font l'objet d'un intérêt plastique, technique et économique » (p. 94), permettant le développement de nouvelles manufactures et de nouveaux savoirs dans le contexte où ils étaient reproduits.

Dans ce cadre, les auteurs du volume s'interrogent aussi sur les effets des mécanismes qui construisent l'exotique au XVIII^e siècle, en montrant que les processus de reproduction des matériaux vont transformer en profondeur le monde qui les fabrique et son identité passée, présente et future. Ainsi, les indiennes étudiées par Chjona LEE dans sa contribution « Les indiennes suisses : fils de coton et motifs politiques » (pp. 245-259) témoignent parfaitement de ces dynamiques, dont les enjeux sont aussi bien économiques qu'esthétiques. En effet, les cotons imprimés à l'imitation de l'Inde, analysés dans l'article, fournissent un exemple précis de cas où l'importation de produits asiatiques a transformé l'économie du pays d'accueil. De cette manière la Suisse, qui était un pays sans ressources pour la production du coton, devient l'un de principaux agents de fabrication et de commerce des cotonnades en Europe à l'époque des Lumières.

Simona BOSCANI LEONI et Ariane DEVANTHÉRY insistent sur l'ambivalence du lointain entraînée par cette fabrique de l'exotique où « le regard distancé vient éloigner le proche pour justifier des distinctions, voire des exclusions, au sein d'un même espace social » (p. 335). Dans leurs articles « Les Suisses et la Suisse, sauvages en Europe ? » (pp. 277-289) et « La découverte des Alpes entre 'science' et exotisme » (pp. 291-303), les deux auteures soulignent comment, dans le

contexte helvétique du XVIII^e siècle, les processus d'« exotisation » ne sont pas limités aux horizons géographiquement « lointains » de la confédération helvétique, mais au contraire, la Suisse elle-même est conçue comme un lieu exotique, parfois par ses mêmes citoyens. Cette dynamique est dévoilée par BOSCANI LEONI et DEVANTHÉRY qui illustrent la manière dont, à cette époque, la Suisse est ensauvagée dans l'imaginaire d'autres pays européens, car elle est assimilée à un pays alpin, au point d'être considérée comme le « lointain » par excellence. Par ailleurs, le monde helvétique détourne cette discrimination, en identifiant le lointain chez soi, comme le montrent bien les constructions orchestrées par les élites citadines, mettant en scène les paysans, les classes populaires et les habitants des Alpes sur la base de leur constitution physique.

Pour conclure, ce volume, issu du parcours muséographique *Exotic ? Regarder l'ailleurs en Suisse à l'époque des Lumières*, constitue une mise en abîme de la conception distancée et esthétisante de l'exotique. Le but du volume est donc d'inviter le lecteur à repenser l'exotisme des mondes nouveaux découverts, ainsi que celui de la Suisse elle-même au XVIII^e siècle. Dans cette perspective, l'exotique s'avère être une construction complexe qui résulte de processus d'hybridation, d'emprunt, de re-sémantisation et de renégociation qui traduisent les artefacts dans un autre régime épistémologique, en les transformant en des langages nouveaux. De cette manière, les objets deviennent à la fois des lieux d'exploitation et des points de rencontre qui témoignent de la complexité des itinéraires et des rapports entre les mondes qui concourent à la « fabrique de l'exotique » à l'époque des Lumières.

Federica FICOLA

Sylviane DUPUIS, *Au commencement était le verbe. Sur la littérature de Suisse francophone au XX^e siècle*, Genève, Zoé, 2021, 256 pp.

Dans le présent volume, intitulé *Au commencement était le verbe. Sur la littérature de Suisse francophone au XX^e siècle*, Sylviane DUPUIS analyse l'influence du texte biblique sur la littérature romande du XX^e siècle, en particulier sur la manière dont romanciers, auteurs et poètes de cette région ont inséré le verbe biblique dans leurs œuvres.

DUPUIS observe à cet égard qu'il y a des auteurs qui utilisent la Bible comme une source inépuisable de symboles et de trames poétiques. C'est le cas de Charles-Ferdinand RAMUZ dont l'œuvre inaugurale – *Aline* (1904) –, condense les motifs du geste biblique, de la

Création jusqu'à l'Apocalypse. Ou encore de Corinna BILLE, dont le Valais natal apparaît sous sa plume, en termes de réplique moderne de la terre biblique.

La Suisse est devenue aussi l'héritière de la Terre Promise et le sentiment d'isolement de ce pays l'a rendu sous maints aspects l'héritier de la Bible. Ce territoire, où coexistent catholiques et protestants, est aussi fortement influencé par les littératures anglaise et américaine.

Toutefois, au XX^e siècle, la culture de la catastrophe prévaut et le pays est quasiment fossilisé, car la Suisse de cette période, largement épargnée par les grands conflits mondiaux et les révolutions politiques s'étant succédé dans l'Europe entière, n'a fait que vivre dans l'angoisse de ce qui pourrait advenir. Et dans cette « arche suisse » (p. 46) préservée du déluge, que décrit Alice RIVAZ, les écrivains redoublent d'imaginaire pour conjurer la catastrophe à venir. C'est bien ce qu'affirme l'auteure, dans *Comptez vos jours*, lorsqu'elle définit sa Suisse natale : « [...] ce petit pays, immobile moyeu d'une roue qui a nom Europe, pays en marge de l'Histoire de ce temps et qui [...] a échappé au malheur dans la mesure où il échappait à l'Histoire [...] » (p. 39). Une idée de catastrophe, où pourtant rien n'est jamais arrivé, et un sentiment d'angoisse semblent donc dominer la littérature suisse du XX^e siècle. Il s'agit là d'une angoisse de ce qui n'arrive pas, mais aussi de ce qui pourrait arriver.

Par ailleurs, de nombreux écrivains suisses considèrent leur métier comme une transgression à l'égard de l'opinion publique et ressentent par conséquent un sentiment de culpabilité vis-à-vis de leurs contemporains. Être écrivain en Suisse romande au XX^e siècle s'avère difficile, en particulier pour les femmes, qui doivent combattre contre le conformisme des rôles et les interdits. En 1947, Alice RIVAZ avoue en effet à ce sujet : « C'est un grand malheur de naître suisse quand on veut créer – c'en est encore peut-être un plus grand, dans ce cas, de naître femme, et quand ces deux malheurs se combinent, quel désastre ! » (p. 15). C'est pourquoi certaines écrivaines défient les tabous sociétaux, comme le fait Catherine COLOMB qui, avec courage et insolence, s'est donné la tâche de « réécrire la bible » (p. 15).

Les femmes deviennent aussi les protagonistes de la rébellion des « couturières » (p. 116), dont le but principal était de réagir contre le stéréotype d'un rôle imposé qui contraignait la figure féminine à s'occuper de la seule vie quotidienne, surtout avant les années 1970. Et pourtant, ce sentiment de culpabilité va vite être abandonné et le rejet des rôles figés par la tradition prend bientôt la forme d'une trahison explicite, ainsi que le déclare Georges HALDAS à propos du poète, assimilé à Judas, le traître par excellence (p. 81). Les thèmes qui reviennent constamment dans la littérature suisse de cette époque reprennent ainsi les figures de l'héritage judéo-chrétien, avec une nuance, d'une part moderne, et d'autre part, intemporelle, comme hors du temps.

Les romanciers font aussi largement recours à l'ironie, car le rire apparaît lié à la figure de Dieu, en ce qu'il intervient aussi pour prendre de la distance par rapport au côté trop sérieux, voire sévère des religions. À partir des années 1970, on observe en effet une volonté de rompre avec les modèles patriarcaux et on assiste également à une prise de conscience politique. La littérature, influencée par la parole des Livres Saints, tend à s'estomper vers la fin du XX^e siècle, et la Suisse, ainsi que l'Europe tout entière, affronte de grands changements socio-culturels entre les années 1960 et 1980. Une modernisation considérable des structures économiques a lieu, ce qui crée une certaine distance entre la nouvelle génération d'écrivain.e.s et celle qui l'avait précédée. Les sensibilités se modifient souvent de façon radicale.

Sylviane DUPUIS affirme à l'égard qu'au début du XXI^e siècle : « la nouvelle génération des auteur(e)s qui écrivent en Suisse romande, désormais dénuée de complexes d'infériorité vis-à-vis de sa 'romandité' comme de tout sentiment de culpabilité vis-à-vis de l'écriture, [...] se révèle nettement moins préoccupée par les gouffres métaphysiques que par l'avenir de la planète, ou simplement la question de sa propre survie ; et ne diffère plus fondamentalement, en cela, des autres jeunes Européens, [...] une génération d'auteur(e)s pour qui l'identité se conçoit toujours plus comme multiple, ou en mouvement, sans cesse à (re)construire ou à réinventer » (p. 164).

Adriana DEVITO

Claire JAQUIER, Daniel MAGGETTI, Stéphane PÉTERMANN, *Gustave Roud. L'univers pluriel de la poésie*, Lausanne, Savoir Suisse-Presses Polytechnique et universitaires romandes, 2022, 167 pp.

Le présent volume de *Savoir suisse* constitue une étude monographique sur la personnalité et l'œuvre de Gustave ROUD (1897-1976), poète, critique et photographe, dont la place centrale au sein de la culture romande n'a cessé de s'accroître au fil des décennies.

Né à Châtelet-sur-Brie, d'un père issu d'une famille d'intellectuels et d'une mère appartenant depuis toujours à une descendance paysanne, Gustave ROUD s'installe en 1880 dans la ferme de Carrouge, dans le Jorat, qu'il ne quittera plus sa vie durant.

Après avoir suivi les cours au collège de Vevey, ROUD fréquente le lycée cantonal et ensuite la faculté de lettres de Lausanne, se liant à tout jamais au futur peintre Stevan-Paul ROBERT. En 1915, il publie ses premiers textes lyriques dans les « Cahiers vaudois ».

C'est en 1927 que sort son premier recueil poétique, *Adieu*, titre significatif par lequel ROUD prend métaphoriquement congé du monde des hommes, pour se confiner dans celui de la poésie. Son homosexualité, vécue comme une diversité qui le sépare intérieurement du monde environnant, est vécue humblement dans le silence. En 1929 sort son deuxième recueil poétique, *Feuillets*, auquel succèdent en 1932 le *Petit traité de la marche en plaine, suivi de lettres, dialogues et morceaux* et les *Essais pour un paradis* (1933). En décembre 1931, le poète était devenu secrétaire de rédaction d'*Aujourd'hui*, la revue dirigée par RAMUZ, un maître qu'il admire profondément. Sa contribution à celle-ci s'enrichira de très nombreux textes, de photographies et de ses premières traductions, notamment de NOVALIS, envers qui il manifeste une véritable affinité spirituelle.

En 1936, ROUD est associé au lancement de la Guilde du livre à Lausanne, au sein de laquelle il joue un rôle central, en assurant des traductions, des préfaces, ainsi que la relecture de plusieurs manuscrits. Juste avant la publication d'*Air de la solitude* (1945), il est lauréat du Prix Rambert en 1941 pour son recueil *Pour un moissonneur*. C'est à cette occasion que ROUD fait la connaissance de Philippe JACCOTTET, ébloui par le lyrisme de son aîné, chez qui il verra toujours un de ses maîtres.

Nourrie de la fréquentation des symbolistes français – BAUDELAIRE, MALLARMÉ, RIMBAUD et Henri DE RÉGNIER –, ainsi que de leurs héritiers directs, tels VALÉRY, CLAUDEL et ALAIN-FOURNIER, la poésie de Gustave ROUD manifeste pour autant une sensibilité extraordinaire aux êtres vivants et aux lieux où ils vivent. Publiée en 1972, *Campagne perdue*, sa dernière œuvre, « jette un regard rétrospectif et nostalgique sur une demi-siècle de vie rurale étroitement associée au rythme des saisons et désormais menacée par l'abandon de l'agriculture traditionnelle. » (p. 35). C'est pourquoi ROUD est considéré par nombre de critiques comme un avant-coureur des inquiétudes et des préoccupations contemporaines au sujet de l'environnement.

Toutefois, suivant JAQUIER, MAGGETTI et PÉTERMANN, son héritage poétique ne se borne pas à cela. Car, attentif à l'unité du monde dans sa diversité, le poète a su retrouver dans la nature visions et images qui attestent la présence de l'esprit dans tous les aspects de la réalité. S'il est constamment à l'affût de ces manifestations épiphoniques, il est conscient cependant que la « vraie vie » (p. 46) ne peut être atteinte que par intermittences.

Voilà pourquoi l'instant béni où il arrive à saisir les signes d'une présence mystérieuse sont restitués à travers la recherche des ressources musicales et raffinées du vers, dont la tonalité souvent mélancolique se fait l'écho des paysages romands qu'il a parcourus et admirés sa vie durant.

À côté de sa production poétique, on ne peut ignorer par ailleurs l'intense activité de traducteur qui a vu Gustave ROUD transposer en français les romantiques allemands et leurs émules, NOVALIS et HÖLDERLIN, mais aussi TRAKL, RILKE et EICHENDORFF, avec qui le poète de Courrège a entretenu un dialogue spirituel constant, permettant de les faire connaître au public francophone.

En ce sens, il convient de rappeler également la grande vivacité avec laquelle le poète-traducteur s'est fait l'animateur de la vie culturelle du canton vaudois, en parvenant à incarner, comme RAMUZ avant lui, l'âme même de cette région et de ses habitants. De façon analogue, l'énorme correspondance entretenue par ROUD avec différents représentants de la scène littéraire, artistique et culturelle de son temps assigne à ce dernier un rôle central dans le panorama culturel de la Suisse romande.

Enfin, une place à part doit être faite à l'activité de photographe de Gustave ROUD, initialement jugée comme étant inférieure à sa production poétique et aujourd'hui redécouverte par la critique, grâce entre autres à l'ouvrage collectif *Gustave Roud. La plume et le regard*, paru en 2015 par les soins de Daniel MAGGETTI et Philippe KAENEL, qui a montré la place quotidienne occupée par la photographie dans la vie de ROUD.

Simonetta VALENTI

FRANCOPHONIE DU MAGHREB

DANIELA MAURI

Najib REDOUANE, Yvette BÉNAYOUN-SZMIDT (dir.), *Albert Memmi, voix franco-tunisienne universelle*, vol. I (*Un homme, une œuvre*), Paris, L'Harmattan, 2022, 394 pp.

Les éditions L'Harmattan ont publié en 2022 deux volumes consacrés à la vie et à l'œuvre d'Albert MEMMI, sous la direction de Najib REDOUANE et Yvette BÉNAYOUN-SZMIDT. Le premier volume, *Un homme, une œuvre*, est constitué d'une introduction (pp. 13-112) par la plume des deux directeurs et de dix-neuf études dédiées à sa production littéraire. L'introduction au volume permet de parcourir le vécu de MEMMI et son parcours d'intellectuel, à travers ses écrits mais aussi à travers sa participation active à des échanges et à des entretiens ; sa condition de Juif et la question coloniale ont une place significative dans cette production. Nous proposons ici un compte rendu détaillé des travaux présents dans la section « Études », signalant tout de même l'immense intérêt d'une lecture attentive de la section introductive.

Mohamed EL BOUAZZAOUI présente une réflexion autour de la question identitaire, « De la blessure de l'identité à l'hospitalité dans *La Statue de sel* d'Albert Memmi » (pp. 119-132). Il est d'abord question d'identifier l'origine des blessures identitaires, où l'espace de la ville de Tunis participe à la définition de sa condition de rejeté, et à l'exploration de la dimension salvatrice de l'écriture, qui devient source de soulagement. Ce même roman a fait l'objet d'une étude de la part de Bernadette REY MIMOSO-RUIZ, dans « À la découverte de soi : *La Statue de sel* » (pp. 133-158), où la condition juive est encore examinée, à partir de l'expérience de la jeunesse dans une Tunisie colonisée. L'autrice met en évidence l'hostilité de la ville natale, Tunis, et le rapprochement d'Alexandre au mouvement sioniste. Ce texte questionne aussi l'apprentissage intellectuel et la découverte de l'amour, chapitre qui restitue de la fraîcheur au récit.

Suit une contribution de Lahoucine ELMERABET qui explore le malaise existentiel dans la production de l'écrivain, « La mise en scène de l'extranéité dans *Agar* » (pp. 159-166). Dans le roman, Marie, l'épouse, incarne la figure de l'étrangère qui se noie dans le monde juif de son mari, au sein d'une société musulmane. L'auteur précise comment Albert MEMMI procède à remanier le réel :

la vision de l'époux change grâce à l'influence d'une « subjectivité prégnante et déterminante imposée par Marie » (p. 161), une femme française qui se heurte avec les nouveaux paradigmes culturels. Le rapport du couple a fait l'objet d'une autre étude, par Maya HAUPMAN, « *Agar. L'étrangère, vecteur de construction identitaire* » (pp. 167-187). Les rapports de force au sein du couple constitué de Marie et de son époux sont placés au premier plan. Malgré les écarts significatifs qui touchent immédiatement le couple, MEMMI cherche à éviter l'échec de cette relation. Les tentatives restent vaines : la nouvelle vie à Tunis met sous les yeux de Marie l'écart qui la sépare de son époux. Le couple connaît aussi l'expérience de la violence verbale de la part de Marie envers sa belle-famille. L'échec de relation se concrétise dans un avortement, dont la faute finale reviendrait au conjoint « [il] a commis l'erreur d'imposer sa ville natale à sa femme » (p. 179).

Dans « *La maladie coloniale à la lumière de la conscience. À propos de *Portrait du colonisé* précédé du *Portrait du colonisateur** » (pp. 189-204), Maxime DECOUT s'intéresse à un rapport différent, celui entre le colonisé et le colonisateur, en accentuant l'importance de la conscience au sein du récit. L'auteur revient sur la structure duelle de l'essai, remarquant comment l'un (le colonisé) n'existerait pas sans l'autre (le colonisateur), et vice-versa. Dans cette perspective le colonisateur se croirait libre alors que la relation avec le colonisé l'aliène. Grâce à l'exploration de leurs consciences, MEMMI suggère que le colonisateur, qui se sent désormais illégitime, doit se libérer, à l'instar du colonisé. L'étude successive, « *Singularité juive et antisémitisme : Portrait d'un juif. L'impasse* » (pp. 205-218), permet de mieux cerner la place du Juif dans la société, en débutant par la définition des causes possibles de sa mise à l'écart. L'autrice, Bernadette REY MIMOSO-RUIZ, s'intéresse aux marques de la judéité, d'abord physiques, qui sont associées à la laideur et surtout au mal, et ensuite aux marques biologiques. Dans ce discours, MEMMI mentionne des ouvrages littéraires, mais aussi des écrits « prétendument scientifiques » (p. 210), comme *Les quinze signes pour reconnaître un juif*, par Georges MONTADON. Aussi, l'on montre comment cette image négative du Juif se répand, dans la société de l'écrivain, dès le plus jeune âge, à travers la littérature de jeunesse.

Le racisme et la condition juive occupe une place importante dans les contributions successives. Riccardo BRAVI, dans « *Pour un effort de systématisation du fait raciste : 'Les Français et le racisme'* » (pp. 219-226), vise à proposer une analyse de la relation entre le peuple français et le racisme : l'écrivain franco-tunisien avait en effet pris parti dans une enquête sociologique à ce sujet. L'on revient ensuite sur ses écrits, dans lesquels MEMMI a souvent attaqué la gauche européenne, et en particulier la gauche française : il considère qu'elle ne s'est pas suffisamment intéressée au fait colonial. L'étude de Abdelouahad

MABROUR et Hanifa ALLAOUÏ, « Albert Memmi : Homme dominé ? Homme dominateur ? » (pp. 227-244) considère la conception de la nation juive, comme tentative de libération des Juifs, déployée dans l'essai *La Libération du juif*. Il semblerait que seulement un territoire libre, celui d'Israël, peut redonner vie à la tradition religieuse et culturelle juive ; or, cette solution ne serait que trompeuse, d'après l'analyse proposée par Abraham SERFATY. Le racisme est aussi au centre de l'étude qui suit, « *L'Homme dominé* de Memmi ou la topographie différentialiste : pour une œuvre contemporaine de sociologie clinique » (pp. 245-258), de Afaf ZAÏD. MEMMI propose une démarche clinique dans *L'Homme dominé*, où il étudie six portraits de figures opprimées, notamment le Juif, mais aussi le Noir, le Colonisé, le Proletaire, la Femme et le Domestique. Après avoir peint le portrait de chaque figure, MEMMI propose son diagnostic – la domination, comme maladie commune – et donne le traitement nécessaire, c'est le cas de l'éducation des plus jeunes ou de l'altérité comme principe enrichissant.

L'écriture et la figure de l'écrivain sont au centre de la réflexion de Anny DAYAN ROSENMAN, « Albert Memmi, *Le Scorpion* ou comment accepter de faire la paix avec soi-même » (pp. 259-268). Par le biais d'un manuscrit, le protagoniste découvre la vérité de la littérature, en opposition à la vérité des faits. Il est aussi possible d'identifier l'un des rôles de la littérature : « [e]lle aide à voir le monde » (p. 260). L'on y retrouve aussi une réflexion autour de l'écrivain, qui projette son parcours personnel dans les différentes voix narratives. Le roman est en outre ancré dans un contexte historique précis, celui de la Tunisie au lendemain de l'Indépendance, ce qui permet à MEMMI de revenir sur le statut des minorités, qui aura comme conséquence la fuite massive des Juifs du Maghreb. La réflexion autour de la littérature intéresse aussi la réflexion de Robert ELBAZ, « Du roman mémoriel chez Memmi » (pp. 269-280). En particulier, il expose les contradictions du roman maghrébin pour ensuite déployer le processus narratif de MEMMI : la répétition du récit. Un terme clef qui est ici exposé est celui de l'échec, attribué au recommencement de la narration. Or, il s'agit d'un échec positif puisqu'il « dynamise le procès de production » (p. 273). Cette réflexion est expliquée à travers la lecture du *Scorpion*, constitué de récits multiples qui n'admettent pas une linéarité narrative : ELBAZ affirme donc que le projet d'un roman mémoriel est toujours sur le point de prendre forme chez l'écrivain. Le « déploiement narratif pluriel » (p. 274) est maintenu, ce qui exclut une fin conclusive. *Le Scorpion* est aussi exemplaire de la présence de signes extra-textuels dans le récit, phénomène typique de cette littérature : le texte est en effet parsemé de photos et fac-similés. La présence des photos n'est pas anodine puisqu'elle permet de narrer tous les silences dus à l'échec précédemment évoqué ; l'insertion des photos tout au long du récit correspond en outre à ce manque de linéarité dans la narration.

Les relations instaurées à travers la colonisation sont décrites au sein de la contribution de Ami BOUGANIM, « De la décolonisation à la migration » (pp. 281-294), qui examine deux textes de l'écrivain, *Portrait du Colonisé* et *Juifs et Arabes*. Dans ce discours, un lien étroit est tissé entre la colonisation, la décolonisation et l'espoir juif de libération. La lutte contre la colonisation est d'abord mentionnée, où s'insère le problème de la langue : le colonisé est en effet exclu de son pays à cause de la langue française qui désormais domine. Or, la langue du colonisateur était indispensable au colonisé pour entamer la révolte. Ensuite, BOUGANIM explique que les Juifs ont vécu cette colonisation comme une possibilité de libération de l'espace musulman : « [r]eclus dans leurs quartiers, ces derniers étaient soumis à l'impôt coranique, portaient des vêtements ou des signes distinctifs » (p. 285). Ces témoignages naissent de l'expérience directe de MEMMI : « il part de son vécu pour établir ses diagnostics-analyses et proposer ses portraits » (p. 288).

Dans son article « Sur quelques thèmes adventices dans l'œuvre d'Albert Memmi » (pp. 295-302), Guy DUGAS aborde des sujets qui n'ont pas encore suscité de longues réflexions autour de l'essai *L'Écriture colorée* et *L'Entretien*. Nous nous limiterons à signaler ici les thèmes politico-économiques et sociaux abordés par l'écrivain : 1. Extension du champ des dominations et conséquences (pp. 295-296) ; 2. Nationalisme, internationalisme et mondialisation (pp. 296-297) ; 3. La langue, la religion, l'armée (pp. 297-298) ; 4. La question du Canada français (pp. 298-299) et 5. Féminisme, couple et sexualité (pp. 299-300). L'étude de HAUPMAN, « Albert Memmi, l'enfant de la Hara : *La Terre intérieure* », porte effectivement sur l'entretien entre l'écrivain et Victor MALKA, ainsi que sur *La Statue de sel* et *Agar*. Lors de cet échange, MEMMI soulève des points qui touchent sa vie et sa communauté : il évoque notamment le sentiment d'insécurité que les Juifs ressentent en dehors du ghetto, ainsi que les raisons qui ont poussé cette communauté à quitter la Tunisie (politiques et économiques, mais aussi sécuritaires). MEMMI exprime en même temps son attachement à ce quartier de Tunis, qui est pour lui « une muse, une source d'inspiration inaltérable » (p. 313). La conversation avec Victor MALKA est aussi au centre de la brève étude qui suit, « Albert et l'oncle Makhlof : *La Terre intérieure* » (pp. 319-322) de Claude SITBON. C'est à travers cet ouvrage qui s'ouvre sur des photos, comme celle de son oncle qui l'a tant influencé, que l'écrivain met à nu son itinéraire personnel ; MEMMI raconte son engagement politique, qui aboutit à la création de l'hebdomadaire *L'Action*.

Le Désert est au centre des trois articles suivants. « La mélancolie du nomade immobile du *Désert ou la vie et les aventures de Jubair Ouali El-Mammi* d'Albert Memmi » (pp. 323-335) », de Mokhtar BELARBI, retrace l'itinéraire mélancolique du prince en abordant trois

points différents. D'abord l'auteur présente sa condition de prince déshérité, dont le souvenir de sa patrie, durant son errance de pays en pays, « ravivait toujours le mal » (p. 326). Le deuxième volet s'intéresse au fatalisme résigné qui hante le prince : il est conscient qu'une force supérieure s'acharne sur lui. Enfin, l'on évoque sa prise de conscience concernant la suprématie de la mort : « le temps coule sans cesse et il n'existe aucune force capable de suspendre son cours » (p. 331) comme le rappelle BELARBI. L'attention de Yamina MOKADDEM est en revanche tournée vers la structure du récit qui, comme le titre l'évoque, « Échos du picaresque dans la construction du *Désert* d'Albert Memmi » (pp. 337-353), établit un parallélisme avec la tradition picaresque classique. Un premier rapprochement peut être identifié sur le plan structurel, puisque le roman est construit comme un récit dans le récit, dans lequel aux deux narrateurs sont associés deux destinataires. De même, la narration sous forme de confession autobiographique fictive permet d'alimenter cette réflexion, à l'instar du personnage, « sans liens familiaux ni sociaux » (p. 347), qui fait écho à celui du roman picaresque. Judith ROUMANI et Jacques ROUMANI proposent en revanche une réflexion autour des échos à la philosophie médiévale nord-africaine : « *Le Désert* : Conte folklorique. Chronique et Biographie » (pp. 355-374). Cette étude comparative se dégage des formes de sagesse décrites dans le roman, renvoyant aux valeurs nord-africaines. Une forme de sagesse est représentée par un idéal nomade, qui s'applique aux tribus berbères autochtones ; dans le texte, cette sagesse se manifeste à travers des maximes et des aphorismes qui traduisent une sagesse proverbiale. Dans cette contribution il est à la fois possible de prendre connaissance des autres influences, issues des contes orientaux, comme *Les Mille et Une Nuits*. L'on évoque aussi le rapprochement philosophique avec *Les Essais* de MONTAIGNE et l'influence des *Lettres persanes* de MONTESQUIEU.

Le thème de la dépendance est au centre de la réflexion de Atmane BISSANI, dont l'étude clôt l'ouvrage, « Politique et éthique de la relation. Réflexions sur *La Dépendance. Esquisse pour un portrait du dépendant* d'Albert Memmi » (pp. 375-385). Chez MEMMI la dépendance est étroitement liée à d'autres conduites (domination, sujétion et pourvoyance) ; c'est à partir de ces quatre notions qu'il est possible d'y élaborer une « théorie de la dépendance » (p. 377). En reprenant les deux diptyques conçus par MEMMI, l'auteur propose le schéma suivant : domination-sujétion, que MEMMI explique dans les termes du racisme et du colonialisme, et dépendance-pourvoyance. BISSANI s'attarde sur ce deuxième diptyque et particulièrement sur la conduite du sujet dépendant, qui connaît une situation délicate. La fragilité du dépendant nécessite ainsi un soutien de la part du pourvoyeur. Cette relation se présente comme éthique – BISSANI exploite l'exemple du malade qui nécessite de la présence d'un médecin (p. 381) –

puisqu'elle est placée sous le signe de l'aide ; or, « le pourvoyeur ne doit pas tomber dans la manipulation du dépendant » (p. 383).

Ce premier volume, dont l'agencement des nombreuses contributions assure une lecture tout à fait linéaire, permet de découvrir les diverses facettes de la production littéraire d'Albert MEMMI. L'introduction que nous avons évoquée propose une vue d'ensemble très riche, alors que les différentes études cernent des aspects ponctuels : les thèmes phares de MEMMI y sont présentés, comme la question identitaire, dont les liens avec son expérience personnelle ne sont pas dissimulés.

Michael LIOI

Najib REDOUANE, Yvette BÉNAYOUN-SZMIDT (dir.), *Albert Memmi, voix franco-tunisienne universelle*, vol. II (*Autobiographie intellectuelle*), Paris, L'Harmattan, 2022, 416 pp.

Nous proposons un compte rendu du deuxième volume rendant hommage à la figure d'Albert MEMMI, paru aux éditions L'Harmattan en 2022, sous la direction de Najib REDOUANE et Yvette BÉNAYOUN-SZMIDT. Ce volume s'ouvre avec un avant-propos, « Dans l'intimité d'Albert Memmi » (pp. 13-43), écrit par Max MEMMI, frère de l'écrivain, lui rendant hommage grâce à ses souvenirs. La section « Études » rassemble des contributions diverses, dont nous en présentons le contenu. Un témoignage d'Alek Baylee TOUMI, « Mon Memmi à moi, d'altérités et d'exils » (pp. 380-388), exprime toute la simplicité et la gentillesse de l'écrivain.

La première contribution, par Ulrich TETE-BENISSAN, est consacrée au racisme, « Différences : théoriser le racisme sans parler de races » (pp. 49-59). L'auteur s'intéresse à cet aspect en explorant un essai de MEMMI, *Le Racisme : description, définition, traitement*, où il refuse l'idéologie de la pureté de race : il trouverait illogique l'existence de races biologiquement supérieures à d'autres. La diversité étant un facteur naturel, on ne devient raciste selon MEMMI que lorsque l'on recourt à ces différences pour stigmatiser l'autre. L'auteur propose ensuite une comparaison avec le rapport au racisme dans l'extrême-contemporain, en évoquant la mort de Georges Floyd : le travail de MEMMI sur la sensibilité envers les éléments opposés et divers pourrait donc s'avérer pertinent aujourd'hui. Suit une étude d'Ardiane HYSO, qui s'intéresse à la figure de MEMMI en tant qu'essayiste ; sa réflexion, dans « Saisir Protée chez Memmi » (pp. 61-79), s'appuie sur *Ce que je*

crois, texte qui transcrit la totalité d'un vécu. Après avoir évoqué les influences philosophiques concernant l'œuvre de MEMMI, le rapport avec autrui en mis en avance. Cette perspective est déployée à travers des duos, qui montrent encore une fois les rapports de dépendances et de pourvoyances si chers à MEMMI. Cette étude présente la relation la plus importante dans l'œuvre : l'amour filial. Les enfants seront toujours débiteurs vis-à-vis de leurs parents et ce fardeau est bien identifiable dans l'œuvre.

Avec « De la pratique à la théorie... ou vice versa » (pp. 81-92) Guy DUGAS présente une réflexion autour de *L'Écriture colorée* (1986). Dans cet essai, MEMMI distingue cinq variétés de langage, associées à une couleur. L'on remarque que la genèse de l'essai est bien antérieure à sa date de publication et une comparaison avec *Le Scorpion*, publié près de vingt ans auparavant, confirmerait cette idée. DUGAS propose ainsi un schéma dans lequel la théorie des couleurs serait déjà présente dans ce roman.

Noureddine FADILY s'intéresse au thème de la dépendance dans « Le héros memmien face à ses dépendances. *Le Pharaon* d'Albert Memmi comme exemple » (pp. 93-104). Le protagoniste fait face à trois dépendances : son travail, la relation avec sa maîtresse et le rapport avec sa femme. FADILY montre la manière dont ces formes de dépendances s'enchaînent, comme à rythmer son existence ; elles permettent de lutter contre le déséquilibre et apaisent la solitude. *Le Pharaon* est aussi au centre de la brève étude qui suit, « Écriture et historicité dans *Le Pharaon* » (pp. 105-112), de Simone GROSSMAN. Le but de l'étude est celui de conférer au roman de MEMMI son authenticité, à travers les marques de l'historicité ; la « Boutique » de Gozlan est un exemple authentique qui permet de reproduire « le passage entre les civilisations » (p. 110), tout en examinant la valeur temporelle des objets.

« Point final d'un projet autobiographique à vie. *Le Mirliton du ciel* (1985/1990) d'Albert Memmi » (pp. 113-127), de Beate BURTSHER-BECHTER et Birgit MERTZ-BAUMGARTNER, nous permet d'explorer le recueil de poèmes de l'écrivain franco-tunisien. La présence d'une dimension autobiographique est incontestable et elle se manifeste surtout en rapport avec l'espace tunisien de son enfance. Nous y retrouvons des personnages précédemment rencontrés dans *La Statue de sel* ; c'est effectivement à partir de ce roman qu'une comparaison est avancée. Les auteurs proposent ensuite une réflexion autour du choix de la poésie de la part de MEMMI : l'acte poétique, par rapport à la prose, lui aurait permis « de rétablir son identité de manière satisfaisante » (p. 124).

Valentina RĂDULESCI, dans « Albert Memmi. Plaidoyer pour le bonheur » (pp. 129-138), nous invite à réfléchir autour des 52 billets de presse recueillis dans *Bonheurs*. L'autrice explique la vision

du bonheur chez l'écrivain : pour y accéder, l'individu doit à la fois éliminer les obstacles qui l'empêchent d'atteindre ce statut et s'ouvrir aux « offres généreuses du hasard » (p. 131). Ensuite, cette réflexion vise aussi le thème de l'amour, qui doit être inconditionnel, ainsi que l'amitié. C'est dans *Le Cœur partagé* que MEMMI évoque notre incomplétude sans les autres. *Bonheurs* est aussi au centre de l'étude de Régine KEIL-SAGAWA, « D'un bonheur l'autre. Albert Memmi, le sage de Paris » (pp. 149-165), ainsi que *Ah, quel bonheur !* et *L'Exercice du bonheur*, où l'on avance l'idée d'une influence avec SHENGTAN, écrivain chinois, qui avait décidé de reparcourir les moments heureux de sa vie, lorsqu'il s'est retrouvé enfermé dans un temple pendant dix jours. Ce rapprochement est toutefois précédé d'une autre étude, assez brève, d'Irina-Roxana GEORGESCU, « À contre-courants ou la complicité de l'écrivain » (pp. 141-148) : l'autrice présente le dictionnaire conçu par MEMMI afin de questionner le langage et tous les mécanismes socioculturels. Ce même texte a été aussi objet d'une étude de la part de Gérard CHALAYE, « Feu sur 40 idées reçues ! : un catéchisme humaniste " laïciste " » (pp. 193-208). Cet article nous donne un aperçu du travail que MEMMI a dédié à cet ouvrage : le texte a plusieurs fois été enrichi, avec des intitulés différents. Le nom de VOLTAIRE y est bien présent : MEMMI voulait en effet concevoir un dictionnaire philosophique comme le grand écrivain illuministe l'avait fait avant lui. L'objectif de ce dictionnaire est bien celui de combattre contre les lieux communs par l'ironie. Simona MODREANU s'intéresse plus particulièrement à l'édition publiée par Memmi en 2002, *Le Dictionnaire critique à l'usage des incrédules*, dans l'étude « Sous le signe de la Loi. Quelle Loi ? » (pp. 219-233) ; la volonté de l'écrivain serait celle de dénoncer « toutes les croyances qui se prennent pour des vérités immuables » (p. 221), en interpellant principalement le thème de la religion et du spirituel. L'autrice explique que c'est à travers des expériences authentiques que MEMMI souhaite ouvrir les yeux de ses contemporains.

Dans *Le Juif et l'Autre*, texte de 1995, MEMMI formalise – comme l'affirme Hervé SANSON dans « Le Juif et l'Autre : entre particularité et universalité » (pp. 167-181) – les acquis de son parcours d'intellectuel concernant la situation juive, ce qui rendrait l'ouvrage non essentiel. Or, l'auteur signale que cette première partie instaure un dialogue avec la deuxième, « Textes à l'appui », qui traite en revanche de la condition juive dans le monde contemporain : c'est dans cette interaction avec les problématiques essentielles évoquées depuis son premier roman, *La Statue de sel*, que réside la particularité de cet ouvrage. Dans l'étude suivante, Denise BRAHIMI s'intéresse à un autre thème largement exploité par MEMMI, celui de la dépendance. Dans « La dépendance, une forme indispensable du lien social » (pp. 183-191), elle présente les deux formes de dépendance de *Le Buveur et*

l'amoureux, le prix de la dépendance, titre qui présente une ambiguïté : la dépendance n'est pas univoque, mais double. Nous identifions, d'un côté, une dépendance mauvaise liée à la consommation d'alcool et une dépendance paisible qui est celle de l'amour. Or, dans cette étude, d'autres textes concernant la dépendance sont reparcourus ; la réflexion touche aussi le concept de « pourvoyance », considéré comme un lien essentiel dans la société. Ce même thème sera affronté à nouveau peu après au sein de cet ouvrage, avec l'étude de Lernik HOVSEPYAN, « L'Universalité et la permanence de la dépendance : un entretien avec Albert Memmi dans *L'Individu face à ses dépendances* » (pp. 267-275). Dans ce long échange avec Catherine PONT-HUMBERT, les sujets sont d'ordre sociologique et ils suivent une chronologie précise, de l'enfance à la maturité : les points communs et les désaccords des deux interlocuteurs sont analysés.

Bouchra BENBELLA, dans « Qu'est-ce que la littérature ? ou se définir par l'écriture dans *Nomade immobile* d'Albert Memmi » (pp. 209-217), avance une réflexion autour de la littérature et de l'écriture. Pour MEMMI, l'écriture est vue comme une nécessité de survie, un moyen de sortir de l'abîme : c'est à travers l'acte d'écrire que l'on peut éprouver du soulagement et du plaisir. Or, dans le cas de MEMMI, la complicité du lecteur est nécessaire. De ce point de vue, l'autrice dégage une réflexion sur le lecteur-type selon l'écrivain : « Memmi rêve d'un lecteur absolu qui connaîtrait son œuvre d'une seule saisie » (p. 213).

Diana GRADU examine la place du corps des femmes au sein de la production de MEMMI, « Le(s) corps des femmes, les femmes du corps chez Albert Memmi » (pp. 235-244) ; l'autrice évoque ainsi un ensemble de textes, tirés de *Téréza et autres femmes* (2004). Ces textes sont très variés, ce qui donne l'idée que « l'auteur veut épuiser toutes les occurrences où hommes et femmes sont ensemble » (p. 240). En effet, l'on retrouve des héroïnes aux corporéités resplendissantes, mais aussi des images grotesques, comme c'est le cas dans *Une amie sûre*, où le corps est soumis à l'âge : vingt-ans après la première rencontre, le corps de Michèle n'est plus séduisant aux yeux de Fernando.

Portrait du décolonisé est au centre des deux contributions successives. « *Portrait du décolonisé arabo-musulman et de quelques autres* d'Albert Memmi. Identité composite et citoyenneté » (pp. 245-253) de Kamal BENKIRANE, explore d'abord les spécificités du nouveau citoyen, affaibli par la pauvreté et la misère intellectuelle, ce qui permet d'aborder la plaie de la démission des intellectuels (beaucoup d'écrivains sont emprisonnés pour avoir exprimé leur opinion). L'étude permet aussi de mettre en relief l'expérience de la violence vis-à-vis de l'immigré. MEMMI aborde ensuite la question relative aux fils des immigrés, en montrant de quelle façon le problème de l'immigration se transmet de père en fils : ils trouvent dans l'anticonformisme « un

droit d'existence au milieu de toutes ces problématiques » (p. 250). En revanche, Isaac David CREMADES CANO exploite le texte de MEMMI d'un point de vue didactique, « *Portrait du colonisé* comme outil en didactique des littératures francophones » (pp. 255-265), qui s'adapterait aux perspectives didactiques actuelles. Le thème de la décolonisation permet en effet d'élargir le discours aux diversités de l'espace francophone : des territoires devenus indépendants à ceux qui ont été assimilés à la France à travers la départementalisation. L'auteur remarque comment il serait aussi possible d'introduire en classe toute la terminologie spécifique de cette littérature (bilinguisme et diglossie, assimilation et acculturation etc.). Nahid DJALILI-MARAND aborde le thème de la colonisation d'un point de vue linguistique ; sa contribution « Colonisation et son champ lexical dans *Penser à vif* » (pp. 319-334), analyse les textes et les interviews que SANSON a réunis dans un ouvrage, où les thèmes de la colonisation, de la décolonisation, ainsi que celui de la dépendance et du racisme sont abordés. L'article consacre une importance majeure à la domination des colonisés pour ensuite aborder la question de l'identité culturelle de manière impartiale, d'où la nécessité de recourir à des noms nouveaux, comme celui de « judéité » ou de « féminité » (p. 323).

La lecture de « *Testament insolent* d'Albert Memmi : un espace d'introspection » (pp. 277-292) de Fatima BENAYOUN, permet de comprendre les enjeux de cet ouvrage au sein de la production de l'écrivain. Comment l'autrice l'explique, « [i]l s'agit plus ou moins d'une tentative de clarifier les concepts qu'il a développés tout au long de son parcours » (p. 277). Ce texte offre aussi des astuces vitales et des solutions. D'après BENAYOUN, la réconciliation avec soi-même est l'une des leçons les plus importantes dispensées par MEMMI : il faut surtout apprendre à s'apprécier.

La poésie d'Albert MEMMI a été étudiée par Norbert BEL ANGE. La contribution, « Albert Memmi. Les coplas du jeune homme amoureux ou Un enchantement des sens et un florilège du Sens ! » (pp. 293-317). L'historien revient d'abord sur les phases qui ont intéressé la genèse de ces textes et leur publication successive, pour ensuite présenter les nombreuses thématiques, notamment le rapport au récit biblique, la lumière, l'érotisme et la sensualité. L'on explore aussi les techniques d'écriture, touchant le vocabulaire et la syntaxe pour conclure avec une comparaison entre *Les Coplas* et *Le Pharaon* et le recueil de textes *Le Mirliton du ciel*. En effet, BEL ANGE met d'emblée en évidence comment la poésie de l'écrivain franco-tunisien trouve une place importante même dans les romans. Son souhait serait celui de voir mettre en scène, un jour, tous ces textes de MEMMI.

Bernadette REY MIMOSO-RUIZ nous présente le carnet qu'Albert MEMMI avait rédigé à partir de 1955. La lecture de « *Tunisie, An I : Être ou ne pas être Tunisien selon Albert Memmi* » (pp. 335-350) offre

un aperçu des moments qui ont précédé la Tunisie actuelle. Avec un point de vue « [f]ondamentalement anticolonialiste » (p. 336), MEMMI observe les difficultés de son pays, où règne l'insécurité. L'écrivain évoque aussi la situation des Juifs, ayant trouvé « au sein de la colonisation française une sorte de refuge » (p. 341) : ils seront vite accusés de trahir la Tunisie, à cause de leur lien avec la culture de l'hexagone. Dans cette contribution l'autrice questionne aussi l'écriture ; la rédaction de ce journal se situe en effet à un moment charnière de sa production, ce qui le pousse à réfléchir sur ses écrits, et notamment *Agar*. Les réflexions de MEMMI concernant la seconde guerre mondiale, ainsi que son expérience personnelle, ont été éditées en 2019, comme le rappelle Rachida SAIDI avec sa contribution, « *Journal de guerre 1939/1943* d'Albert Memmi : L'autopsie d'un malheur » (pp. 351-359). Ce journal reflète la pensée du jeune MEMMI, marquée par l'objectivité de l'analyse. Dans son journal, les détails de la phase active de la guerre sont présents. Face à ces événements, il ne peut qu'éprouver du dégoût et de la répugnance. Dans cette publication, l'expérience en tant que Juif n'est pas absente : il évoque la décision des Allemands de recruter des Juifs pour combattre contre les Alliés. En particulier, la question juive est traitée dans la deuxième partie de l'ouvrage, *Journal d'un travailleur forcé*, où il se fait témoin de cette terrible expérience : il avait lui-même participé à ces travaux forcés. L'ouvrage, dont l'édition a été soigneusement établie par Guy DUGAS, occupe également l'étude suivante, « Albert Memmi : la droiture » (pp. 361-368), d'Albert BENSOUSSAN, qui affirme « la droiture du jugement » (p. 361) dès son jeune âge. C'est en effet à partir de ses seize ans que l'extrême cohérence de la pensée memmienne se manifeste dans son journal.

Dans « Été 1963 : Memmi désabusé ? » (pp. 369-376), dernière contribution de ce volume, Guy BASSET pose la question du retour au pays natal, la Tunisie, avec le texte *Retour à Tipasa*. En premier lieu, l'auteur explore le texte en rapport à celui d'Albert CAMUS. Le titre pourrait en effet suggérer une influence mais la genèse du *Retour* memmien diffère de celle de CAMUS : MEMMI avait en effet écrit des notes de manière discontinue. D'ailleurs, si CAMUS fait référence à des événements qui ont précédé l'Indépendance algérienne, MEMMI effectue son retour en Tunisie en 1963. Après avoir confirmé cette « fausse symétrie » (p. 370) entre les deux textes, à travers quelques exemples, BASSET explore le texte de MEMMI de plus près : puisque la famille n'est pas évoquée dans le texte, il semblerait que l'écrivain ait souhaité proposer le portrait de la population politique et administrative de Tunis. Pour MEMMI, comme l'affirme lui-même dans le texte, ce retour au pays natal a été d'une grande importance ; retour qui lui a permis de prendre conscience « de tout ce qu'il doit personnellement à la Tunisie » (p. 375).

L'ensemble de ces contributions, que nous avons tâché de regrouper par thématique afin de mieux cerner les approches des rédacteurs et des rédactrices, permet de saisir parfaitement les enjeux de la production d'Albert MEMMI. En effet, la lecture de ce volume, à l'instar du premier qui lui est complémentaire, décrit le parcours de l'écrivain franco-tunisien, à la fois existentiel et intellectuel.

Michael LIOI

Younès EZ-ZOUAINE (dir.), « La littérature marocaine francophone de l'extrême contemporain. Le roman », *Interculturel Francophonies*, n. 41, juin-juillet 2022

Seize auteurs, dont les recherches ont été réunies dans cet ouvrage, ont tenté de démontrer comment certains romanciers marocains de l'extrême contemporain ont contribué à l'émergence de la littérature de leur pays. Dans l'introduction de son ouvrage (pp. 9-24), Younès EZ-ZOUAINE s'est appliqué à recontextualiser et définir ce qu'est l'extrême contemporain, qui est représenté par les auteurs marocains mais également par les macro-thèmes des nouveaux romans, qui semblerait se nationaliser de plus en plus. Ces changements semblent liés aux grands bouleversements politiques, économiques, culturels, etc. du XXI^e siècle au Maroc. Un autre des objectifs de EZ-ZOUAINE a également été celui de comprendre si aujourd'hui il est possible de parler d'auteurs nationaux au Maroc, dans la mesure où cette nouvelle forme de littérature souhaiterait réécrire l'Histoire de ce pays et redonner voix à des citoyens longtemps restés dans le silence.

La première partie intitulée, « Dissidences. Nouvelles postures esthético-politiques. » (pp. 25-80), est divisée en trois chapitres. Hassan MOUSTIR (« L'écrivain. Le cas Nedali. » pp. 25-42) s'est concentré sur l'écrivain NEDALI qui a joué entre le réel et l'imaginaire afin de réécrire une histoire du point de vue du pays colonisé et non plus du point de vue du pays colonisateur comme ça avait toujours été le cas. Avec la fantaisie il a pu affronter des thèmes importants comme la politique et le social. Bernoussi SALTANI (« *Tkoulia*, l'attente d'Abderrahim Kamal ou l'écriture du spectre des années noires. » pp. 43-65) s'est concentré sur l'exemple de l'écrivain KAMAL. Le romancier a accordé à la parole une importance primordiale puisqu'elle révèle des images, et révèle des scènes de bonheur ou de violence. L'image donne à voir et rétablit la mémoire et c'est pour cette raison qu'il faut peser le poids de la langue. La parole donne des réponses qui libèrent l'homme. En

plus de la langue, le choix des personnages semble significatif dans la restitution de la vérité. Anouar OUYACHCHI (« La figure du père chez quelques écrivains marocains : une lecture deleuzienne » pp. 67-80) s'est concentré plus particulièrement sur le personnage du père. En effet, ce personnage, souvent symbole de l'autorité, représenterait d'une certaine façon la politique, mais aussi la religion. Les affrontements et les luttes contre le père de famille représenteraient donc pour les personnages une critique contre l'État.

La deuxième partie, « Glissements. Roman, histoire, société, interartialité. » (pp. 81-179), est composée de cinq parties. LAROUÏ s'est focalisé sur les problèmes liés au roman nationaliste (Mohammed SEMILALI « Fouad Laroui, de la chronique au roman : pour une culture de l'inclusion », pp. 83-100). Selon lui, ce nouveau genre découlerait de sociétés trop égoïstes. C'est pourquoi il prône les méta-romans plutôt que les romans : les premiers traitent de l'écriture d'autres romans réunissant ainsi différentes cultures, alors que les deuxièmes promeuvent des cultures uniques concentrées dans des espaces bien définis. L'universalité du méta-récit permet à tout lecteur de se reconnaître et de s'identifier dans l'histoire des personnages. On retrouve ce mélange de cultures et de genres littéraires dans le roman *Le Fou du roi* de Mahi BINEBINE (Boubker BAKHAT AFDIL et Mohammed LAKHDAR, « Écriture de la bouffonnerie, un geste auctorial de dé/liaison dans *Le Fou du roi* de Mahi Binebine », pp. 143-157). En effet, l'étonnante utilisation du genre carnavalesque de ce roman semble le situer entre le genre théâtral et le genre romanesque. Avec l'humour et le rire, le personnage du bouffon, auquel s'identifie le « je » du lecteur, remet en question le rapport entre un peuple et son souverain. La littérature est donc un outil efficace pour redonner la voix à toutes celles et ceux à qui a été imposé le silence mais aussi à rétablir la ou les vérité(s) ou bien encore parler de thèmes difficiles comme l'immigration. C'est ce qu'a fait Tahar BEN JELLOUN dans son roman *Au pays*. En analysant ce roman, Mohammed LACHKAR (« L'imaginaire du retour à la terre natale dans *Au pays* de Tahar Ben Jelloun », pp. 159-178) a démontré que Tahar BEN JELLOUN a réussi à contextualiser le point de vue de deux générations de migrants : le père maghrébin, jeune retraité encore attaché à sa culture d'origine, qui rêve de retourner dans le pays où il a grandi pour construire une maison pour sa famille, et les enfants, nés et grandis dans le pays d'accueil et qui ont donc une culture occidentale différente du père. Les deux générations semblent vivre dans deux réalités différentes. Le lecteur, comme les personnages, se retrouve prisonnier entre deux cultures, entre deux pays et comprend mieux la difficulté à laquelle sont confrontés les immigrés et les générations successives. Tahar BEN JELLOUN a également démontré qu'il existe un lien très fort entre les cultures orientales et occidentales et entre l'écrit et l'art visuel – peintures, dessins, sculptures, etc. – (Bernard URBANI, « Tahar

Ben Jelloun critique artistique. Sur Giacometti, Bravo, Le Caravage et Pignon-Ernest », pp. 101-128). Dans ces romans, Tahar BEN JELLOUN a très souvent utilisé des artistes d'origines et de professions variées dans l'optique de démontrer qu'il est possible d'écrire en dessinant et de dessiner en écrivant. Il explique que ce sont les expériences avec les œuvres d'art qui ont influencé son mode de penser, son approche avec le monde. De cette façon, l'Art devient plurilingue et pluriculturel. On retrouve une pensée similaire chez l'auteur Abdelfattah KILITO (Atmane BISSANI « Abdelfattah Kilito archéologue de la littérature. Notules sur l'incipit d'*Archéologie : Douze minutuaires* », pp. 129-142) puisque ce dernier a lui aussi réfléchi sur le lien entre les littératures anciennes et modernes, universels remis au goût du monde contemporain. KILITO est ce qu'on pourrait définir un écrivain-peintre puisqu'il tente d'abattre les frontières entre le réel et l'imaginaire en partant de l'Histoire originale de l'Homme. Il utilise les symboles pour peindre le monde d'aujourd'hui avec les mots comme un peintre utilise des couleurs symboliques pour parler du monde.

La troisième partie « Extrêmes. Roman, cultures et bifurcations esthétiques. » (pp. 179-256) est ouverte par la réflexion d'Abderrahim KAMAL sur la littérature et les écrits dans le milieu carcéral (« Les écritures du carcéral au Maroc (1999-2011). Littérature et/ou témoignage », pp. 181-216). Souvent, dans ce milieu, ces écrits mettent en lumière les souffrances des victimes et leur rendent la voix, en déculpabilisant et en distinguant ainsi l'auteur des bourreaux. Cette volonté de libérer la parole de la mémoire collective permettrait à chaque prisonnier de faire partie d'une communauté. L'écriture devient donc une forme de catharsis et de résistance contre le gouvernement. On retrouve cette idée de dénonciation chez NEDALI (Khalid DAHMANY, « Dépression, mélancolie et passion fatale dans *Triste jeunesse* de Mohamed Nedali », pp. 247-257) qui traite du thème du corps de la femme et d'un amour perdu mais surtout chez l'auteur MAZINI (Hassan ID BRAHIM, « L'anti-conte ou l'urbanité dystopique. Sur les contes de la jeunesse de Habib Mazini », pp. 235-245) qui dans plusieurs romans a utilisé le conte et le monde animalier pour traiter du thème de l'espace de la ville. La métaphore témoigne de la violence des rapports entre les habitants. Il se demande comment cet espace peut conditionner les êtres qui y vivent. L'écriture peut aussi être l'occasion pour l'auteur de divulguer des opinions parfois impopulaires et délicates. Hamid AMMAR (« El Mostafa Bouignane et Youssef Ouahboun : écritures d'extrêmes », pp. 217-233) a démontré que selon les romans de BOUIGNANE et OUAHBOUN, l'homme se trouverait prisonnier dans un dualisme : celui artistique qui voudrait promouvoir l'identité sensible de l'individu et celui religieux dicté par un discours dogmatique qui chercherait à annuler l'identité au profit d'une communauté.

Trois analyses divisent la quatrième partie « Transgressions. Écritures contemporaines au féminin. » (pp. 259-313). Mina OUALDLHADJ (Mohamed EL BOUAZZAOU, « La condition de l'être féminin dans *Ti t'appelles Aïcha, pas Jouzifine !* de Mina Oualdlhadj : étrangeté, ambivalence et humour », pp. 261-273) traite du problème de l'immigration de la femme maghrébine dans les pays européens et de toutes les problématiques liées aux différences culturelles entre le pays d'origine et le pays d'accueil et plus particulièrement celles du corps de la femme et celles de la langue. On assiste à un affrontement entre deux mondes. Cette idée du corps féminin enfermé dans un espace qui, à son tour, enferme la femme est développée dans les romans de AZAMI (Rachid SOUIDI – Tarik HILAL, « Bouthaina Azami ou la transgression de l'indicible : *Le Cénacle des solitudes* et *Au café des faits divers*. » pp. 277-294). L'auteure accorde une certaine importance à la fragmentation. Afin de donner forme à ses personnages, elle introduit dans la narration des dessins, des illustrations pour briser la monotonie et donner de la forme à la linéarité de l'écriture. Enfin Bahaa TRABELSI (Rachi ESSAD – Abdellah ROMLI, « Déconstruction et reconstruction identitaire dans *Souviens-toi qui tu es* de Bahaa Trabelsi », pp. 295-313) utilise le contexte familial pour dénoncer le statut de la femme dans la société islamique. La déconstruction puis la reconstruction grâce à la littérature, permet à l'auteure de créer une nouvelle image de la femme et ainsi elle la libère de l'autorité masculine qu'elle subit dans l'espace familial et aussi de la société patriarcale.

Avant la dernière partie « Inédits » (pp. 339-383) qui propose dix extraits de romans d'auteurs variés, Anass BARRAT a démontré dans « Réceptions » (« L'accompagnement critique de la littérature marocaine francophone : état des lieux et nouvelles tendances », pp.317-337) que le XX^e siècle a été riche du point de vue de la production littéraire marocaine et par conséquent riche en critiques littéraires. L'émergence de nouveaux auteurs magrébins a développé la nécessité de créer de nouveaux critiques qui auraient analysé les nouvelles thématiques.

Grâce à ce volume, il est facile de remarquer que l'indépendance des anciennes colonies françaises dans la deuxième moitié du XX^e siècle a permis à la littérature de s'amplifier et de varier les styles. Les auteurs francophones questionnent leur place dans le monde, celle de leur culture et pour cela, l'écriture leur permet de remettre en question des macro-thèmes comme la politique, la religion, l'autorité patriarcale.

Maëva AUCHER

Younès EZ-ZOUAINE (dir.), « La littérature marocaine francophone de l'extrême contemporain. La poésie, le théâtre », *Interculturel Francophonies*, n. 42, novembre-décembre 2022

Cet ouvrage regroupe un ensemble de neuf études réalisées par des chercheurs qui se sont concentrés sur les genres de la poésie et du théâtre marocain mais aussi d'un entretien entre une journaliste et l'auteur Mahmoud CHAHDI. Tous les auteurs étudiés appartiennent à la littérature marocaine francophone dans l'extrême contemporain. Après une brève introduction de Younès EZ-ZOUAINE, CHAHDI nous explique le contexte dans lequel s'est réalisée la lente arrivée des deux genres littéraires cités quelques lignes auparavant dans la littérature marocaine francophone. Ce qui caractérise ces deux nouveaux genres c'est surtout la volonté des auteurs d'expérimenter le monde postmoderne, celui de l'après colonialisme et celui des années 1990, années marquées par les questionnements de la société, de la religion, de l'idéologie. En ce qui concerne le théâtre, un art visuel qui limite le corps dans un espace scénique, il questionne également la place du corps dans la société et plus particulièrement celui de la femme dans les espaces publics/privés du Maroc. L'entrée de ces nouveaux genres semble également s'expliquer par le besoin de nombreuses institutions telles que les instituts universitaires ou le monde de l'art, de donner voix à des thèmes sensibles. Il s'agirait également de remettre en question la problématique de la langue et de comprendre s'il est plus convenable d'écrire en français ou en langue originale arabe.

La première partie « Singularités : nouveaux souffles poétiques au Maroc » (pp. 31-98) est composée de cinq études. Dans la première, Khalid HADJI s'est questionné sur le possible rapport entre le nomadisme et la langue (« Le nomadisme du genre (littéraire) ou la quête d'une écriture sans frontières. À propos d'une nouvelle tendance dans la poésie francophone au Maroc. » (pp. 31-46)). Pour y répondre, il s'est principalement concentré sur deux auteurs : Abdellatif LAÂBI et Mohamed LOAKIRA. Il semblerait que l'idée de nomadisme se traduise dans l'écriture poétique par le transit du moi poétique à travers la complexité de l'être jusqu'à l'ouverture vers l'autre. Les deux autres macro-thèmes de cette première partie sont la destruction et la reconstruction. À travers l'analyse des poètes Rachid KHALESS (Fouad MEHDI, « De *Dissidences* à *Guerre Totale* ou la poésie de Rachid Khaless comme cataclysme intérieur. » (pp. 47-58)) et Abdellatif LAÂBI (Jalal OURYA, « Souffle réformiste et ouverture utopique dans *Tribulations d'un rêveur attiré* d'Abdellatif Laâbi » (pp. 59-74)), MEHDI et OURYA ont démontré que les deux poètes très souvent détruisent des espaces, des personnages, mais aussi le genre de la poésie pour pouvoir ensuite mieux le reconstruire. Dans ces œuvres, le chaos est central mais n'est pas un objectif. Il serait une étape pour réinventer une

langue, un espace. La personnification de la poésie dans un corps de femme comme c'est le cas de la poésie de Hassan WAHBI (Younès EZ-ZOUAINE, « Corps de l'autre ou corps du verbe. À propos de *Le Corps de l'Autre* de Hassan Wahbi » (pp. 75-85)) est une autre méthode pour traduire le désir de cette langue qui doit être possédée comme celle du corps de la femme. La poésie tout comme la femme devient une métaphore proche du poétique, de l'érotique, qui exprime un véritable désir de saisir l'insaisissable. On retrouve cette réflexion de la capacité de la poésie à dire des réalités difficiles voire impossibles à percevoir dans l'analyse faite par Anass HARRAT (« Le dire poétique dans *Chant du Pèlerin éternel* de Khalid Hadji » (pp. 87-98)).

La deuxième partie « Expérimentations : nouvelles dramaturgies au Maroc » (pp. 99-160) est divisée en cinq sous-parties dont la dernière est la transcription d'un entretien entre Mahmoud CHAHDI et Nabila EL FAHMY (Mahmoud CHAHDI e Nabila EL FAHMY « Entretien: le théâtre marocain francophone », pp. 155-160) dans lequel l'auteur Mahmoud CHALDI révèle ses intentions de promouvoir la culture marocaine à travers le théâtre grâce à des mises en scène particulières comme par exemple l'utilisation de darijja et donc de surtitrages. Imad BELGHIT (« Le théâtre marocain de l'extrême contemporain : plurilinguisme, multiculturalisme et hybridité » (pp. 101-118)) s'est, lui, intéressé aux concepts du plurilinguisme et du multiculturalisme du fait de la contemporanéité du théâtre marocain. Sa récente création le rend un art encore hybride et mixte. En effet pour toute l'époque de la colonisation française, le Maroc promouvait les représentations théâtrales de l'Occident en langues originales et donc principalement en langue française. La nouveauté réside donc dans la promotion d'une nouvelle culture théâtrale sans le problème de la monolingue ce qui rend le théâtre marocain un théâtre-monde c'est-à-dire qu'il s'ouvre sur le monde avec des histoires différentes de celles provenant de l'Europe, en mettant ainsi fin à l'eurocentrisme. Cela implique l'utilisation de plusieurs langues qui ne soient pas nécessairement le français mais plutôt la langue marocaine ou d'autres langues plus familières. Ces pièces théâtrales se concentrent également plus particulièrement sur des histoires qui appartiennent à des réalités culturelles des minorités. De cette manière, le sixième art permet de traiter des thématiques parfois délicates comme pourrait l'être le cas de la place de la femme et la question de son corps dans l'espace public islamique, la langue, la religion, la liberté, mais aussi le passé colonial commun avec la France. On retrouve cette idée de théâtre mixte par exemple dans les œuvres de LAÂBI analysé par Bernassi SALTANI (« L'hybridité dans le théâtre d'Abdellatif Laâbi » (pp. 119-138)). SALTANI a souligné que l'auteur, dans son œuvre *Exercices de tolérances*, a créé un lien entre deux personnages d'origines différentes : RIMBAUD et Shéhérazade. De cette façon, l'auteur démontre que l'interculturalité met en

évidence les différences entre deux cultures, différences qui toutefois réunissent les deux cultures. Enfin, il paraît impossible de parler du théâtre qui met en scène les corps sans parler du problème de la mise en scène du corps de la femme, corps qui n'est pas toujours bien accepté dans les espaces publics au sein des contextes islamistes. Abdelmajid AZOUINE (« Figures de la femme sur la scène marocaine contemporaine » (pp. 139-153)) a démontré que lorsque la femme monte sur scène, le scénario traditionnel s'inverse puisque ce n'est plus la femme qui doit écouter l'homme dans l'ombre de la scène, mais c'est l'homme passif qui reste dans le silence et qui n'est plus sous les projecteurs. La scène devient un espace catalyseur qui libère leurs paroles.

Enfin, avant la dernière partie « Inédits » (pp. 161-228) qui propose onze textes poétiques et quatre extraits de pièces théâtrales de plusieurs auteurs marocains, Nabila EL FAHMY a réalisé un entretien avec le metteur en scène Mahmoud CHAHDI. Ce dernier a révélé ce que le théâtre est pour lui, les raisons de l'importance de développer une nouvelle forme de représentations théâtrales marocaines pour la culture du Maroc et pour sa langue.

La lecture de ce volume permet de comprendre les bases et l'importance de l'émergence des genres de la poésie et du théâtre dans la culture marocaine et donc francophone. Il semblerait que pour la première fois depuis la fin de la période coloniale, le Maroc soit en mesure de devenir indépendant aussi du point de vue de la littérature.

Maëva AUCHER

FRANCOPHONIE DE L'AFRIQUE SUB-SAHARIENNE

MARCO MODENESI

Cheikh M. S. DIOP (dir.), « Ousmane Sembène, un militant au parcours artistique atypique », *Interculturel Francophonies*, n. 38, nov.-déc. 2020.

Le présent numéro de la revue *Interculturel Francophonies* présente, à travers dix contributions, la vie et l'œuvre littéraire et cinématographique d'Ousmane SEMBÈNE. Les auteurs et autrices, comme le signale Cheikh M. S. DIOP dans l'Introduction (pp. 9-13), retracent le parcours de l'écrivain sénégalais pour mieux étudier toutes les facettes de l'un des meilleurs cinéastes de l'Afrique noire.

Andrea CALI, dans « Ousmane Sembène nouvelliste : genèse, histoire et thématiques » (pp. 15-33), revient sur les déplacements de l'écrivain-cinéaste afin de mieux saisir le rapport entre sa biographie et son œuvre. C'est durant son séjour dans la Cité phocéenne que SEMBÈNE se rapproche de la littérature en découvrant les écrivains noirs. En 1949 paraît son premier poème (« Mome Cabob »). Son expérience à Marseille, en tant que travailleur sur les quais du Vieux Port, donne naissance à son premier roman, *Le Docker noir*, publié en 1956. D'autres textes suivent, alors que l'écrivain s'aperçoit que son public n'est constitué que de lettrés. Ainsi, il voit dans le cinéma un moyen pour atteindre les classes populaires : il se voue désormais au cinéma alors que sa production littéraire permet d'alimenter sa production filmique. Les thématiques affrontées sont diverses, notamment le rapport avec les autres et la misère qui se répand dans la société.

Ensuite, Babou DIÈNE participe au discours en présentant le premier roman, « *Le Docker noir* d'Ousmane Sembène au prisme des théories postcoloniales » (pp. 35-50). L'auteur insère sa création artistique au cœur de la pensée anti-impérialiste et postcoloniale. Deux axes se dégagent : d'un côté SEMBÈNE nous montre un visage misérable de la France (une terre hostile), représentée par les dockers travaillant à Marseille, de l'autre il avance la nécessité d'abolir la pensée raciste qui semble ancrée dans le pays. Le monde devrait en effet se baser sur l'amour et le respect vis-à-vis de l'autre, laissant la place à une « fraternité transraciale » (p. 44).

Le roman *Guelwaar* (1996) est au centre des deux contributions suivantes. Dans « L'Afrique et sa diaspora : une vision double dans *Guelwaar* de Sembène

Ousmane » (pp. 51-65), Abdoulaye SALL présente le continent comme un territoire de déplacements. Le départ de l'Afrique se configure comme une exigence puisque les conditions de vie s'avèrent difficiles. Suit un portrait de l'exilé africain qui connaît deux facettes différentes. L'exilé doit d'abord se confronter, en France, avec le racisme, dénoncé par SEMBÈNE. Ensuite, une fois rentré en Afrique, l'exilé connaît les reproches de sa famille, qui manifeste un regard inquisiteur : le jugement est négatif puisque dans le roman, le protagoniste est accusé de renier les origines de son terroir.

Amadou SOW s'intéresse à un autre aspect lié à la société d'appartenance de l'artiste, à savoir la religion, dans « *Guelwaar* d'Ousmane SEMBÈNE : quand la tradition côtoie la religion » (pp. 67-86). Dans le roman, l'auteur expose la question de l'exhumation, ce qui permet de démontrer comment les Africains, appartenant à la société sère, restent attachés aux valeurs ancestrales. SEMBÈNE met en relief le rapport de cohabitation, tantôt pacifique, tantôt conflictuelle, entre l'islam et le christianisme au sein de cette même société. Ainsi, l'auteur introduit les risques des conflits entre communautés religieuses, dus à la montée des extrémismes.

Celui de la faim est un autre thème présent dans la production de l'écrivain et que Éric NDIONE déploie dans sa contribution : « *Les Bouts de bois de Dieu* d'Ousmane Sembène : un éloge de la faim » (pp. 87-101). La faim est ici présentée en tant qu'ennemi du quotidien. Or, comme le titre l'indique, la faim mérite une louange puisqu'elle est capable de dispenser des leçons. D'abord, la faim alimente un sentiment d'union au sein de la communauté mais aussi la possibilité de démasquer les traîtres, comme les déserteurs de la grève. Un autre élément important est étudié, celui de la réhabilitation de la femme. En explosant les tabous sociaux, la faim permet de briser la différenciation entre les hommes et les femmes. Dans le roman, la femme non seulement s'occupe de la préparation des repas, mais aussi de l'approvisionnement des aliments ; il s'agit d'un bouleversement des rôles dont les hommes eux-mêmes, sont conscients.

Le Mandat est au centre des trois articles successifs. Sepehr RAZAVI enquête d'abord le rôle de l'espoir dans l'œuvre, littéraire et filmique, dans « Sembène et l'espoir » (pp. 103-118). La société que SEMBÈNE peint vit autour d'expectatives : néanmoins, cet espoir s'avère néfaste puisqu'il est lié au fatalisme et à l'inaction. L'auteur met d'abord en évidence les liens entre l'espoir et la temporalité : les délais sont très contraignants et les imprévus ne trouvent pas leur place. L'apraxie demeurant souveraine, le protagoniste passe deux journées à regarder sa chambre alors que l'obtention du mandat est essentielle. Toutefois, un espoir « salutaire » (p. 111) existe : il serait orienté vers l'action. Cette forme naît de la volonté d'aider les plus démunis : le héros Ibrahima Dieng s'engage avec responsabilité face aux nécessités de la commu-

nauté. Ce changement d'attitude permet à SEMBÈNE de souligner comment les problèmes n'intéressent pas seulement les individus, mais la société tout entière.

Suit une étude contrastive de Hamidou BALDÉ : « Le parasitisme socio-économique dans *Le Mandat* de Sembène Ousmane : étude contrastive du texte et son adaptation cinématographique » (pp. 119-136). L'auteur revient sur une caractéristique précédemment décrite : l'oisiveté. Les deux formes artistiques, le texte et l'écran, par les biais de techniques qui leur sont propres, permettent de bien représenter cette société même si des différences subsistent ; l'auteur rappelle en effet qu'à l'écran des changements sont nécessaires, mais la volonté du texte source est respectée, au moins dans le cas de SEMBÈNE.

Le Mandat occupe aussi la réflexion de Louis NDONG, qui présente une traduction allemande de la nouvelle, « *Die Postanweisung* (*Le Mandat*) d'Ousmane Sembène : traduction allemande d'une œuvre littéraire aux multiples enjeux linguistiques » (pp. 137-149). En particulier, l'on s'intéresse à la restitution en allemand du wolof, une langue qui a un impact majeur dans la créativité auctoriale. Par le biais de cette traduction, il a été possible d'introduire dans l'espace germanophone non seulement le style de SEMBÈNE, mais aussi les différentes facettes de la culture de départ : cela a été possible, par exemple, grâce à l'emprunt lexical, suivi de notes explicatives. Or, dans ce passage à l'allemand les pertes majeures sont effectivement attribuées à la présence du wolof dans le texte source ; ces pertes n'ont toutefois pas impacté la restitution de la couleur locale dans sa totalité : l'expression « Ngir Yallah » (p. 140) est par exemple exclue, puisque la traductrice a préféré restituer le contenu du passage.

La contribution d'Agnès FELTEN, « Trajectoires de l'échec et visions pessimistes du monde dans le cinéma de Ken Loach et d'Ousmane Sembène » (pp. 151-170) approfondit la production cinématographique de l'écrivain-cinéaste, en proposant une comparaison avec la production du cinéaste britannique Ken LOACH. De cette étude se dégage une vision pessimiste qui permet de comprendre le but des deux cinéastes : éveiller la conscience des spectateurs. Ils présentent le monde dans toute sa noirceur sous la pression exercée par la société : les marginaux, voués à l'échec à cause de l'extrême précarité de la vie ont comme la perception d'être maudits, suite aux défaites qu'ils cumulent ; leur désir est celui de sortir de cette précarité, mais aucune issue n'est présentée. La société délaisse les plus démunis et elle est incapable de soigner les malades. Les femmes occupent la position la moins convoitée : elles sont considérées comme des esclaves. Les films de LOACH et de SEMBÈNE dénoncent ainsi l'impuissance des démunis de sortir de l'impasse où ils se trouvent, mais l'invitation est forte pour toute la population de ne pas courber l'échine (cf. p. 168).

La dernière contribution de ce volume, « La Casamance dans la fiction d'Ousmane Sembène: du roman autobiographique au film historique » (pp. 171-188) de Cheikh M.S. DIOP, intéresse la terre natale de l'écrivain où il se fait témoin des difficultés issues de la colonisation. C'est dans *Ô pays mon beau peuple !* et *Émitaiï* que l'on peut observer une description de la Casamance. La végétation est luxuriante et elle est utilisée par le cinéaste comme un véritable espace de vie ; les zones marécageuses sont en effet d'utiles refuges. La forêt de mangrove est symbolique puisqu'elle représente la mère protectrice et c'est ici que les décisions les plus importantes sont prises. Dans *Émitaiï*, le réalisateur met en valeur le rapport harmonieux avec la nature et les animaux. SEMBÈNE peint tout le charme de la Casamance, où des valeurs de tolérance et de dignité humaine se dégagent, et dont il a toujours ressenti une nostalgie profonde. C'est en effet en Casamance que sa personnalité s'est formée et que ses souvenirs juvéniles se sont enracinés.

L'ensemble de ces contributions permet de saisir parfaitement les enjeux de la production littéraire et cinématographique d'Ousmane SEMBÈNE, ainsi que sa forme créative et son imaginaire. Le volume, en proposant des études sur des thématiques et des aspects esthétiques ciblés, offre une vision élargie du parcours artistique de l'écrivain-cinéaste, dont la production est mondialement connue.

Michael LIOI

Élisabeth MUDIMBE-BOYI, *Berry l'Ancien : un engagement pour les modernités congolaises*, Paris, L'Harmattan (coll. « Mémoires lieux de savoir »), 2022, 288 p.

Ce volume porte un titre qui suscite immédiatement la curiosité. S'agit-il de l'épopée d'un héros ? Ou bien est-ce la sagesse d'un homme qui a marqué l'histoire qui est mis en avant ? En réalité, les deux hypothèses se superposent dans ce livre intermédial (on y trouve beaucoup de photographies, des annexes, des interviews transcrites en langue *tshiluba* et traduites en français, des arbres généalogiques) qui célèbre les exploits de Bernard KABESE TSHILOMBWEJI, dit BERRY L'ANCIEN en signe de respect, membre important de l'élite congolaise, mais aussi père d'une érudite qui nous laisse, avec ce témoignage, un morceau de la « micro-Histoire » de l'Afrique centrale. Bogumil JEWSIEWSKI, qui offre une belle préface au volume, est celui qui a ouvert la voie à une historiographie basée sur les récits de vie et les témoignages oraux. Éli-

sabeth MUDIMBE-BOYI reprend cette méthodologie et l'explore à travers un récit de filiation dont les sources sont à la fois publiques et privées, directes et indirectes : aux souvenirs personnels et des descendants s'ajoutent les archives de la congrégation des Pères de Scheut rassemblées au centre KADOC de Louvain, des photographies prises dans des contextes officiels et privés, des traces de changements socioculturels qui indiquent l'appartenance aux tristes rangs sociaux de l'époque. Bref, c'est le témoignage, comme l'affirme la quatrième de couverture, de tous les « changements intervenus dans la société congolaise à partir de la fin du XIX^e siècle : l'esclavage, la colonisation, la christianisation, l'émergence de nouvelles stratifications sociales, les soubresauts au Congo avant et immédiatement après son indépendance ».

La première partie du volume, « Voix et regards multiples : mémoire et souvenirs individuels » (pp. 27-85) est placée sous l'égide de Pierre NORA et propose une série de témoignages recueillis sur les lèvres des proches, selon un procédé déjà utilisé dans le contexte congolais par Clémentine FAÏK-NZUJI dans l'ouvrage de 1997 *Tu le leur diras*. Il en ressort une image claire d'un homme né au Congo avant qu'il ne devienne belge (en 1904) et décédé en 1981 à Kinshasa, qui s'est distingué par son engagement en tant que médecin, mais aussi par son apostolat, et surtout pour avoir été un promoteur de la transcription et de la transmission de la langue et de la culture *luba*.

La deuxième partie, « Mémoire, personnelle et discours académique » (pp. 125-188) s'intéresse aux raisons qui ont poussé l'auteur de l'essai à reprendre l'héritage laissé par son père, à l'interpréter et à le replacer dans son époque et dans l'enseignement qu'elle a dispensé en Afrique, en Europe et aux États-Unis.

La troisième partie rassemble les « Documents pour une bibliographie en fragments » (pp. 189-230), c'est-à-dire les notes des Pères de Scheut sur les considérations linguistiques de KABESE, des images de ses carnets et une bibliographie de ses travaux scientifiques.

La dernière partie, intitulée « Éclairages » (pp. 241-266), reprend la biographie de BERRY L'ANCIEN et le situe dans une généalogie plus large, éclairant de manière plus organique tous les matériaux proposés précédemment.

Un « Épilogue » conclut ce volume qui n'est pas seulement un témoignage sur un homme d'exception ou sur un pan de l'histoire sociale d'un Pays de l'Afrique centrale, mais aussi une proposition opérationnelle de réécriture de l'Histoire africaine. Nous pensons que là réside avant tout l'intérêt de cet essai apparemment si personnel.

Silvia RIVA

Amidou SANOGO (dir.), « L'étrange dans la littérature francophone », *Les cahiers du G.R.E.L.C.E.F.*, n. 12, mai 2020, <https://ojs.lib.uwo.ca/index.php/grelcef/issue/view/1365/250>

La présente publication, mise en ligne le 3 mars 2022, constitue le dernier numéro des *Cahiers du G.R.E.L.C.E.F.*, La Revue du Groupe de recherche et d'études sur les littératures et cultures de l'espace francophone du Département d'études françaises de Western University London (Ontario, Canada). À partir de 2022, la revue change son titre en *Recherches Francophones. La revue de l'ailcef* (association internationale d'études des littératures et cultures de l'espace francophone) fondée en 2020. Nous rendons compte dans la section « Francophonie de la Caraïbe » du dossier du vol. 2, n. 1 de la revue, entièrement consacré au marronage.

Venons-en donc au dernier numéro des *Cahiers du G.R.E.L.C.E.F.*, consacré à la thématique de l'étrange : comme le rappelle Amidou SANOGO dans sa brève introduction (pp. 11-12), « La question de l'étrange demeure au cœur de l'intelligibilité du fait littéraire francophone, qu'elle soit esthétique, discursive, thématique, épistémologique ou même historiographique » (p. 12). Six articles sur huit portent sur la littérature africaine ; nous allons donc présenter dans la section « Francophonie d'Afrique » le numéro dans son entier, en respectant l'ordre selon lequel les articles s'enchaînent les uns après les autres.

La première contribution « L'ombre des *tshitanshi* : une figure de la monstruosité dans *La Malédiction* » d'Arthur MUKENGE (pp. 15-26) est centrée sur l'auteur congolais (RDC) Puis Ngandu NKA-SHAMA et sur son roman de 1981 *La Malédiction* où émerge la présence des *tshitanshi*, soit 'des mercenaires du profit', de l'argent (cf. p. 16), désireux de s'enrichir à travers notamment l'exploitation minière et à n'importe quel prix. Fruits de la dictature au lendemain des Indépendances, leur étrangeté viendrait de l'inhumanité qu'ils usent contre leurs compatriotes : aimantés par les pierres précieuses, ils ne visent qu'à leur enrichissement personnel aux dépens des plus démunis.

Bernard FAYE est l'auteur de l'article suivant « Écriture de l'étrange dans le roman africain postmoderne : *Silence du cœur* de Mohamed Mbougar Sarr » (pp. 27-42) ; le critique montre que le recours à l'étrange de la part de SARR se fait par l'appropriation de la tradition orale africaine, se réverbérant dans le roman au niveau rhétorique et stylistique, mais aussi par l'adoption d'un registre fantastique se mêlant au mythique et au légendaire.

Suit l'étude d'Houessou S. AKEREKORO « L'eutopie malgré la dystopie, filon structurel de *Syram* à *Femmes...* d'Okri Tossou » qui se

concentre sur les deux premiers romans de l'écrivain béninois TOSSOU, à savoir *Syram* (2012) et *Femmes...* (2013). Son enquête a pour but de répondre « à deux questions clés : comment est exprimé par personnages et soliloque le mal-être ? comment le moment de l'euphorie se donne-t-il à lire par démiurgie scripturale et topos radieux ? » (p. 44). Le critique analyse ainsi dans un domaine particulier de l'« étrange » : « non pas dans le sillage du fantastique, mais dans la logique de décalage signifiant entre réalité empirique et réel fictionnel » (*Ibid.*).

Sonia DOSORUTH se penche sur la littérature mauricienne dans son article : « L'heuristique de l'étrange dans *Les sorcières de la forêt noire* d'Amarnath Hosany » (pp. 55-72). Après avoir présenté Amarnath HOSANY, auteur de romans de jeunesse, le critique se concentre sur *Les sorcières de la forêt noire* (2018) et propose une étude structurée sur trois points principaux : le décor de l'étrange où DOSORUTH montre l'animation de la nature et des objets, à même de provoquer des réactions émotionnelles chez les protagonistes ; la tentative de solution des faits de l'« étrange » de la part des héros, ce qui traduit la volonté de dépassement des étapes évolutives marquant la jeunesse ; la symbolique du monstre-sorcière féminin en tant que dispositif prônant un affranchissement de la femme, lui permettant une réconciliation intérieure à travers l'assomption d'une altérité identitaire.

Dans l'article suivant, Obi LENACIO (Obiloma BITONG) se penche sur l'aire camerounaise : « Littérature de témoignage ou effet de sabordement de soi chez Calixthe Beyala : cas de *Le roman de Pauline* et *Le Christ selon l'Afrique* » (pp. 73-89). Le critique s'interroge notamment sur l'« acharnement de l'écrivaine à parler de soi et de l'autre sans gêne qui se révèle être à la fois une substance de l'étrange qui suscite une analyse profonde des motivations de production » (p. 74). LENACIO propose ainsi une lecture de deux romans de BEYALA négligeant le chiffre subversif et transgressif du style d'écriture et des thèmes traités par l'écrivaine, pour mieux montrer l'importance du témoignage greffé au sein de ses œuvres à travers la mise en place d'un « je » narratif qui d'un côté s'avère le prétexte pour livrer au lecteur des histoires poignantes et des émotions ébranlantes et d'un autre côté il est susceptible de prôner et de solliciter le « réveil de l'être humain d'aujourd'hui et par ricochet de l'homme africain » (p. 87).

L'article suivant, « Esthétique et ritualisation des modalisations de l'étrange dans *Lointaines sont les rives du destin* de Kama Kamanda » de Pierre Suzanne EYENGA ONANA (pp. 91-109) revient à la littérature congolaise (RDC). Après avoir réfléchi sur la notion de l'« étrange » dans ses imbrications avec le fantastique, le merveilleux et le surnaturel, le critique propose une lecture du roman *Lointaines sont les rives du destin* en mettant en relief la transgénéricité du texte « où se côtoient trois genres : l'oral, l'onirique et le musical » (p. 99) et la richesse des modalités narratives où l'étrange cède le pas au fantastique, « le

merveilleux se mêle au vraisemblable, et la légende à l'histoire » (p. 100). Le critique s'arrête sur les valeurs culturelles véhiculées dans le roman à travers la mise en place d'une interlangue, soit des mots de la langue maternelle de Kama KAMANDA que l'auteur traduit en français, mais qui constituent une ultérieure effraction sur le plan linguistique. EYENGA ONANA montre ensuite que, dans une perspective holistique, le recours au fantastique serait finalement tout un « discours sur le monde des vivants et celui des morts, l'étrange leur sert de passerelle pour résorber les différends qui agitent le monde commun. [...] l'étrange ne sert pas uniquement la cause de la vengeance. Il s'articule comme un mode de vivre alternatif, suivant les valeurs prônées par le vivre ensemble et l'éthique » (p. 103).

José-Manuel SALIM DA SILVA centre son étude « L'étrange dans *L'Initié* d'Olympe Bhêly-Quenum » (pp. 111-127) sur l'aire béninoise, riche en textes fantastiques où l'étrange est de mise. Le critique s'arrête sur une définition de l'« étrange » et revient sur le concept freudien d'« inquiétante étrangeté ». Il s'attache par la suite à montrer les manifestations de l'étrange dans *L'Initié*, en analysant plusieurs motifs liés à l'étrange, à savoir : le happement mystérieux de la main, le « mégalo-phallisme » (développement inexplicable du sexe), l'extraction d'objets hétéroclites du corps humain, dépeçage rituel du corps d'un personnage. Le critique montre comment les faits étranges présentés participent « soit à la dénonciation du recours abusif de puissances mystérieuses ou occultes ou à leur valorisation quand elles sont utilisées pour le bien-être et le bonheur de tous » (p. 120). Le critique termine son étude sur la spécificité du fantastique béninois qui se décline en « deux variétés : le fantastique traditionnel populaire et le fantastique traditionnel mystique » (p. 124).

La dernière étude porte sur un auteur franco-canadien : « Poétique et anthropologie de l'étrange dans *Lumineau* de Normand Beaupré » (pp. 129-146). L'auteur, Emmanuel KAYEMBE, explique l'étrangeté du titre même du recueil qui sert de champ d'investigation à son étude : « Choisir l'eau et la lumière comme fondement de l'étrangeté onirique du monde, c'est privilégier, dans le processus de création artistique et littéraire, à la fois les images de l'enlèvement dans les profondeurs telluriques de l'être et les schèmes fantasmatiques de l'envol vers l'espace éthéré de la lumière » (p. 130). Le critique présente et analyse les diverses figures de l'étrange qui reviennent dans *Lumineau*, imbriquées avec la légende et le folklore québécois et nord-américain, contaminées par l'onirique et investies de la symbolique liée à l'eau et au végétal. Les divers pans d'imaginaires métissés illustrés dans l'œuvre débouchent dans une forme singulière de conte ou de la fable qui « constituer[ai]ent un genre susceptible de ménager aux écrivains régionalistes la possibi-

lité d'inscrire dans le champ littéraire mondial l'empreinte de leur singularité culturelle » (p. 144).

Le volume s'enrichit de la section « Créations », où font leur parution trois poèmes inédits, un de Jovensel NGAMALEU et deux de Hasna GHAMRAOUI.

Francesca PARABOSCHI

Julien JEUNETTE, Silvia RIVA (dir.), « Contemporary Congolese Literature as World Literature », *Journal of World Literature*, vol. 6, juin 2021, pp. 123-244.

La présente livraison sous la direction de JEUNETTE et RIVA permet de considérer la République démocratique du Congo comme une terre à la croisée des mondes et des langues (cf. p. 123), comme les deux auteurs le signalent dans l'introduction à l'ouvrage (pp. 123-132). La naissance des ouvrages qui s'insèrent dans la littérature congolaise connaît des trajectoires très diversifiées ; certains sont d'abord rédigés en anglais, pour être ensuite traduits en français, ou même en lingala pour connaître ensuite d'autres versions. Les lieux de publication des œuvres varient aussi (Bruxelles, Arles) ce qui rend la circulation de ces textes détachés d'un territoire donné, d'où la nécessité d'interroger la géographie des auteurs. Un autre élément qui se dégage du panorama littéraire congolais est la composante multilinguistique du Congo : le français, langue officielle du pays, est côtoyé par d'autres langues nationales, qui ont connu une tradition littéraire, à l'instar des langues de la migration pendant l'époque coloniale, et ce au détriment du français et du flamand. Les interactions avec le monde, *Leitmotiv* des textes majeurs, seront ensuite prises en considération, présentant le Congo comme le lieu central des échanges globaux, depuis la Conférence de Berlin. Les cinq contributions qui constituent l'ouvrage offrent des éléments variés afin de saisir les enjeux de la production littéraire dans l'espace congolais qui devient un modèle planétaire.

L'article de Xavier GARNIER, « Writings of the Subsoil in the Contemporary Congolese Novel » (pp. 133-147), propose une étude concernant la notion de *profondeurs*, notion inventée par Édouard GLISSANT : cet aspect s'est de plus en plus imposé dans la littérature congolaise, dont le contexte territorial est marqué par l'extractivisme. Ainsi, une littérature naît du contact avec tout ce qui se cache sous le visible, modifiant l'espace de la narration. Dans *Congo Inc. : Bismarck's Testament* (2014), cette considération est déployée à travers l'image de

la forêt dont les couches ont permis la naissances d'« empires invisibles et tentaculaires » (p. 135). La présence des *shégés* témoigne de cette nouvelle indication spatiale, qui intéresse un axe vertical, où les territoires sont perturbés par les profondeurs. Ces différentes couches sont connectées à travers des failles, lieux qui basculent entre le visible et l'invisible. Dans *Tram 83*, cette faille est représentée par la gare – emblème de l'époque coloniale – qui s'étend jusqu'au tunnel, se jetant ensuite dans l'arrière-pays. Ainsi, les protagonistes sont placés à bord d'une locomotive, qui avance sur des rails, à l'instar des mineurs dans les galeries. Ces galeries sont à la fois conçues comme des failles permettant la communication entre les zones d'extraction et les zones de consommation : le monde ne serait ainsi qu'une immense tanière. Dans ces romans « souterrains », le thème principal est celui de la corruption : les activités clandestines, comme la circulation d'argent, affaiblissent les institutions sociales. La prostitution est un autre élément qui intègre ces romans : à la sortie des galeries les prostituées attendent les travailleurs. GARNIER explique comment MUJILA déploie une comparaison entre leurs corps et les mines : l'argent qui se trouve au fond est ainsi ramassé par ces femmes.

La contribution de Susanne GEHRMANN, « Congolese Child Soldier Narratives for Global and Local audiences » (pp. 148-166), analyse les récits écrits par d'anciens enfants soldats ou les concernant. Dans *Tram 83*, ces enfants, personnifiés par un kalashnikov, font partie de la narration à côté des criminels et des prostituées. Dans un premier temps, l'autrice s'intéresse à des témoignages directs de la part des trois narrateurs qui ont participé à la guerre et qui mettent ainsi l'accent sur les atrocités et les violences. Ces récits non seulement dénoncent la place des enfants dans la guerre mais ils alimentent aussi l'idée que le Congo demeure le cœur des ténèbres. Ces témoignages d'enfants ne sont pas anodins mais ils permettent de saisir la portée des catastrophes collectives. GHERMANN présente un corpus de textes qui évoque non seulement les violences que les enfants-soldats ont commises mais aussi celles qu'ils ont subies. De ce corpus nous signalons le témoignage collectif de Serge AMISI (*Souvenez-vous de moi, l'enfant de demain. Carnets d'un enfant de la guerre*), où il mélange la mémoire aux rêves et aux cauchemars. Le critique se penche aussi sur Josué MUFULA qui propose un récit où la violence est absente : en surmontant l'image d'un *kadogo* agressif, l'auteur se fait témoin de résilience et réintégration sociale.

L'étude de Duncan M. YOON, « Figuring Africa and China » (pp. 167-196), porte sur l'étendue des échanges, ancrée dans l'imaginaire littéraire, entre la Chine et le Congo qui remontent à l'indépendance de 1960. L'atmosphère dégagée d'*Entre les eaux* (1973) de MUDIMBE incarne la solidarité afro-asiatique de la période de la Guerre froide, qui semble résider dans un sentiment d'antiracisme collectif issu de la

déshumanisation de l'autre pendant la période coloniale. La présence chinoise sur le territoire devient ainsi, par le biais d'une vision maoïste défendue par Mobutu, une force révolutionnaire qui a mené au développement mutuel. Cette révolution entraîne un nouveau changement économique basé sur l'extraction ; dans ce contexte, c'est la figure du *mondialiste* qui s'impose, décidé à exploiter le territoire pour tracer un nouveau modèle de développement, dans lequel Chinois et Congolais sont engagés (de cette manière le maoïsme alimente aussi une force dictatoriale). D'autres textes mettent en évidence cet aspect, notamment *Congo Inc.* qui précise comment l'héritage du maoïsme se manifeste dans l'extractivisme du monde contemporain, alors que les touristes chinois dans *Tram 83* sont présentés comme des étrangers en quête de profit. Cette présence chinoise sur le territoire engage le Congo à répondre à une nouvelle ère de précarité qui fait suite à une politique féroce de l'extractivisme.

Suit la contribution de Françoise NAUDILLON, « Popular Art Forms in the DRC » (pp. 197-215), qui présente les différentes formes de production littéraire populaire côtoyant, sur le territoire congolais, les auteurs majeurs francophones mondialement connus. L'autrice met en évidence qu'il existe une variété de textes qui sont placés en marge et qui sont relégués dans l'oubli. Toutefois, dans l'espace francophone, ces textes sont largement lus par le public local auquel ils s'adressent. NAUDILLON manifeste ainsi son intérêt envers ces ouvrages, dont la manifestation est spatialement restreinte : l'on montre comment leur résonance, bien que locale, ait un impact d'un point de vue global. En particulier, au Congo, la diffusion de bandes dessinées est très importante, touchant la dimension religieuse mais aussi politique des populations locales. L'introduction de ces ouvrages trouve son origine dans *Tintin au Congo*, d'HERGÉ, un ouvrage qui est aujourd'hui assez controversé. Ces formes artistiques sont aussi susceptibles de décerner des prix, notamment le Prix Africa Comics, ce qui permet d'en cristalliser la portée. Toutefois, l'industrie du livre reste très peu développée au Congo, ce qui impose aux illustrateurs de travailler auprès des institutions, comme l'Institut Français de Kinshasa ou le Centre Wallonie-Bruxelles. D'autres, comme Jérémie NSINGI, se retournent vers l'autopublication afin de trouver leur place au sein de la vaste production de bandes dessinées.

L'étude de Silvia RIVA, « Congolese Literatures as Part of Planetary Literature » (pp. 216-244), est centrée sur le pluralisme linguistique et littéraire au Congo et en particulier sur le concept de *restitution* du patrimoine traditionnel, y compris celui colonial. L'autrice démontre ce pluralisme linguistique, qui s'est constitué de langues européennes et de langues locales à partir de l'époque coloniale, par le biais d'exemples tirés des arts visuels, de la musique et de la littérature. Cette réflexion permet ainsi de dépasser une vision monolingue qui

a toujours primée, alors que ces expressions pourraient être la manifestation d'une coexistence interculturelle (dans le répertoire musical contemporain il existe des exemples où le lingala accompagne le français). Cette panoplie de langues implique notamment une lecture collaborative afin de mieux comprendre la créativité congolaise. Dans la dernière partie de son étude, l'autrice propose une métaphore écologiste, issue du *Manifeste du Tiers Paysage* de CLÉMENT, afin d'appliquer cette *restitution* à la littérature du Congo. En effet le modèle planétaire que CLÉMENT propose n'est pas monolithique, mais s'avère au contraire constitué de caractéristiques géoculturelles qui diffèrent, à l'instar de la littérature congolaise, qui devient alors modèle d'une pensée collective, voire planétaire.

Les contenus de ce volume permettent de bien saisir la dimension multilingue et multiculturelle de la production littéraire en RDC, pays au centre des échanges globaux. Le panorama que les auteurs et autrices décrivent est très varié. Plusieurs genres, du roman à la bande dessinée, sont exploités afin de présenter des thématiques clés, notamment la corruption, sans oublier le passé colonial douloureux.

Michael LIOI

Ninon CHAVOZ et Anthony MANGEON (dir.) « Futurs africains : utopies et dystopies » *Études Littéraires Africaines*, n. 54, décembre 2022

ELA présente, pour la première fois dans son histoire, un numéro entièrement thématique, consacré à *Futurs africains : utopies et dystopies*, thème dont l'importance et l'ampleur ont imposé le choix monographique. Choix heureux, vu qu'il offre un excellent dossier, qui accueille, sous la direction de Ninon CHAVOZ et d'Anthony MANGEON, des études, indiscutablement intéressantes, concernant la littérature d'anticipation africaine anglophone et francophone. Notre compte rendu portera exclusivement sur ce second volet même si la production anglophone demeure majoritaire dans ce domaine.

Le numéro s'ouvre sur une introduction (« Où va l'Afrique ? Narer les futurs africains, entre prospective et science-fiction », pp. 7-15) dans laquelle CHAVOZ et MANGEON dressent une vision d'ensemble et présentent les objectifs du dossier sur la littérature qui se propose de raconter les futurs de l'Afrique. Littérature qui s'élabore entre *Afrotopia* et *Afrodystopie*, à partir des concepts de deux penseurs africains, respectivement Felwine SARR et Joseph TONDA. D'un côté, la science-

fiction descriptive, « dépeignant d'autres mondes possibles » est la « voie qui domine largement aujourd'hui dans le courant afro-américain de l'afrofuturisme ou, plus largement, dans la littérature dite de *fantasy* » (p. 11). La science-fiction prédictive, d'un autre côté, présente aussi (mais non exclusivement) la vision des futurologues pessimistes et celle des futurologues optimistes.

Les deux critiques rappellent les thématiques dystopiques qui s'imposent : le danger djihadiste, les migrations massives, la guerre des mondes, le changement climatique et les catastrophes environnementales ou sanitaires. Ils n'oublient pas, cependant, que les différents romans étudiés dans ce dossier sont issus de contextes et de régions variés, ce qui permet d'identifier une sorte de ligne de partage entre production anglophone et production francophone. À partir de cela, on découvre que « les dominantes et les obsessions diffèrent en fonction des aléas de l'histoire coloniale » et que souvent une large partie de ces récits « sont autant de façons de revenir sur l'histoire coloniale et précoloniale du continent ou de souligner les problématiques brûlantes de notre temps » (p. 14).

Dans « L'Afrique au risque de la fiction : représentations de la menace djihadiste chez Jean-Marc Ligny, Deji Bryce Olukotun et Gavin Chait » (pp. 31-41), Vittoria DELL'ARIA propose « la lecture de quatre fictions concernant des futurs africains – *Aqua* du Français Jean-Marc Ligny ; *After the Flare* de Deji Bryce Olukotun, né aux États-Unis de parents nigériens ; *Lament for the Fallen* et *Our Memory like Dust* du Sud-Africain Gavin Chait » (p. 32) afin de mettre en évidence – à partir de ce *corpus* exemplaire – la thématique récurrente du djihadisme dans une région plus ou moins définie.

Khadr HAMZA aussi propose une lecture comparée des univers dystopiques imaginés dans les fictions climatiques de Yal AYERDHAL, Jean-Marc LIGNY, Wanuri KAHIU et Nick WOOD (« Lueurs utopiques dans les dystopies climatiques africaines d'Ayerdhal, Jean-Marc Ligny, Wanuro Kahiu et Nick Wood », pp. 43-55). Après avoir souligné que le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat a contribué à la prise de conscience générale de la crise climatique et que cela a influencé l'imaginaire collectif, HAMZA relève que le thème de la désertification est au cœur de *Demain, une oasis* d'AYERDHAL et de *Aqua*TM de LIGNY, écrivains français, ainsi que chez le sud-africain WOOD (*Water Must Fall*) et dans *Punzi*, moyen-métrage de la réalisatrice kényane KAHIU. Si la lecture comparée semble d'abord mettre en relief l'afro-pessimisme de ces fictions (qui perce surtout à travers de nombreuses images apocalyptiques), elle révèle aussi, de manière fine, la présence « de perspectives lumineuses [...] qui dessinent [...] des possibilités nouvelles, prometteuses d'un autre avenir pour le continent » (pp. 51-52). Cela est relevable chez KAHIU, mais surtout dans les romans de LIGNY et de WOOD où la possibilité d'Afriques alterna-

tives autonomes et émancipées semble s'imposer surtout au niveau des dénouements des textes.

Céline GAHUNGU, dans « Une 'soif de lendemain' : le futur dans le premier théâtre de Sony Labou Tansi » (pp. 57-73) focalise son regard critique sur quatre pièces d'anticipation de Sony Labou TANSI qui voient le jour entre 1971 et 1974. *Le Bombardier* (1971), *Le Ventre* (1972), *Conscience du tracteur* (1973) et *Le Gueule de recharge* (1974) se déroulent toutes dans la seconde moitié du XX^e siècle. Selon le critique, il s'agit de quatre modèles d'anticipation qui nous livrent l'expérience du futur et qui mettent en relief la soif de lendemain qui caractérise Sony Labou TANSI à cette époque.

GAHUNGU présente une analyse attentive de chaque pièce, en relevant les formes et les procédés que l'auteur met en marche pour la mise en scène du futur. L'écrivain entremêle de fréquentes allusions au présent de l'écriture ainsi que des éléments du passé, et il préfère la représentation de sociétés où une révolution des mentalités ne s'est pas encore engagée. De même, le choix de Sony Labou TANSI s'avère celui de conjuguer la politique-fiction et la science-fiction, en franchissant les frontières des deux genres. La lecture de chaque pièce montre, enfin, sa complexité structurale et surtout le fait que « le théâtre d'anticipation de Sony Labou Tansi est [...] ambivalent : si l'utopie s'y inverse en dystopie, cette dernière, à son tour, n'est pas dénuée d'espoir » (p. 71).

C'est autour du roman *Rouge impératrice* de Léonora MIANO que pivote l'article de Mélissa BUECHER-NELSON (« 'Rouge impératrice' de Léonora Miano : invitation et convocation des 'métaphores du futur' », pp. 107-119) qui s'appuie surtout sur *Afrotopia*, l'essai de Felwine SARR. BUECHER-NELSON se propose surtout de montrer que le roman de MIANO oscille entre utopie et dystopie et cherche surtout à dépasser cette dichotomie. Le roman, d'ailleurs, ne se soustrait non plus à la filière des futurologues optimistes, vu que le Katiopa, le pays imaginé par Léonora MIANO, « constitue bel et bien un aboutissement possible des efforts panafricains et afrofuturistes déployés depuis les années 1980 » (p. 113).

Le modèle apocalyptique est aussi repéré dans *Les Écailles du ciel* de Tierno MONÉNEMBO : c'est ce que vise l'article de Susanne GOUMEGOU, « Temporalités et subjectivité post-apocalyptique dans 'Les Écailles du ciel' de Tierno Monénembo » (pp. 121-134). En particulier, GOUMEGOU relève la présence d'un récit post-apocalyptique à travers la voix narrative du roman, située au-delà de la fin des temps, voix difficile à identifier et qui serait un avatar moderne de la figure du griot.

Après la section consacrée aux études criques, le lecteur trouve une autre section – « À propos... de l'afrofuturisme » (pp. 135-165) – qui présente, d'abord, neuf recensions de romans publiés entre 2020 et 2022. À cela, fait suite « Futurs africains : dialogue entre Frédé-

ric Neyrat et Anthony Mangeon », où NEYRAT, d'abord, lit l'essai de MANGEON, *L'Afrique du futur*, alors que, immédiatement après, MANGEON présente sa lecture de *L'Ange noir de l'Histoire*, essai de NEYRAT.

Une section d'*Entretiens* (pp. 167-195) – avec Michael ROCH, Annie LULU et Gavin CHAIT – complète ce numéro important d'*Études Littéraires Africaines*.

Marco MODENESI

Anthony MANGEON, *L'Afrique au futur. Le renversement des mondes*, Paris, Hermann (coll. « Fictions pensantes »), 2022, 288 pp.

Dans cette vaste étude qui s'annonce être le premier tome d'un deuxième à paraître, Anthony MANGEON trace une généalogie des discours sur l'Afrique déclinée au futur. Qu'il s'agisse de littérature scientifique ou fictionnelle, au début de son ouvrage (« Introduction », pp. 9-27) l'auteur constate une prolifération de publications « consacré[es] à l'Afrique en devenir et à sa place majeure dans le futur de l'humanité » (p. 9). L'hypothèse se pose alors de savoir si ces productions très différentes ne partageraient pas au contraire plus qu'il n'y paraît. Pour mener sa recherche l'auteur s'appuie dès lors sur un corpus d'œuvres de grande envergure : d'un côté des *pensées fictionnalisantes*, c'est-à-dire les études en prospective et en sciences humaines qui « mobilisent les ressources de l'imagination pour conduire leurs expériences de raisonnement » (p. 14) ; de l'autre, des narrations littéraires, notamment une production science-fictionnelle, qui se font quant à elles *fictions pensantes*.

Avant de se plonger dans l'analyse détaillée des œuvres, Anthony MANGEON présente les données et les tendances émergentes du continent africain d'où se dégage un tableau contradictoire. Oscillants entre espoirs et peurs, les discours sont en effet tantôt afro-optimistes tantôt afro-pessimistes ; tantôt occidental-centrés tantôt afro-centrés (p. 23). Pour mieux se repérer, trois orientations sont identifiées : « L'afrotopisme désignera [...] un utopisme centré sur l'Afrique, l'afroprophétisme une eschatologie conférant à l'Afrique un rôle central dans le destin (religieux ou non) de l'humanité, et l'afrofuturisme signifiera l'exploration imaginaire d'un monde afrocentrique ou afrocentré, conscient des héritages coloniaux et raciaux et cherchant (ou non) à s'en départir via la projection dans d'autres mondes, d'autres temporalités ou d'autres espace-temps » (p. 24, l'auteur souligne).

L'ouvrage est structuré en quatre chapitres qui rendent compte des différentes déclinaisons de ces orientations à partir d'un parcours thématique. Le corpus d'œuvres analysées couvre une longue période temporelle qui va de l'époque coloniale jusqu'à nos jours. Ce faisant, MANGEON montre les récurrences à la fois thématiques et stylistiques de ces fictions qui le porteront à une conclusion paradoxale : tant dans la littérature grise ou les travaux de prospective que dans la littérature fictionnelle, les discours des auteurs contemporains sur l'Afrique du futur mobilisent des imaginaires qui remontent à la fin du XIX^e siècle. Sans surprise alors, le lecteur s'aperçoit de la constante référence au roman publié en 1894 par Émile DRIANT, *L'Invasion noire*. Ce dernier, cité à plusieurs reprises, sert de fil rouge de l'essai et permet à MANGEON d'y signaler la présence d'une tension binaire : dans l'imaginaire colonial la représentation de l'opposition entre Afrique et Occident revient à affirmer la supériorité du dernier sur le premier quant à la civilisation, les connaissances scientifiques et technologiques.

Cette opposition se concrétise dans la présence d'une double représentation du continent africain que l'auteur interroge dans son premier chapitre (pp. 29-79) : « Grenier, coffre-fort et atelier du monde », où l'Éden africain est toutefois entravé par la menace djihadiste. Ces deux imaginaires trouvent leurs origines au moment des premières conquêtes européennes de l'Afrique : de la rencontre des civilisations surgit alors une littérature qui met en scène les hantises du temps. Des romans des auteurs de l'époque coloniale (DRIANT, ZOLA, BARRIÈRE et VERNE) et des auteurs de l'époque contemporaine (OLUKOTUN, CHAIT) dérivent de la variation de l'intrigue d'un même roman : *Les Exilés de la terre* d'André LAURIE (1888). Celui-ci est décrit comme un roman fondateur, ayant posé de nombreux jalons parmi lesquels nous soulignons d'un côté le lien entre la littérature science-fictionnelle et le rêve d'expansion coloniale – soit celle spatiale ou terrestre ; de l'autre, un ancrage du roman dans le contexte historique et politique de l'époque. La représentation du continent africain comme un 'eldorado' à disposition des colonisateurs occidentaux se retrouve ainsi réinvestie dans une production plus récente qui met en scène les voyages spatiaux : de la conquête coloniale à celle des autres planètes, la logique prédatrice voire capitaliste reste inchangée.

L'essai procède ensuite à l'analyse des trois autres thématiques : « Migrations et conflits » (chapitre II – p. 81-120) et « Le monde à l'envers » (chapitre III – p. 121-182). La cohérence de l'étude étant donnée par ces thèmes majeurs, l'auteur parcourt un siècle et demi de productions littéraires ne se posant aucune limite géographique : de l'Europe à l'Afrique en passant par l'Amérique. Nous y retrouvons alors par exemple une fine comparaison entre *L'Invasion noire* de DRIANT et la série *Black Empire* de George SCHUYLER, parue entre 1936 et 1938. Les deux fictions mettant en scène des

conflits issus des mouvements migratoires massifs, MANGEON souligne le renversement opéré par SCHUYLER qui, comme le titre même du roman le dit, s'imagine un empire noir dominant en occident. Cela permet de comprendre à quel point les trois thématiques découlent l'une de l'autre. Ainsi le troisième chapitre est entièrement dédié aux fictions s'imaginant des rapports renversés entre Occident et Afrique. Les formes que les fictions du monde à l'envers peuvent prendre sont deux : des uchronies ou des afrotopies. Pour les premières, nous retrouvons entre autres deux romans écrits à presque un demi-siècle de distance l'un de l'autre : *La Revanche de Bozambo* (1968) du guyanais Bertène JUMINER et *Aux Etats-Unis d'Afrique* (2006) du djiboutien Abdourahaman WABERI. Sous les afrotopies est placé *Rouge Impératrice* (2019) de Léonora MIANO, dont MANGEON en souligne toutefois les paradoxes politiques d'un monde à l'envers qui semble reproduire des schémas et des pratiques de l'époque coloniale (pp. 166-169). Tentant de rendre compte de l'imbrication des discours littéraires et scientifiques, MANGEON ne peut que souligner l'absence totale, dans les fictions analysées jusque-là, des « facteurs économiques qui ont rendu possible ou simplement accompagné les processus qu'elles dépeignent » (p. 182).

Si jusqu'au troisième chapitre le lecteur peut apprécier la constante mise en rapport entre une littérature grise et une littérature fictionnelle, ce n'est qu'au quatrième et dernier chapitre (pp. 183-262) que la notion de prospective est introduite et expliquée. MANGEON en présente tout d'abord le parcours historique, les différents modèles et les techniques (pp. 184-191). Née aux États-Unis après la seconde guerre mondiale, la prospective s'interroge dans un premier temps sur des futurs possibles en prêtant une attention particulière aux enjeux géopolitiques et économiques. De la même manière que la production science-fictionnelle qui peut donner forme à des utopies ou à des dystopies, les scénarios développés dans les études de prospectives comprennent une version optimiste et une version pessimiste. Plus particulièrement, MANGEON signale l'existence de trois styles différents : les « Cassandres », les « économistes » et les « technos » (p. 190). Or, après les années Soixante une « nouvelle vague » porte les études prospectivistes à s'intéresser à deux autres questions émergentes : la crise écologique et le développement des nouvelles technologies. Ces préoccupations sont prises en charge aussi par une littérature science-fictionnelle qui commence à mettre en scène les conséquences catastrophiques du changement climatique, des apocalypses nucléaires ou les risques du développement de l'ingénierie (bio)technologique. Que ce soit chez les écrivains britanniques de la *New Wave* (*La Forêt de cristal* et *Sécheresse* de J. G. BALLARD, *Tous à Zanzibar* de John BRUNNER) ou chez leurs successeurs (*Demain, une oasis* de Yal AYERDHAL, *Aqua* et *AquaTM* de Jean-Marc LIGNY,

White Devils de Paul McAULEY), MANGEON constate une convergence des discours de l'Afrique au futur qui semble se jouer sur plusieurs tensions : « entre superindustrialisme et sous-développement, hypertechnologie et écologie, utopie et dystopie » (p. 240). En clôture du quatrième chapitre (pp. 242-262), MANGEON tourne son regard vers les discours produits par des écrivains et des penseurs africains. Existe-t-il une prospective africaine et, si c'est le cas, y a-t-il un dialogue entre cette prospective et une production littéraire africaine ? Ici le dialogue entre littérature d'idée, prospective et fiction est particulièrement appréciable. L'auteur présente en effet d'emblée les réflexions sur le futur africain développées par deux penseurs : Edel KODJO dans *...Et demain l'Afrique* (1985) et Felwine SARR dans *Afrotopia* (2016) (pp. 244-250). Ensuite, il retrace la naissance d'une prospective sud-africaine à partir des années 1990 et décrit une étude mettant en scène quatre scénarios possibles pour l'Afrique du futur : deux dits « tendanciels » plutôt pessimistes – « les lions pris au piège » et « les lions faméliques » ; deux dits « de rupture » plus optimistes – « les lions sortent de leur tanière » et « les lions marquent leurs territoires » (pp. 250-256). Enfin, la science-fiction (pp. 256-262) : *Moxyland* de la sud-africaine Lauren BEUKES, *The Old Drift* de la zambienne Namwali SERPELL ou la trilogie *Rosewater* de l'anglo-nigérian Tade THOMPSON, pour n'en citer que les plus récentes. Encore une fois, l'auteur parvient à montrer « les convergences entre prospective et fiction et [à] établir par conséquent l'inanité d'un cloisonnement entre les disciplines de la futurologie et les littératures sciences-fictionnelles » (p. 258).

Nous arrivons donc à la fin de cet essai, où l'auteur tire ses conclusions (pp. 263-268). À travers ce parcours qui analyse une trentaine d'œuvres, force est de constater un enracinement dans les imaginaires du passé des scénarios du futur africain. Si l'origine est la même, MANGEON souligne néanmoins « le tour différent » de ces fictions selon que les auteurs sont européens ou africains. Pour les premiers, « le renversement relève d'une forme de hantise » (p. 263). Pour les deuxièmes, africains ou africains-américains, « le renversement s'apparente davantage à un fantasme qui, parce que ceux qui l'imaginent sont issus de pays différemment colonisés et dominés par les Européens, peut à son tour prendre des formes variées » (p. 264) : de la satire à l'utopie en passant par l'uchronie. Anthony MANGEON montre à quel point les fictions s'interrogeant sur l'Afrique au futur posent des questions à la fois éthiques et politiques et sont, pour cela, des « *fictions pensantes* » (p. 267). Elles permettent de réfléchir au rapport à l'altérité et aux héritages du passé colonial dans les relations entre Afrique et Occident (*l'Eden, les migrations et les conflits*) ; elles consentent à adopter une perspective différente, notamment à travers le changement du

point de vue dans les fictions qui renversent les rapports de force (*le monde à l'envers*). Pour le dire autrement, les fictions du futur nous poussent à imaginer d'autres futurs possibles pour construire un monde meilleur.

Francesca CASSINADRI

Marion COSTE, *Samkofa Cry : mémoires musicales et improvisations littéraires dans les romans de l'Atlantique noir*, Paris, Champion, 2023, 260 pp.

Comme l'affirme Marion COSTE dans l'introduction à son livre, le concept d'Atlantique noir (*the Black Atlantic*) développé par l'historien britannique Paul GILROY est choisi avant tout car il lui permet de dessiner les contours du corpus romanesque qui l'intéresse dans le but de définir l'importance de la musique à l'intérieur de cet espace. Cet espace se caractérise par une formation interculturelle et transnationale et comprend l'Afrique subsaharienne et ses diasporas, en particulier les diasporas antillaises.

Le corpus établi par l'auteure se compose principalement de six romans d'auteurs, qui ont, d'une manière ou d'une autre, indiqué l'importance majeure que la musique a dans leurs livres : Michèle RAKOTOSON (Madagascar), Scholastique MUKASONGA (Rwanda), Daniel MAXIMIN (Guadeloupe), Léonora MIANO (Cameroun), Kossi EFOUI (Togo) et Rachid DJAÏDANI (France). Et à travers ce vaste corpus hétérogène, Marion COSTE étudie la présence, la fonction, le statut des multiples typologies de musique qu'on retrouve dans le domaine de l'Atlantique noir.

Le but de l'ouvrage est donc clair et intéressant ; une assez longue « Introduction » (pp. 7-31) se propose, justement, de définir le concept d'Atlantique noir d'après les études de Paul GILROY ainsi que d'illustrer le but du travail, mais le discours s'avère, par endroits, très dense et perd un peu la clarté qui serait indispensable à ce type de section.

Le livre se compose de deux parties : « Résistances musicales » et « Musiques, oralités et improvisations ». Dans la première, trois chapitres s'occupent respectivement de Michèle RAKOTOSON, de Scholastique MUKASONGA et de Daniel MAXIMIN ; autant de chapitres dans la seconde partie, pivotent respectivement autour de Léonora Miano, de Kossi EFOUI et de Rachid DJAÏDANI.

La première partie présente trois exemples de cas où « la musique permet la résistance d'une culture menacée par l'oubli » (p. 35).

Marion COSTE identifie plusieurs sortes de musique dans l'œuvre romanesque de RAKOTOSON (« Michèle Rakotoson et la mémoire de l'esclavage malgache », pp. 37-72). En particulier, le roman *Lalana* (2002) permet d'enregistrer des chants traditionnels, des cantiques, de la musique contemporaine du Madagascar, des « musiques de variétés » issues de l'Occident et du jazz. Marion COSTE montre que, ici, la musique permet, d'abord, de résister, par l'imagination, à la misère de la situation présente. Elle constitue aussi la résistance d'une mémoire qui est sur le point de s'effacer et qui s'avère être une mémoire douloureuse que « la culture malgache interdit de traduire par les mots » (p. 39) : « l'esclavage, la précarité des descendants d'esclaves, et la misère » (*ibid.*), véritable tabou, d'après le critique, dans la culture malgache. Cette musique, par conséquent, est intimement liée à la culture malgache et ne se donne pas sans effort au lecteur occidental.

C'est surtout sur le roman de Scholastique MUKASONGA, *Cœur Tambour* (2016), que se focalise le chapitre 2 (« 'Cœur Tambour', Scholastique Mukasonga. Musique-résistance face aux violences génocidaires », pp.73-107). Marion COSTE se propose de montrer que « ce livre fait de la musique le lieu de conservation d'une mémoire rwandaise en péril » (p.76). La musique de la chanteuse Kitami est ainsi le refuge de la culture tutsi ainsi que l'abri d'une approche spirituelle et qui résiste au rationalisme occidental.

Le chapitre 3 nous déplace en Guadeloupe, vu qu'il pivote autour de Daniel MAXIMIN (« Crapaud tambourineur, la résistance musicale dans la trilogie caribéenne de Daniel Maximin », pp. 109-142) pour qui, dans sa trilogie caribéenne (*L'Isolé Soleil* (1981), *Soufrières* (1987) et *L'Île et une nuit* (1995)), la musique est aussi une force de résistance surtout lorsqu'elle s'allie à la littérature (comme dans le conte ou dans la légende de la tradition caribéenne).

La seconde partie du livre s'ouvre par une courte préface où le critique rappelle que, dans *Red in blue trilogy* (2015), Léonora MIANO met en scène la naissance de la légende de Sankofa, oiseau mythique dont le nom donne le titre à l'essai. De même, Marion COSTE souligne le fait que le jazz a l'influence la plus affirmée chez les écrivains de l'Atlantique noir et qu'il permet même « de penser l'improvisation comme une façon de réinscrire de l'oralité dans l'œuvre » (p. 142). C'est ainsi que le chapitre 1 (« 'Tels des astres éteints' et 'Crépuscule du tourment 2' de Léonora Miano : figement identitaire, ouverture à l'altérité et improvisation, pp. 143-171) de la seconde partie porte sur deux romans de Léonora MIANO, qui « revendique très fréquemment l'influence du jazz sur son écriture » (p. 143). L'influence du jazz, notamment pour ce qui est de l'improvisation, affecterait, dans ce cas, la structure du roman et non seulement sa dimension thématique.

Pour ce qui est de la musique chez Kossi EFOUI, (« Kossi Efoui : 'free jazz' et improvisation littéraire », pp. 173-207), s'il est fascinant

d'affirmer qu'« il serait [...] aisé de repérer dans [ses] romans [...] des effets proches de l'antiphonie, tant de nombreuses scènes peuvent être interprétées comme l'alternance de solo et de passage joués à plusieurs » (p. 173), il est vrai aussi qu'on pourrait définir et identifier la structure de ces scènes par d'autres métaphores, non nécessairement musicales. La lecture critique se fait cependant plus convaincante lorsqu'elle interprète la « pratique de l'improvisation chez Kossi Efoui » (p.177) à partir de certains traits constitutifs du *free jazz*.

La seconde partie du livre se ferme sur un chapitre consacré à « Du bunker au 'Boumkoeur', l'écriture de Rachid Djaidani et le rap suprême NTM » (pp.209-239) où Marion COSTE s'interroge sur les rapports qu'entretient le roman *Boumkoeur* (1999) de Rachid DJAÏDANI avec le rap. Et même dans ce cas, l'interaction entre musique et littérature touche à la structure même du roman : « l'influence du rap sur l'écriture amène [l'écrivain] à repenser la forme romanesque et à proposer une écriture très travaillée » (p. 213) qui, malgré son artificialisation, engendre une impression d'authenticité.

La « Conclusion » (pp. 241-248) se propose de répertorier de manière systématique les tendances, nombreuses et variées, concernant les rapports et les liens entre roman et musique, à partir du corpus analysé. Ces pages s'avèrent très utiles d'autant plus que le livre – qui développe une thématique qui est bien loin d'être inintéressante et avance même des lectures inédites de certains romans – a parfois l'allure d'un recueil d'essais presque autonomes l'un par rapport à l'autre, surtout pour ce qui est de la première partie du livre.

Marco MODENESI

FRANCOPHONIE DU QUÉBEC ET DU CANADA

ALESSANDRA FERRARO

Guy POIRIER, Élise LEPAGE, Tara COLLINGTON, *Le Défi de la fragilité. Autour des essais de François Paré*, Ottawa, David (« Voix savantes »), 2020, 399 pp.

Guy POIRIER, Élise LEPAGE et Tara COLLINGTON ont regroupé dans cet important volume une série d'études d'abord présentées dans le cadre du colloque international « Le défi de la fragilité. Exiguïté, distance et fantasmes identitaires dans l'œuvre critique de François Paré ». L'Association des Littératures canadienne et québécoise (ALCQ) a décerné le « Prix Gabrielle-Roy 2020 » à ce collectif, en précisant, dans les motivations, que « Cet ouvrage est manifestement le fruit d'un travail remarquable et d'une sensibilité se déployant dans une constellation de voix et de visages sans jamais que ce travail n'en sacrifie la richesse et la complexité de l'apport de François Paré à la littérature et à la vie littéraire »¹.

Dans l'« Introduction » (pp. 9-17), les trois responsables du recueil soulignent comment François PARÉ s'est toujours concentré sur la notion de 'distance' aussi bien d'un point de vue épistémologique que géographique et critique. Plus en particulier, ils s'intéressent à ses recherches et à ses essais sur la 'fragilité' et l'oubli', qui sont les « symptômes de la disparition des minorités » (p. 12). C'est à partir de ces concepts que se développent les contributions réunies dans ce recueil.

Le volume est divisé en quatre sections, introduites par un texte d'ouverture de Lucie HOTTE intitulé « L'œuvre de François Paré, à l'aune de sa trajectoire intellectuelle » (pp. 19-33) : HOTTE y explique comment la trajectoire de vie de François PARÉ l'a poussé à élaborer une pensée originale et unique. Elle montre non seulement comment la vie en Ontario, loin du Québec, son pays natal, a fortement marqué la conception de la littérature de PARÉ, mais aussi comment son parcours de vie a influencé ses choix de recherche, son écriture et son style. De plus, elle donne un aperçu des lectures de l'ancien collègue, permettant ainsi au lecteur de comprendre l'origine de l'intérêt que PARÉ nourrit envers les communautés les plus fragiles.

1 Cf. <https://alcq-acql.ca/laureat-e-s-du-prix-gabrielle-roy-2021/>

Les trois contributions de la première partie (« Fragilités et identités sous l'ancien régime », pp. 35-103), portent sur des figures emblématiques pour les études de François PARÉ. Guy POIRIER résume les idées formulées par François PARÉ sur DU BELLAY (« L'ami Du Bellay » pp. 37-52) et se concentre sur trois éléments en particulier : d'abord la mise en relief du rôle joué par les imprimeries, qui auraient condamné pour toujours les ouvrages ayant recours aux dialectes ; ensuite la question de la diffusion des langues, en soulignant en particulier le fait que le plurilinguisme appartenait à l'époque à la haute société, tandis que la population vivant dans les campagnes était monolingue ; enfin, la prise en compte de la difficulté de la tâche de DU BELLAY, en précisant que François PARÉ ne s'est pas concentré uniquement sur la défense de la langue française. Le deuxième essai, de Marie-Christine PIOFFET, s'intitule « À l'ombre de la 'Grande Histoire' : enjeux et positionnements des annales religieuses de la Nouvelle-France » (pp. 53-73). L'auteure se concentre sur l'étude des annales de trois communautés hospitalières sous le Régime français en Amérique. Ces hôpitaux étaient des îlots de résistance dans une Nouvelle-France patriarcale, où les activités des femmes n'étaient pas des actions du quotidien jugées sans valeur. PIOFFET démontre que les annales religieuses opposent au discours officiel une contre-histoire qui valorise les femmes et les gens ordinaires que l'on pourrait considérer comme une minorité : les annales des religieuses s'avèrent une voie de réhabilitation et d'émancipation, car elles étaient rédigées par des femmes qui parvenaient, grâce à ces textes, à sortir de l'oubli et à s'inscrire dans la 'Grande Histoire' tout en gardant la mémoire de leur communauté. La contribution de Tara et Philip COLLINGTON (« British empire et métissage : *Liberty Asserted* de John Dennis et les récits de voyage de l'Ontario français », pp. 75-103), clôt la première section et propose une relecture critique de la pièce *Liberty Asserted* de John DENNIS. Après une présentation de l'intrigue, Tara et Philip COLLINGTON énumèrent plusieurs fausses interprétations en expliquant que certaines « [...] observations soulignent le peu de connaissances qu'ont les critiques anglophones des sources françaises » (p. 84). En effet, à travers plusieurs exemples, les auteurs montrent que John DENNIS était au contraire un lecteur attentif aux sources françaises.

La deuxième partie, « Fragilité » (pp. 105-189) s'intéresse aux projets esthétiques des contextes minoritaires. Dans le premier article (« La littérature québécoise entre intelligibilité et 'risibilité' », pp. 107-132), Gerardo ACERENZA s'interroge sur la représentation des Français de l'Hexagone dans les romans et les essais québécois. Le but est celui de voir comment les textes écrits au Québec par des auteurs québécois mettent en scène le Français (qu'il définit par la formule 'l'Autre-Ancêtre'), en se concentrant surtout sur les aspects identitaires et linguistiques. ACERENZA propose ainsi une lecture à deux niveaux : d'un côté,

il montre de quelle manière la littérature québécoise met en scène la rencontre du Français et du Québécois qui visite la France, de l'autre, il analyse comment ces mêmes textes littéraires représentent les Français en visite au Québec. Pour soutenir ses propos, l'auteur convoque les romans de Michel TREMBLAY, de David FITOUSSI, de Francine NOËL et de Claude JASMIN, ainsi qu'un essai romancé de Jean-Benoît NADDEAU. L'auteur conclut en soulignant que la confrontation entre les Français et les Québécois dans la fiction porte toujours à une dérision linguistique et à un rabaissement de ces derniers et que « [...] pour les collectivités dominantes, il n'existe pas d'autres formes linguistiques, d'autres accents possibles, que ceux de leur centralité » (p. 130). Dans le texte suivant, qui a pour titre « L'imaginaire diasporal de Michel Tremblay ou l'improbable retour du Canadien français refoulé : lecture des premiers romans du cycle 'La diaspora des Desrosiers' » (pp. 133-153), Jimmy THIBEAULT montre que dans la série des romans *La diaspora des Desrosiers*, Michel TREMBLAY critique la société dominée par les hommes, responsables de l'immobilisation des Canadiens français. En revanche, il souligne l'importance des femmes et de leurs voyages en s'intéressant aux personnages Nana et Maria. L'article aborde également d'autres aspects caractérisant l'œuvre de TREMBLAY, comme le déracinement, la rencontre avec l'autre et surtout la minorisation identitaire qui est mise en relation avec la sédentarité qui suit le déracinement. Élise LEPAGE, dans « Recommencements. Autour des essais de François Paré et d'un récit d'Hélène Dorion » (pp. 155-172), analyse la notion de 'recommencement', qui joue un rôle clé dans l'œuvre de François PARÉ, mais qui n'a pas reçu autant d'attention que d'autres concepts tels que la minorisation, l'exiguïté, la trace et l'effacement. Dans un premier temps, LEPAGE étudie le processus du recommencement d'un point de vue collectif, ensuite elle illustre ce même processus à l'échelle individuelle. Pour ce faire, en plus des essais de PARÉ, LEPAGE analyse le récit *Recommencement* d'Hélène DORION, où l'on peut identifier un réel 'trajet de recommencement'. Selon LEPAGE, « [...] oubli et conscience, confinement et réinvention, fragilité et résistance, nostalgie et résilience, départ et accueil, épuisement cyclique et énergie renouvelée » (p. 170) sont des éléments importants dans le processus du 'recommencement', qui obligent à redéfinir également les concepts d'identité, d'errance, de mémoire et d'effacement. Le dernier article de cette section, « Circularité dialogique et défaillance du personnage dans *L'homme effacé* de Michel Ouellette » (pp. 173-189), est une importante contribution de François PARÉ. Le critique se concentre sur l'étude de la défaillance des personnages et sur les stratégies linguistiques utilisées dans la pièce *L'homme effacé* de Michel OUELLETTE. Selon François PARÉ, cette pièce, à travers le mutisme du protagoniste, décrit la défaillance des personnages, qui est un trait typique du théâtre de Michel OUELLETTE. En particulier,

la « défaillance du sujet scénique, la circularité particulière des dialogues et l'usage de procédés anaphoriques constituent l'essentiel des tensions dramatiques à l'œuvre dans ce théâtre » (p. 174). D'une part, PARÉ souligne que tous les personnages de la pièce souffrent d'un sentiment profond d'inadéquation et le personnage qui s'appelle Thomas en particulier utilise ses silences comme une espèce d'action parlée. De l'autre, il constate que « la circularité anaphorique des dialogues et la défaillance des personnages représentent des éléments constitutifs de la destruction de l'origine et de sa reprise » (p. 188).

La section suivante, « Conscience et oubli » (pp. 191-280), analyse ces deux concepts indispensables à déterminer l'importance des cultures minoritaires et des œuvres des littératures minoritaires. Elle s'ouvre avec le texte d'Ariane BRUN DEL RE, « Conscience et oubli : les deux lecteurs modèles de la parole franco-ontarienne » (pp. 193-216). Le but de l'auteure est de démontrer que les chercheurs ont toujours proposé une lecture approximative de ces concepts, proposés par François PARÉ. Elle souligne qu'en réalité, « une lecture attentive des textes de Paré relève [que] à la représentation s'ajoute l'énonciation » (p. 193). Ainsi, BRUN DEL RE propose un croisement des deux axes présentés par PARÉ (l'axe représentatif et l'axe énonciatif) qui permet d'aboutir à quatre combinaisons : conscience endogène, conscience exogène, oubli exogène et oubli endogène. Pour illustrer ses propos, BRUN DEL RE utilise des exemples de la littérature franco-ontarienne.

L'article suivant, « Conscience et oubli : pour une relecture de l'œuvre de Guy Lizotte » (pp. 217-243), de Johanne MELANÇON, se concentre sur les poèmes publiés par Guy LIZOTTE. Elle les analyse à partir de la différence établie par François PARÉ entre « conscience » et « oubli ». Selon PARÉ, la littérature de la 'conscience' se constitue de textes où la question de l'identité collective est traitée, tandis que la littérature de l'oubli se compose de textes qui ignorent cette thématique. D'un point de vue esthétique, les poèmes de Guy LIZOTTE ne se focalisent pas sur l'identité collective, en préférant les sentiments et les émotions. Pour ce qui est du scénario, les poésies se concentrent sur la représentation des lieux communs, comme le Nord ou les lieux de la colonisation. De cette façon, Guy LIZOTTE reste attaché à sa communauté et à ses valeurs.

Andréanne R. GAGNÉ est l'auteure de la troisième contribution de cette section, « *Anthime et autres récits* : le bout du monde de Bernard Boucher » (pp. 245-260), qui porte sur l'auteur gaspésien Bernard BOUCHER et ses récits. Comme l'explique GAGNÉ, les personnages de BOUCHER essaient de reconstruire leur propre passé, une action qui, selon François PARÉ, détermine l'avenir de la collectivité dans les sociétés minoritaires. Dans les nouvelles de BOUCHER, les Gaspésiens arrivent à comprendre leur présence dans ces lieux et à se créer une identité propre afin d'éviter l'oubli. Cela est possible grâce à la mé-

moire collective, à l'imaginaire, au discours oral populaire, aux lieux de mémoire et à la solidarité. La section se clôt avec l'article de Pascal RIENDEAU, « Fragment, oubli et passé dans *Sur le jadis* de Pascal Quignard » (pp. 261-280).

La dernière section, « L'Exiguïté : un concept mondialisable » (pp. 281-361), élargit les théories de François PARÉ vers une perspective plus universelle. Elle s'ouvre par une contribution de Pamela V. SING sur « *Blessures* de Ying Chen : un fantasme mémoriel et identitaire infléchi par un accueil en mouvance » (pp. 282-301). L'auteure propose une lecture des moments les plus significatifs de ce texte, pour montrer comment l'imaginaire diasporal chez l'écrivaine sino-canadienne « acquiert une dimension nouvelle » (p. 286) qui révèle non seulement la blessure causée par un tel vécu, mais aussi « la plaie [causée] par la nécessité de vivre avec le statut altérritaire » (p. 286). Grâce à ce parcours à travers plusieurs passages de *Blessures*, et à des petits rappels à l'histoire et à la culture chinoises, Pamela SING souligne qu'en réalité il s'agit d'un « exil heureux » (p. 300) vécu par le migrant du récit, car il « prend acte d'une absence, d'une privation » tout en connaissant une « nouvelle luminosité » (p. 300). Le texte suivant, « Discours et contre-discours de l'exiguïté chez l'écrivain francophone Félix Couchoro » (pp. 303-317), de Laté LAWSON-HELLU, questionne l'exiguïté comme « paradigme qui permet à l'ancien colonisé de formuler dans des termes compréhensibles à l'Occident les conditions inacceptables du fait colonial » (p. 314) et montre comment l'écrivain de l'Afrique francophone s'insère dans ce discours. Selon LAWSON-HELLU, pour ce qui est du discours de l'exiguïté chez Félix COUCHORO, il est en effet possible de définir deux paradigmes. Le premier est l'hétérolinguisme, qui permet d'étudier l'hétérogénéisation linguistique dans l'expression littéraire sur un mode visible. Le second est le 'transpolinguisme', qui traduit le même processus, mais sur un plan non visible. L'article se termine avec un bref excursus sur le contre-discours de l'exiguïté de COUCHORO : LAWSON-HELLU constate que ce contre-discours se fait par le truchement de l'histoire de l'espace 'guin-ewe'.

L'article de Dersim BARWARI-KAMIL, « Modalités d'insertion de l'expression kurde dans la littérature française » (pp. 319-339), a comme objectif de comprendre comment l'identité d'un peuple minoritaire peut s'affirmer tout en employant une langue différente de la sienne. Tout d'abord, il s'interroge sur la question de l'usage d'une langue dominante. Puis, il montre les enjeux et les conséquences de l'emploi d'une langue seconde par une culture minoritaire, en se concentrant principalement sur des aspects politiques et esthétiques. Enfin, il analyse « les modalités et les positionnements de résistance symbolique adoptés par les auteurs kurdes » (p. 321), qui permettent d'utiliser la langue dominante pour « exprimer les revendications et les aspirations d'une culture et d'une société dominée » (p. 328). En d'autres

termes, BARWARI-KAMIL cherche à faire comprendre comment un écrivain kurde arrive à transformer et utiliser la langue de l'Autre pour donner la parole à sa communauté. Dans la dernière contribution du recueil, « Pour une 'communalité' Nord-Sud. La figure de la déprise chez Aimé Césaire et Serge Patrice Thibodeau », pp. 341-361), Emmanuelle TREMBLAY se concentre sur deux écrivains : l'Acadien Serge Patrice THIBODEAU et le Martiniquais Aimé CÉSAIRE. En comparant les romans *Le Passage des glaces* de l'Acadien et *Moi, liminaire* du Martiniquais, elle essaie de montrer de quelle manière le concept d'exigüité proposé par François PARÉ s'applique aux romans des auteurs choisis. En outre, elle fait ressortir de cette comparaison la figure de la « déprise », c'est-à-dire l'« expression symbolique d'une aspiration à s'affranchir d'un legs de souffrance pourtant pleinement assumé » (p. 342). Les contributions de ce livre sont non seulement très intéressantes et enrichissantes, mais aussi très variées. Cela permet aux lecteurs de connaître « les défis de la fragilité » à bien des égards.

Melanie FLORIANI et Federica PEZZI

Louis-Daniel GODIN et Thara CHARLAND (dir.), *Les Personnifications du Québec. Entre fiction et théorie*, Nota bene, 2021, 258 pp.

Ce volume réunit les communications présentées lors de la journée d'étude du même nom qui s'est tenue au CRILCQ de l'Université de Montréal, le 26 avril 2019. Comme le souligne Louis-Daniel GODIN dans son introduction « La synthèse de l'hétérogène » (pp. 5-27), l'objectif est celui d'interroger les différentes représentations de la communauté dans les ouvrages d'écrivains et de chercheurs québécois, à partir des deux figures les plus communes du Québec, l'enfant et la femme pays.

Dans la première contribution, « Prendre date chaque fois qu'on y revient : les désirs critiques et la réception changeante du *Torrent* d'Anne Hébert » (pp. 29-62), Alex NOËL analyse la réception critique de la célèbre nouvelle, parue en 1950, pour dévoiler l'écart qui sépare les premières lectures des plus récentes. Selon le chercheur, le cas du *Torrent*, qui a connu un succès tardif, s'avère représentatif de la transformation du milieu littéraire de ces dernières décennies.

La deuxième étude, « La nation désavouée chez trois essayistes québécois » (pp. 63-81) de Martine-Emmanuelle LAPOINTE, porte sur l'analyse du portrait de la nation dans cinq essais : *Le Québec est une notion* (2007), *Ceci n'est pas un Québécois* (2008) et *L'Air*

de la famille (2012) de Pierre LEFEBVRE, *Trahir la race. Portrait de l'intellectuel québécois en Judas* (2008) de Catherine MAVRIKAKIS et *Le Temps présent* (2018) de Maxime CATELLIER. LAPOINTE met en lumière l'éthos de chaque auteur dans son ouvrage pour montrer comment tous les trois écrivains refusent l'idée d'une identité nationale homogène et unitaire.

L'article de Céline PHILIPPE, « Au-delà de la métaphore familiale : les rapports entre famille, catholicisme et question nationale dans la littérature québécoise » (pp. 83-110), est consacré au rapport entre la question nationale et la littérature québécoise. En explorant le lien entre filiation familiale et catholicisme, la chercheuse analyse *L'Amélanchier* (1970) de Jacques FERRON pour mettre en relief la présence d'un héritage canadien-français non seulement dans le roman, mais aussi dans de nombreuses œuvres romanesques et théâtrales parues dans les années 1980 qui se déroulent dans le Québec des années 1960.

Dans la contribution qui suit, intitulée « *La Maison Mère* d'Alexandre Soublière ou le désir de 'rebrander' le Québec » (pp. 111-139), Louis-Daniel GODIN interroge le caractère hybride de cet ouvrage littéraire contemporain (2018) qui mêle essai et fiction. En s'appuyant sur les théories de psychanalyse et de philosophie politique d'Ernesto LACLAU, GODIN analyse le projet de renomination nationale – de « Québec » à « Canada français » –, ainsi que les modalités d'expression de la personnification de la nation dans *La Maison Mère*.

Avec « La mère manque : passif maternel dans l'imaginaire littéraire québécois » (pp. 141-161), David BÉLANGER réfléchit sur l'image infantilisée de la culture québécoise, en proposant une étude de la figure maternelle « diaphane » (p. 142) dans les fictions et dans la critique. Le chercheur explore avant tout le discours critique sur la mère et se penche ensuite sur l'analyse de la scène du sauvetage des eaux dans deux romans classiques du XIX^e siècle, *Les Anciens Canadiens* et *Les fiancés de 1812*. Il démontre finalement que la personnification de la figure maternelle dépasse la métaphore familiale, ainsi que sa charge identitaire, pour exprimer les enjeux du devenir culturel du Canada français.

Dans son essai d'histoire culturelle, intitulé « Vie et (longue) mort de Bruno Lafleur » (pp. 163-181), Jonathan LIVERNOIS évoque la figure de Bruno LAFLEUR, intellectuel de parti du Québec des années 1940 et 1950, qui incarne l'identité du peuple canadien-français du milieu du XX^e siècle, avec ses aspirations et ses contradictions.

Julie RAVARY-PILON consacre son étude « Médiatisation de la femme politicienne : la femme-polis dans *Pays* (2016) de Chloé Robichaud » (pp. 183-204) à l'analyse de la première apparition, dans le cinéma québécois, d'une femme à la tête d'un pays comme personnage central. Après avoir mis en évidence le contexte socio-

culturel qui conduit, dans le Québec des années 1960 et 1970, à la figuration symbolique de la « Femme-Nation », incarnant le lien entre la communauté et son territoire, la spécialiste réfléchit sur l'émergence de ce qu'elle appelle la « Femme-Polis », une représentation médiatique novatrice qui encourage l'action des femmes dans la sphère publique.

Le volume se clôt sur l'entretien de Louis-Daniel GODIN avec Anne ÉLaine CLICHE et Kevin LAMBERT (« Le Québec et ses noms de famille », pp. 205-245), écrivains et chercheurs qui réfléchissent sur les personnifications du Québec au sein de leurs œuvres. Ils apportent deux regards différents, souvent presque opposés, sur les questions de la filiation et du rapport à l'héritage littéraire, ainsi que sur le territoire et la possibilité de penser un « nous » communautaire.

Giada SILENZI

Lucie ROBERT (dir.), « Louis Hémon, pluriel et exemplaire ? Ruptures, succès, oublis », *Tangence*, n. 127, 2021

À travers ce que nous pourrions qualifier à la fois comme un bilan et une réévaluation, ce dossier de la revue *Tangence* vise à évaluer le travail de l'écrivain-journaliste Louis HÉMON. Dans le but de relire son œuvre à la lumière des études récentes, les auteurs ont cherché à mettre en évidence le rôle de l'écriture dans la vie de HÉMON, mais aussi la réception de *Marie Chapdelaine*, roman qui est devenu un classique de la littérature québécoise et qui a donné lieu à de nombreuses relectures dans plusieurs domaines artistico-littéraires. Le dossier est divisé en deux parties : la première dresse un panorama des éditions et des rééditions de l'œuvre de Louis HÉMON, tandis que la seconde se focalise sur le « processus de patrimonialisation » (p. 7) à travers l'analyse de quelques relectures du roman afin d'en mesurer la fortune et la transmission.

Après le « Liminaire » (pp. 5-11) de Lucie ROBERT, Aurélien BOIVIN, dans son article « Louis Hémon : un écrivain polyvalent » (pp. 13-35), retrace le parcours d'un auteur quelque peu éclipsé par son plus grand succès, à savoir *Marie Chapdelaine*. Le spécialiste divise ensuite son étude en quatre parties, correspondant au style adopté par HÉMON, afin d'appréhender le cheminement qui l'a conduit à l'écriture de ce roman. Ainsi, à partir de l'expérience de journaliste sportif de celui-ci au journal *Le vélo*, BOIVIN reconstitue les étapes qui l'ont conduit à se passionner pour la nouvelle et, plus tard, pour le

roman. Le spécialiste montre qu'il s'agit d'une production placée sous le signe de la découverte et du voyage, dans laquelle l'écrivain décrit, de manière souvent énigmatique, des pays éloignés.

Le deuxième article, « Jacques Ferron, lecteur de Hémon, lecteur de soi » (pp. 37-72) de Betty BEDNARSKI et Susan MARGARET MURPHY, examine les affinités qui lient Jacques FERRON à Louis HÉMON. Toujours sensible à la sphère autobiographique de l'auteur, FERRON a donné une relecture personnelle et originale de l'œuvre de son homologue. Les auteures s'attachent en particulier à l'analyse du roman *Les Roses sauvages* (1971) dans lequel, grâce à la présence d'un personnage féminin, les « deux univers fictionnels se rejoignent » (p. 58). En apportant un éclairage nouveau sur les deux auteurs, l'article fait ressortir la question de l'altérité dans la réception de l'œuvre de HÉMON au Québec.

Ensuite, dans l'article « La classicité de Maria Chapdelaine : un cas d'école ? » (pp. 73-86), Sylvain BREHM s'interroge sur la double nature de l'œuvre de HÉMON, un classique de la littérature québécoise et, en même temps, un ouvrage scolaire. Partant du constat que l'œuvre figure dans des manuels destinés à l'enseignement universitaire, le chercheur s'interroge sur la valeur de *Maria Chapdelaine* dans la mesure où il se présente comme un texte qui renforce l'idée du passé sans proposer de renouvellement. Une lecture actualisée dans le contexte scolaire démontre comment la définition de « classique » tient de la capacité du texte à éveiller encore un intérêt pour le lecteur contemporain.

Dans son article « Maria Chapdelaine au cinéma : bonne fortune et mauvais héritage » (pp. 87-111), Germain LACASSE offre un aperçu des principales adaptations à l'écran du roman de HÉMON, de 1934 à 1983, en soulignant la diversité des relectures qu'en font le cinéma, la fiction et les documentaires. En se focalisant sur le film *La Mort d'un bûcheron* (1973), LACASSE montre comment, en ne reprenant que quelques éléments structurants de l'œuvre de HÉMON, Gilles CARLE transpose le récit dans un cadre qui permet au protagoniste de rompre avec la tradition, tout en montrant la réalité de la société canadienne-française.

Dans le cinquième article du dossier, « Eutrope Gagnon contre Louis Hémon. Mythe, folklore et communauté dans *Maria Chapdelaine* de Sébastien Pilote » (pp. 113-134), David BÉLANGER et Thomas CARRIER-LAFLEUR proposent une première lecture de la dernière adaptation cinématographique du roman, réalisée en 2021 par le cinéaste québécois Sébastien PILOTE. Par rapport aux transpositions précédentes, le réalisateur offre une réinterprétation dans laquelle émerge une tentative de détachement du folklore du roman, tout en mettant l'accent sur les enjeux nationaux et éthiques qui ont historiquement caractérisé le récit.

L'article « 'Il faut venir à la rescousse de Maria Chapdelaine !'. Une histoire du musée Maria-Chapdelaine/Louis-Hémon » (pp. 135-147) de Marie-Ève RIEL ne se propose pas de valoriser et d'analyser l'œuvre littéraire de Louis HÉMON, mais plutôt « de s'interroger sur les critères de valorisation et de mise en valeur de la littérature hors du champ littéraire » (p. 11), comme dans le cas de la filmographie, de l'histoire ou de l'école. Inauguré en 1938 par la « Société des Amis de Maria Chapdelaine » et devenu, après de nombreux changements, le « Musée Louis-Hémon » en 1986, l'histoire du bâtiment permet à RIEL d'analyser la question identitaire liée à l'héroïne du roman et d'évaluer l'évolution des principales caractéristiques attribuées au texte de HÉMON.

Enfin, dans « Louis Hémon, l'affaire Dreyfus, le sport et la littérature » (pp. 149-163), Geneviève CHOURELAT-PÉCHOUX, à travers l'étude des premières publications de l'écrivain à l'âge de vingt ans, montre comment la période de l'Affaire Dreyfus est liée à la fois à sa carrière littéraire et à la décision de s'éloigner de sa famille. En soulignant le caractère anarchique de l'auteur et de ses premiers personnages, la spécialiste met en valeur le parcours de l'écrivain dont la vie s'articule autour des principes de liberté et d'engagement.

Alessandro PONTELLI

Isabella HUBERMAN et Isabelle KIROUAC MASSICOTTE (dir.), « Colonialisme et race dans les productions littéraires et culturelles québécoises », *Arborescences. Revue d'études littéraires, linguistiques et pédagogiques de langue française*, n. 11, décembre 2021

Ce numéro d'*Arborescences* est consacré aux questions du colonialisme et de la race, peu abordées dans le domaine des études littéraires québécoises. En adoptant une perspective multidisciplinaire, les six essais rassemblés prennent en considération des productions littéraires et culturelles autochtones et allochtones au Québec au XX^e et au XXI^e siècles. Comme le soulignent Isabella HUBERMAN et Isabelle KIROUAC MASSICOTTE dans leur « Introduction » (pp. 1-7), ce dossier apporte de nouvelles perspectives d'ordre critique et politique sur la race, la blancheur et le colonialisme de peuplement.

La première contribution (« Fragilité artistique et défense d'une autonomie illusoire de l'art : une relecture des réactions des artistes établi·e·s aux manifestations contre *SLAV* et *Kanata* », pp. 8-27) se penche sur les manifestations de l'appropriation culturelle et du ra-

cisme systémique dans le milieu des arts au Québec. Édith BRUNETTE emprunte le concept de ‘fragilité blanche’ formulé par Robin DIANGELO (2018) pour décrire l’ensemble des réactions des activistes et des artistes lors des manifestations contre les deux pièces de Robert LEPAGE *SLĀV* et *Kanata*. Elle propose d’appeler « fragilité artistique » (p. 10) le mécanisme de défense ou de déni qui permet d’invalider les critiques en détournant le débat politique vers une discussion apparemment théorique sur l’autonomie de l’art, en réaffirmant, ainsi, un système idéologique raciste.

C’est à la pratique du *dressing up* que s’intéresse Joëlle PAPILLON dans son article « Le bon gars à la rescousse : l’innocence du colon dans *Taqawan* » (pp. 28-39). La chercheuse analyse le roman d’Éric PLAMONDON pour montrer comment l’auteur expose les rapports de domination qui traversent la société, mais sans s’insurger vraiment contre eux. À travers le personnage de « l’homme blanc bienveillant » (p. 33), qui solidarise avec le peuple autochtone, l’ouvrage offrirait alors au public un moyen d’absoudre le héros et de continuer à habiter le territoire québécois.

La contribution suivante, « Une appropriation du discours racial : la figure du *white trash* chez Pierre Vallières et Victor-Lévy Beaulieu » (pp. 40-52), examine la place du *white trash* dans la production littéraire québécoise, tout particulièrement dans l’essai de VALLIÈRES N^{°****} *blancs d’Amérique. Autobiographie précoce d’un « terroriste » québécois* (1968) et dans deux romans de BEAULIEU, *Un rêve québécois* (1972) et *La Grande Tribu : c’est la faute à Papineau* (2008). D’après Isabelle KIROUAC MASSICOTTE, la catégorie du *white trash* est employée au Québec pour souligner la condition subalterne et l’immobilisme que le peuple québécois doit dépasser pour s’inscrire dans l’Histoire.

Dans « À qui parles-tu quand tu dis ‘parlons-nous’ ? Délégation de la parole de *Aimititau* à *Shuni* » (pp. 53-70), Sylvie BÉRARD passe en revue les différents projets littéraires et artistiques qui, depuis quelques années, instaurent un dialogue, explicite ou implicite, entre Autochtones et allochtones : *Aimititau ! Parlons-nous !* (2008) de Laure MORALI, *Suite d’automne (correspondance)* (2010) et *Uashtessiu Lumière d’automne* (2011) de Rita MESTOKOSHO et Jean DÉSY, *Nous sommes tous des sauvages* (2013) de Joséphine BACON et José ACQUELIN et *Kuei, je te salue. Conversation sur le racisme* (2016) de Deni Ellis BÉCHARD et Natasha KANAPÉ FONTAINE, *Amériquoisie* (2016) de Jean DÉSY, *Le Peuple rieur. Hommage à mes amis innus* (2017) de Serge BOUCHARD et *Shuni* (2019) de Naomi FONTAINE. À travers l’analyse du discours, elle montre que ce corpus hétérogène remet en cause le modèle linguistique « énonciateur-énonciataire » et invite à réfléchir sur le rôle de la langue dans la décolonisation.

Dans son article « La réécriture féministe et anticoloniale de l’histoire à partir du récit de soi dans *Le Crachat solaire* (1975) de Jovette

Marchessault » (pp. 71-90), Élise COUTURE-GRONDIN met en relief la position anticoloniale, longtemps ignorée par la critique, chez l'écrivaine féministe. Dans un contexte socio-politique où les mouvements féministes québécois des années 1970 ne développent pas de discours anticolonial, MARCHESSAULT forge un récit transhistorique à partir de son expérience personnelle pour encourager ses lecteurs à remettre en question un système social basé sur l'injustice.

La dernière contribution, « 'Permetts-moi de te dire tout ce que tu dois savoir' : enseignement et écoute responsable dans l'essai épistolaire *Shuni* » (pp. 91-106), est consacrée à l'ouvrage, paru en 2019, de l'écrivaine innue Naomi FONTAINE. Isabella HUBERMAN focalise son attention sur le discours contre le colonialisme de l'essayiste qui dénonce la blanchité et l'oppression du regard blanc. En inscrivant son œuvre dans la tradition littéraire innue, FONTAINE se servirait, selon la spécialiste, de la forme épistolaire pour responsabiliser son public.

Giada SILENZI

Philippe MANGEREL, Sophie POULIOT (dir.), « Brigitte Haentjens », *Cahiers de théâtre Jeu*, n. 179, 3, 2021

Ce numéro de *Jeu* est un hommage à Brigitte HAENTJENS : metteure en scène, artiste et intellectuelle d'origine française, naturalisée canadienne. Dans l'article qui ouvre ce numéro, intitulé « Rendre à César ce qui est à elle » (pp. 12-13) l'on présente la carrière de HAENTJENS, qui a travaillé en Ontario et au Québec en s'affirmant sur la scène dramatique par son originalité et sa capacité interprétative. C'est pourquoi non seulement ses contemporains et les nouvelles générations l'admirent, mais surtout s'identifient avec son travail et lui sont reconnaissantes. Avec des photos tirées de ses spectacles, Sophie POULIOT, dans « Penser, aimer, créer » (pp. 14-21), présente la manière dont HAENTJENS a su maîtriser son rôle, en ouvrant la voie à d'autres artistes femmes qui se revoient dans ses projets et en faisant émerger des nouveaux talents. HAENTJENS constitue un modèle vivant pour les metteures en scène, notamment pour ses collaborations avec des écrivaines telles que Louise DUPRÉ et des actrices.

En effet, au cours du présent numéro, la mise en scène de *Tout comme elle* est évoquée à de nombreuses reprises, souvent dans des interviews à HAENTJENS. À propos de cette pièce, dans « Une œuvre qui dérange » (pp. 22-27), la metteure en scène explique la nécessité de distinguer les différentes phases de la création et de la critique de

la mise en scène d'un ouvrage, mais surtout l'importance de partager les doutes sur la création, ainsi que celle de l'échange d'idées avec les interprètes et les membres de la compagnie théâtrale. D'ailleurs, au cours de l'interview « Elle sème à tout vent » (pp. 28-32) où le point de vue se focalise sur l'expérience des acteurs qui ont travaillé avec HAENTJENS, la metteuse en scène insiste sur l'importance de la collaboration parce que chaque spectacle offre une occasion pour apprendre et se former dans un autre domaine ou de se plonger dans un point de vue radicalement et significativement différent de ce qui a été expérimenté jusqu'alors : il s'agit, donc, d'une formation permanente. HAENTJENS précise, entre autres, que le pouvoir et l'autorité féminine, souvent mis en question au théâtre, sont perçus différemment lorsqu'il existe une intention intrinsèque de coopération et non de domination d'une partie sur l'autre. La gentillesse, la courtoisie et l'empathie sont, donc, selon elle, les clés qui permettent d'exercer le pouvoir et l'autorité des femmes de manière juste et équitable. Mario CLOUTIER, dans « La parole fulgurante » (pp. 33-35) passe en revue les principales œuvres et collaborations de l'artiste pour mettre en relief sa continuité créative tandis que Sébastien RICARD dans « Nouveaux mots, nouveau monde » (pp. 36-42) consacre une longue lettre d'admiration à sa collègue HAENTJENS.

Flavie BOIVIN-CÔTÉ, dans « Apprendre de Brigitte Haentjens » (pp. 43-47) étudie les effets du travail de HAENTJENS à partir du mouvement et des énergies physiques, les principaux éléments dans la composition de la scène de l'artiste, utiles notamment à créer une synergie entre acteurs et spectateurs. Le public, remarque la spécialiste, doit être en syntonie avec la scène, partager le langage du corps et de l'esprit afin que le spectacle soit une réussite. À cause de l'unicité de son travail, dans la rencontre avec Gabrielle LALONDE, HAENTJENS est invitée à apprendre aux étudiants de théâtre des techniques pour affiner leur création, leur rappeler que l'œuvre ne se termine pas dans le texte, et surtout qu'il est nécessaire de faire beaucoup de recherches afin d'affiner sa propre vision et de comprendre en premier lieu ce que l'on entend communiquer à travers ce que l'on veut mettre en scène. Dans l'article « Le regard comme médiateur entre le théâtre et le monde » (pp. 48-51), Enzo GIACOMAZZI insiste sur la nécessité d'un apprentissage à l'observation pour les nouveaux metteurs en scène. En effet, dans la mise en scène d'une pièce l'auteur est invité à appliquer et à transmettre un regard aussi neutre que possible afin de créer un spectacle ouvert à de nombreuses clés de lecture. Pour transmettre les messages d'une œuvre, souligne GIACOMAZZI, il faut être en mesure de communiquer avec le public à partir des observations sur les autres, qui conduisent inévitablement à des comparaisons avec nous-mêmes. Le numéro se conclut par l'échange de courriels entre HAENTJENS et Mani SOLEYMANLOU qui lui a succédé à la direction artis-

tique du Théâtre Artistique du Centre National des Arts à Ottawa ; dans « Passage de relais en temps de pandémie » (pp. 52-57) les deux metteurs en scène réfléchissent sur le rôle de directeur et sur son pouvoir dans le domaine dramatique.

Sally FILIPPINI

Sara HARVEY et Judith SRIBNAI (dir.), « Figures de lecteurs dans la presse et la correspondance en Europe (XVI^e-XVIII^e siècle) / Figures of Readers in the Press and Correspondence in Europe (16th-18th century) », *Mémoires du livre / Studies in Book Culture*, vol. 12, n. 1, printemps 2021

Dans ce dossier qui, à travers l'étude de la représentation du lecteur, cherche à sonder les similitudes et les contrastes entre l'écriture périodique et l'écriture épistolaire, nous signalons deux articles consacrés aux écrits religieux de la Nouvelle-France.

Dans l'immense corpus des *Relations* des jésuites de la Nouvelle-France, Éric DEBACQ (« Le lecteur malveillant dans les *Relations* de Pierre Biard (1616) et de Paul Lejeune, 1632-1641 », pp. 1-24) retient le compte rendu de 1616 du père Pierre BIARD et les rapports rédigés de 1632 à 1641 par le père Paul LEJEUNE. Dans les deux cas, l'évocation d'un lecteur malveillant permet au chercheur d'avancer l'hypothèse d'une similarité des écrits des deux missionnaires.

Les textes de BIARD et de LEJEUNE font référence à deux contextes d'évangélisation et d'écriture dissemblables. Le père BIARD écrit depuis l'Acadie lors de la première installation jésuite outre-Atlantique. Sa *Relation* de 1616, la première de la longue série qui s'achèvera en 1673, se démarque de l'ensemble du corpus par le fait qu'elle n'est pas une lettre. Articulée en deux parties – l'une qui rassemble des observations sur le territoire et sur ses habitants, l'autre, les événements coloniaux de 1608 à 1614 – cette *Relation* constitue une réaction à un pamphlet anti-jésuite paru en 1614, le *Factum du procès entre Jean de Biencourt, Sr de Poutrincourt et les pères Biard et Massé, jésuites*. Quant à lui, LEJEUNE écrit depuis Québec, à partir de 1632, lorsque les Jésuites ont obtenu l'exclusivité missionnaire en Nouvelle-France. Ses comptes rendus annuels, avant qu'ils ne deviennent les *Relations* publiées chez Cramoisy à Paris, sont des lettres adressées au supérieur provincial de France.

L'analyse croisée de la destination des *Relations* de BIARD et de LEJEUNE révèle que le premier, en convoquant un « ami lecteur »,

s'adresse à un destinataire conventionnel et anonyme tandis que le second fait appel à plusieurs destinataires, à savoir le père provincial, inscrit dans l'adresse, et d'autres personnes, qui figurent dans le corps du texte, telles que des religieux ou des bienfaiteurs qui sont, d'ailleurs, ses correspondants habituels.

À côté de ces figures bienveillantes, par le biais de la rhétorique défensive, à la fois réparatrice et préventive, on évoque l'image d'un lecteur malveillant. Celui-ci apparaît chez BIARD dans les réponses qu'il livre aux critiques et aux accusations formulées par l'auteur anonyme du *Factum*. Le jésuite se défend ainsi de l'effet miraculeux que l'on attribue ironiquement à ses prières et de la calomnie concernant les jésuites qui priveraient les habitants de nourriture. Le père LEJEUNE adopte la même stratégie en réfutant les propos diffamatoires qui circulent en France ; par exemple au sujet du dérèglement moral qui règne dans la colonie, de l'échec de l'évangélisation au vu du nombre restreint de conversions, de l'implication des jésuites dans le trafic des peaux de castor et du peuplement de la colonie avec des filles à la vertu douteuse. Les deux missionnaires recourent, en outre, à une stratégie défensive proleptique en imaginant et en devançant les médisances d'un lecteur malveillant.

Dans la deuxième contribution, Judith SRIBNAI (« 'On ne voit goutte'. Lecteur et mystique dans la *Correspondance* de Marie de l'Incarnation », pp. 1-29) s'applique à examiner l'abondante correspondance de MARIE DE L'INCARNATION, religieuse ursuline qui contribua à l'évangélisation de la Nouvelle-France en fondant un monastère à Québec, en 1639. La chercheuse montre que les quelque trois cents lettres écrites par la moniale, en grande partie depuis la colonie et jusqu'à la veille de sa mort en 1672, renversent paradoxalement la fonction principale de toute correspondance. Les lettres de la religieuse renforcent le sentiment d'absence des correspondants au lieu de l'obvier. Les destinataires de MARIE DE L'INCARNATION – son directeur de conscience, son fils, sa famille, des religieuses en France et des bienfaiteurs – ne cessent d'être frustrés par rapport au désir de proximité qu'ils manifestent à travers la demande de détails sur la vie de la colonie et l'état intérieur de la moniale. Ils ne cessent non plus d'être écartés de l'échange épistolaire pour devenir les spectateurs d'une autre conversation, le dialogue mystique que l'ursuline entretient avec Dieu.

C'est en donnant un aperçu des relations épistolaires de MARIE DE L'INCARNATION que SRIBNAI met en évidence les 'exercices de lecture' auxquels la moniale plie ses destinataires. La missive se veut, tout d'abord, l'espace d'une requête d'aide tant spirituelle que matérielle. La détresse intérieure qu'éprouve l'ursuline motive l'ouverture de son cœur à l'un de ses confesseurs à Tours, le feuillant Raymond de Saint-Bernard. De manière similaire, les références au dénuement dans lequel se trouve la communauté d'ursulines de Québec entraîne

à la sollicitation d'œuvres de charité. D'un autre côté, les lettres à sujet missionnaire constituent pour MARIE DE L'INCARNATION le moyen de contredire des préjugés et d'arrêter les rumeurs qui circulent en France sur son couvent, stratégie défensive qui relie la correspondance de l'ursuline des *Relations* des jésuites examinées par DEBACQ. La religieuse demande à ses correspondants de ne pas croire ni à ce que l'on raconte ni à ce que l'on écrit, comme le suggèrent sa reprise et sa modification des contenus des rapports annuels jésuites.

Quant au récit de ce qu'il se passe en Nouvelle-France, MARIE DE L'INCARNATION souligne la distance spatiale et cognitive qui sépare ses lecteurs de la réalité coloniale. En évoquant, par exemple, des événements comme le tremblement de terre de 1663 ou l'incendie de son monastère en 1650, la religieuse présente des circonstances voulues de Dieu dont le sens demeure impénétrable pour ceux qui les vivent et à plus fortes raison pour les correspondants de France. MARIE DE L'INCARNATION, en plaçant son lecteur face à une réalité fuyante, déçoit sa curiosité et l'oblige à prendre conscience qu'il n'y a rien à lire dans ses lettres.

Cette distanciation du lecteur se réalise également lorsque la moniale est encouragée à révéler ses dispositions intérieures. Là encore, les attentes du destinataire demeurent inassouvies car MARIE DE L'INCARNATION rappelle constamment l'indicible de l'expérience mystique ou l'incapacité du langage humain à traduire les phénomènes de la grâce. De plus, elle se détourne de son lecteur en lui signalant son oraison continuelle avec Dieu. Le destinataire, devenu un interlocuteur accidentel et le témoin d'une conversation dont il est exclu, doit envisager sa relation épistolaire comme un exercice mystique, c'est-à-dire faire l'expérience du vertige que procure l'extrême proximité et l'extrême éloignement de sa correspondante.

Amandine BONESSO

Isabelle KIROUAC MASSICOTTE, « Le visage *trash* de la relève romanesque franco-ontarienne au féminin : le cas de Véronique-Marie KAYE et de Catherine Bellemare », *Francophonies d'Amérique*, n. 51, printemps 2021, pp. 39-58

Dans son article, Isabelle KIROUAC MASSICOTTE propose une étude comparative entre les romans *Andréanne Mars* (2017) de Véronique-Marie KAYE et *Une irrésistible envie de fuir* (2017) de Catherine BELLEMARE. Si, d'une part, les deux œuvres rendent compte de la relève romanesque franco-ontarienne récente, elles partagent, de l'autre, une esthétique

de l'exigüité qui, en s'appuyant sur une écriture *trash*, met en scène les destins de plusieurs sujets minoritaires ainsi que leurs assimilation et disparition au sein de la force normative de la société contemporaine.

Tout d'abord, KIROUAC MASSICOTTE présente les portraits des deux écrivaines, en les situant dans le champ littéraire de l'Ontario francophone ; elle souligne également comment, surtout dans le cas de BELLEMARE, l'adoption d'une maison d'édition ontarienne (respectivement *Prise de parole* et Éditions David) représente une action idéologiquement engagée. La deuxième section du texte est ensuite consacrée à la question du *trash* en relation avec l'esthétique de l'exigüité ; en se penchant sur l'essai *Les littératures de l'exigüité* (1992) de François PARÉ, l'auteure constate justement que « [l]e *trash*, c'est le hors-champ, ce qui est exclu du domaine du représenté, [...] et rend visibles les mécanismes de l'exclusion » (p. 45). KIROUAC MASSICOTTE passe ainsi à l'analyse des deux romans. Chez KAYE, le *trash* est lié strictement à la sexualité et au discours pornographique, une double thématique qui émerge surtout au niveau terminologique. L'emploi systématique de ce « registre de l'obscénité » (p. 47), mêlé tout au long du roman avec un ton humoristique, permet de découvrir les vies d'un microcosme de personnages minoritaires, habitant le duplex de Pleasant Park, avec une vie sexuelle apparemment perverse, anormale, hors normes : Nicholas, un ancien gai ; Chlothilde, l'asexuelle ; Paolo, l'impuissant ; et enfin Andréanne, l'héroïne éponyme, la voyeuse, qui espionne les ébats érotiques de ses locataires pour se retrouver soi-même. De son côté, le roman de BELLEMARE révèle une écriture du *trash* puisqu'il insiste sur des images évoquant la saleté et la laideur : le leitmotiv du vomi devient alors le véritable symbole de l'intériorité troublée d'Émile, la protagoniste. Bloquée dans une relation insatisfaisante avec Louis, la jeune femme refuse en fait l'idée de la maternité et connaît Anna : cette rencontre bouleversante qui lui va ouvrir les portes d'un amour lesbien n'aura pourtant pas de futur et Émile va finalement renouer avec son fiancé. La fin du texte nous suggère également qu'elle est enceinte, ce qui en vient à rétablir l'ordre hétéropatriarcal jadis rompu.

L'étude de KIROUAC MASSICOTTE, soutenue par un corpus théorique nourri et cohérent, se penche donc sur deux œuvres narratives emblématiques du contexte franco-ontarien contemporain pour proposer à la lectrice et au lecteur une réflexion sur un autre type de marge par rapport à celui de la minorité linguistique francophone : une marge délimitée par le genre, la sexualité et la santé mentale, racontée selon une esthétique *trash* parfois scandaleuse et destinée, comme la marge qu'occupent les minorités linguistiques, à être engloutie par la norme.

Elena RAVERA

Maire-Claire BLAIS, *La sete*, Trad. Federica DI LELLA, Pordenone, Safarà, 2021, 336 pp.

Marie-Claire BLAIS, *Dal fulmine la luce*, Trad. Federica DI LELLA, Pordenone, Safarà, 2022, 240 pp.

Nous signalons la parution en italien chez l'éditeur indépendant Safarà des deux premiers romans du cycle *Soifs* de Marie-Claire BLAIS (1939 – 2021), *La sete* et *Dal fulmine la luce* (*Dans la foudre et la lumière*, 2001).

La sete, traduction de Federica DI LELLA de *Soif* a obtenu le Prix « Lorenzo Claris Appiani » 2022 qui couronne la meilleure traduction littéraire du français. Les raisons qui justifient le prix ont été ainsi résumées par le jury : « En modulant et en harmonisant les différentes voix, Di Lella a pu traduire ce que Marie-Claire Blais considérait comme son propre 'chœur de misères humaines', en maîtrisant les différentes ressources de la langue italienne et en respectant l'alternance des registres linguistiques » (<https://www.elbabookfestival.com/il-premio-appiani-per-la-traduzione-letteraria-a-federica-di-lella-le-motivazioni-della-giuria/>).

Les principaux suppléments des grands quotidiens nationaux (dont il *Corriere della Sera*, *La Stampa* et *Repubblica*) ont par la suite consacré l'attention qu'elle mérite à l'œuvre de BLAIS, l'une des voix les plus importantes du panorama littéraire québécois contemporain. Romancière, dramaturge et poète, elle a commencé sa carrière littéraire en 1958 avec *La belle bête*; *Soifs*, publié en 1995 par Boréal et couronné du Prix du Gouverneur général en 1996, est le premier volet d'une série de dix volumes qui s'est achevée, posthume, avec la publication en 2022 d'*Augustino ou l'illumination*.

Alessandra FERRARO

Ariane BRUN DEL RE, *Décoder le lecteur. La littérature franco-canadienne et ses publics*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2022, 228 pp.

Ce volume se veut une étude des destinataires des littératures de l'Acadie, de l'Ontario français et de l'Ouest francophone. Ariane BRUN DEL RE entame son introduction (pp. 11-29) en se demandant qu'elle est la catégorie de lecteurs que les auteurs franco-canadiens cherchent à rejoindre et quelles sont les stratégies d'écriture qu'ils appliquent.

Pour répondre à ces questions, elle utilise des outils issus des théories et des poétiques de la lecture ; son but est « d'envisager les œuvres à partir [...] de ce qu'elles disent, mais aussi [...] à qui et comment elles le disent » (p. 25). La chercheuse envisage trois catégories de lectures, auxquelles sont consacrés les trois chapitres du volume. Le corpus sur lequel elle se penche comprend des romans et des pièces de théâtre s'étendant de la deuxième moitié du XX^e siècle à nos jours.

Le premier chapitre, « Lectures endogènes » (pp. 31-73), se focalise sur des auteurs qui s'adressent à leur communauté culturelle. BRUN DEL RE propose deux types de particularismes endogènes, qui font l'objet des deux parties du chapitre : inclusif – dont l'exemple est la pièce *Moé j'viens du Nord, 'stie*, qui marque le début du théâtre franco-ontarien – et exclusif, avec le roman *Bloupe* de Jean BABINEAU. Premièrement, la chercheuse examine les stratégies d'inclusion dans la pièce *Moé j'viens du Nord, 'stie*, écrite et mise en scène par la Troupe de l'Université Laurentienne au début des années '70. Le drame – conçu pour les francophones de l'Ontario – rassemble des spectateurs endogènes et les invite « à prendre conscience de leur identité » (p. 35) : BRUN DEL RE met en relief l'engagement de la troupe pour cibler un public d'ouvriers et d'étudiants. La langue – le 'joual franco-ontarien' –, les coordonnées spatiales ancrées dans la réalité, les personnages issus de la classe ouvrière, ainsi qu'une sorte de métathéâtralité sont les stratégies de familiarisation et d'identification que l'auteure identifie. Le roman « le plus réfractaire à la lecture du corpus franco-ontarien » (p. 49), *Bloupe*, fait l'objet de la deuxième partie du chapitre. Dans cet ouvrage postmoderne, Jean BABINEAU décrit « un univers spécifique pour un lectorat spécifique » (p. 60), dans lequel il alterne point de vue et modes diégétiques. De plus, il mélange français, anglais et chiac, en excluant ainsi tout lecteur exogène. BRUN DEL RE en explique alors les raisons : à son avis, le roman « fait coïncider le destinataire et le destinataire à la manière d'un journal intime » (p. 67) ; également, l'auteur néo-brunswickois aurait mis en place « une forme de mécanisme de défense » (p. 69) pour échapper à un possible échec du roman. Le chapitre se termine par une analyse des inconvénients que ces écrits endogènes rencontrent, à savoir le lectorat restreint et la difficulté de circulation hors de leur communauté d'origine.

Le deuxième chapitre (« Lectures exogènes » pp. 75-137) est consacré au particularisme exogène, c'est-à-dire aux écrivains minoritaires qui adoptent des formes d'accommodement pour atteindre « un public autre » (p. 76). C'est le cas des pièces *La Sagouine* d'Antonine MAILLET et *Les trois exils de Christian E.* de Philippe SOLDEVILA et Christian ES-SIAMBRE. Après avoir réfléchi sur les étapes et les raisons du succès régional, national, puis international d'Antonine MAILLET et de son œuvre, BRUN DEL RE étudie le péri-texte de différentes éditions de *La Sagouine*. La chercheuse se penche notamment sur l'analyse de la préface auctoriale puis des allographes, ainsi que sur l'étude du glossaire, qui d'après

Brun DEL RE, elles « contribuent à identifier le lecteur implicite » (p. 87). En effet, selon l'auteure, en employant un français normatif pour mettre en relief le réalisme de la pièce, MAILLET crée une connivence avec le lecteur exogène. Également, les préfaces allographes analysées fournissent des informations sur la communauté minoritaire représentée, surtout elles « élargissent le contexte de réception de l'œuvre en l'universalisant » (p. 98). Le dernier accommodement péritextuel qui facilite la réception dans un milieu exogène est le glossaire présent dès la première édition ; ce projet de la part de l'écrivaine montre sa volonté d'élargissement de son lectorat. BRUN DEL RE poursuit son étude en se penchant sur les « accommodements au sein du texte » (p. 105) dans la pièce *Les trois exils de Christian E.* La cible des deux auteurs, Philippe SOLDEVILA et Christian ESSIAMBRE, est « le lecteur exogène, plus précisément québécois » (p. 106), car ce *one-man-show* autoethnographique, tient compte de l'encyclopédie du spectateur du Québec, sans toutefois exclure le lecteur endogène. Par ailleurs, la pièce met en scène les problèmes que les artistes de province rencontrent lorsqu'ils se déplacent vers la ville : si au début le protagoniste – joué par ESSIAMBRE – opte pour l'assimilation à la culture montréalaise, ensuite il se rend compte que périphérie – Acadie – et professionnalisation « ne sont pas mutuellement exclusives » (p. 111). La chercheuse montre les stratégies des deux auteurs : les explications à l'égard de la géographie, les comparaisons, la déconstruction des stéréotypes, l'autodérision et l'adoption du discours touristique pour décrire les déplacements de Christian E.. Effectivement, la 'littérature de la route' a la capacité de atteindre un public double, endogène et exogène – voire acadien et québécois – notamment grâce aux niveaux d'énonciation analysés. Selon BRUN DEL RE cette pièce, en aplanissant leurs différences, « fournit aux publics acadien, québécois et franco-canadien l'occasion d'une expérience commune » (p. 131). En clôture du chapitre, l'auteure s'arrête sur les rapprochements et les différences entre les deux pièces examinées.

C'est aux « Lectures paritaires » (pp. 139-196) qu'est destiné le troisième chapitre ; en d'autres termes, à la littérature particulariste qui place – symétriquement et synchroniquement – « les lecteurs endogènes et exogènes sur un pied d'égalité et à égale distance » (p. 140). L'équilibre quant aux langues, les identités et les références culturelles du public sont les caractéristiques principales des textes paritaires. Ce sont *Pour sûr* de France DAIGLE et *La belle ordure* de Simone CHAPUT les romans analysés dans ce chapitre. BRUN DEL RE se penche d'abord sur la langue et la forme littéraire du premier, puis sur les référents spatiaux et culturels dans le deuxième. *Pour sûr* – quatrième volume d'une tétralogie – est classifié par la chercheuse comme une « encyclopédie fictive » (p. 152) : ressemblant à un ouvrage de référence, il mélange des segments informatifs et diégétiques, ce qui lui confère un « aspect multidimensionnel » (p. 152) qui invite à une pratique de lecture ludique. En outre, l'une des langues

utilisées est « une version très poussée du chiac » (p. 147), ce qui permet à DAIGLE de procéder par défamiliarisation : elle fait « perdre aux *insiders* leur longueur d'avance sur les *outsiders* » (p. 147). Ainsi, en faisant paraître étrangère cette langue écrite, atteint-elle le double public, du moment que cette variation du chiac – sujet et objet dans le roman – est transposée à l'écrit grâce à un système orthographique proposé par l'écrivaine acadienne elle-même. Par conséquent, bien que DAIGLE parvienne à 'franciser' le lecteur endogène et 'acadianiser' l'exogène, BRUN DEL RE souligne que ce texte à plusieurs possibilités lectorales n'est pas une apologie du vernaculaire. Contrairement à *Pour sûr, La belle ordure* de Simone CHAPUT représente une lecture plus conventionnelle : il s'agit d'un roman d'apprentissage au féminin. Ici l'auteure franco-manitobaine opte pour la décontextualisation de la langue et la non-identification des espaces. Même s'il s'agit d'un roman urbain, les espaces de la ville ne sont presque jamais mentionnés, et, donc, en définitive, départicularisés ; en revanche, les lieux privés sont décrits de manière détaillée, de sorte que « la narration ne désavantage aucun des lecteurs » (p. 185). BRUN DEL RE relève ensuite la volonté de la part de CHAPUT d'omettre « les lieux fortement associés à la communauté francophone » (p. 188). Quant à l'héroïne, la chercheuse étudie plusieurs passages pour essayer de la définir : cette tâche se révèle impossible, car la protagoniste n'étant « ni tout à fait endogène, ni tout à fait exogène, [...] on pourrait la qualifier d'ambigène » (p. 191). *La belle ordure* se construit donc sur une esthétique de l'ambiguïté des lieux et des personnages, et définit un parcours qui ne favorise aucun public, grâce surtout à l'habileté de CHAPUT de « trouver un juste milieu entre la prolixité nécessaire aux *outsiders* et la concision que requièrent les *insiders* » (p. 192). BRUN DEL RE voit dans ce roman un exemple de la 'double postulation simultanée' baudelairienne. Le chapitre s'achève sur le constat que ces deux écrivaines minoritaires, tout en pratiquant le particularisme, travaillent à rapprocher lecteurs exogènes et endogènes.

Dans sa « Conclusion » (pp. 197-207), BRUN DEL RE précise l'importance de l'énonciation et du « croisement des axes représentatifs et énonciatif [...], essentiel pour rendre compte de toute la complexité et de toute la richesse de la littérature franco-canadienne » (p. 201). De plus, elle ne manque pas de relever l'importance que le choix, non pas d'un public, mais des publics comporte pour un auteur minoritaire. Une ouverture sur d'autres ouvrages et genres de la littérature franco-canadienne, ainsi qu'une question ouverte sur l'intérêt actuel « de la littérature québécoise à l'égard de la francophonie canadienne » (p. 207) concluent le travail d'Ariane BRUN DEL RE.

Andrea FANTON

Jean-Jacques THOMAS, *Joël des Rosiers. L'échappée lyrique des damnés de la mer*, Montréal, Nota Bene, (« Fonds littérature »), 2022, 240 pp.

Cette monographie de Jean-Jacques THOMAS est entièrement consacrée à l'ensemble de l'œuvre de Joël DES ROSIERS. Le volume propose d'analyser non seulement la biographie et l'évolution de la pensée du poète, mais aussi son langage poétique à travers une approche comparative entre écrivains francophones antillais, québécois et français.

L'ouvrage se compose de six chapitres (1 « L'arrivée en ville » ; 2 « Orfeu Negro » ; 3 « Écriture atlantique noire » ; 4 « Sécession » ; 5 « Archipel Sidéral » ; 6 « Traces navigantes intimes »), précédés d'une introduction et suivis d'un répertoire bibliographique intitulé « Bibliographie de Joël des Rosiers » (p. 209). Chaque chapitre, subdivisé en différentes parties, débute par un extrait des recueils de DES ROSIERS et suit l'ordre chronologique des publications.

Tout d'abord, il est essentiel de souligner l'importance de l'introduction (pp. 9-24) qui permet de comprendre le projet du poète, son existence et sa production littéraire ; le profil de Joël DES ROSIERS, poète, essayiste et médecin, d'origine haïtienne exilé au Québec est présenté à partir du recueil *Théories Caraïbes. Poétiques du déracinement* (1996). THOMAS a souhaité « démythifier les jugements peut-être trop hâtifs autorisés par la vulgate critique » (p. 22) en démontrant la volonté de DES ROSIERS de s'affranchir, au niveau littéraire et politique, des discours des pères fondateurs de la littérature antillaise francophone (BERNABÉ, CHAMOISEAU, CONFIANT, GLISSANT) et québécoise (MIRON).

Le premier chapitre, « L'arrivée en ville » (pp. 25-44), présente le thème de l'immigration à partir du recueil de poésie *Métropolis opéra* (1987) et pose la question de l'appartenance à une terre : d'une part, à Haïti, île où DES ROSIERS a passé son enfance et une partie de son adolescence, de l'autre, à Montréal, ville où le poète a immigré à l'âge de douze ans avec ses parents. Une analyse de la couverture de l'ouvrage de l'édition de poche publiée en 2000 ainsi que du contenu du recueil permet d'interpréter le rôle qui y a joué cette ville. THOMAS examine les implications d'ordre personnel que cet exil a comportées dans l'existence du poète en revenant aux origines de son être et à son île natale : le spécialiste assimile la « coupure » (p. 39) qu'il a vécue lors de sa naissance par césarienne à l'arrivée des Espagnols sur les côtes haïtiennes. Cette blessure ne doit pas être interprétée, selon le critique, comme un repli, une négation, mais au contraire, comme une ouverture qui permet la construction identitaire et la liberté de création.

Dans le chapitre successif « Orfeu Negro » (pp. 45-65), THOMAS remet en question le jugement qu'a porté Jean-Paul SARTRE sur la poésie

noire de langue française (CÉSAIRE, DAMAS, SENGHOR) dans son ouvrage *Orphée Noir* pour affirmer que DES ROSIERS refuse tout « poids politique dans la tradition poétique issue de la Caraïbe » (p. 56). Le critique souligne, en effet, l'importance de prendre en considération l'œuvre poétique de DES ROSIERS dans son intégralité, tout en tenant compte du caractère esthétique de ses œuvres et de son vécu. THOMAS poursuit sa réflexion, dans le troisième chapitre « Écriture atlantique noire » (pp. 67-87), en spécifiant, à partir des propos de DORSINVILLE, MACLURE et FOUCAULT, que la critique littéraire doit considérer DES ROSIERS comme un poète moderne, « transnational » (p. 72), libre de toute appartenance à un territoire. Le recueil *Tribu* (1990) est défini comme « authentiquement individualiste et plus explicitement dégagé des modes d'écriture usuellement produits par les écrivains appartenant à la communauté des exilés haïtiens à Montréal » (p. 73). THOMAS décrit la volonté du poète d'affirmer sa propre identité à travers un style personnel et intime, qui se manifeste par le thème du désir amoureux.

Le chapitre successif « Sécession » (pp. 91-130) ouvre « un nouveau cycle dominé par la question métaphorique de la transplantation » (p. 87). À partir de la citation « Je me souviens » de George PEREC, le critique revient sur la question de la création poétique telle que DES ROSIERS la conçoit. L'analyse étymologique des titres, du thème végétal ainsi que de la structure des poèmes des recueils *Savanes* (1993) et *Vétiver* (1999), permet à THOMAS de confirmer l'extrême originalité langagière du poète. DES ROSIERS est dépeint comme « interprète du passage, passeur de récit et inventeur d'une langue poétique hantée par le souvenir d'une mythologie personnelle botanique » (p. 130).

Le cinquième chapitre intitulé « Archipel sidéral » (pp. 131-170) introduit le troisième cycle des recueils de DES ROSIERS, « le transport : une raison idéologique et une raison poétique » (p. 132) ; le thème de la nostalgie du pays natal serait influencé, selon le critique, par *Les Regrets* (1558) de DU BELLAY et l'œuvre du critique contemporain Alain FINKIELKRAUT. THOMAS montre que ce mal du pays ne représente pas un obstacle à la création du poète, au contraire, « le souvenir a sa place, mais dans un processus plus complexe de construction de la mémoire, car celle-ci favorise le travail de création fictionnelle, littéraire et poétique » (p. 135). Le parcours à travers lequel évolue le poète se manifeste par le style intime du « je », et progresse vers une dimension symbolique et virtuelle. L'auteur ne se limite pas seulement à commenter les titres et la structure des recueils *Caïques* (2007) et *Gaiac* (2010), mais il souligne également le côté artistique des ouvrages de DES ROSIERS puisque, selon lui, l'aspect esthétique des recueils de la maison d'édition Triptyque et leurs contenus rejoignent l'expression poétique du poète.

Enfin, dans le dernier chapitre de l'ouvrage « Traces navigantes intimes » (pp. 171-207), THOMAS résume le contenu du recueil

Chaux (2015) et de l'essai *Métaspora* (2013) et définit ce qui caractérise l'écriture du poète dans toutes ses nuances, d'un point de vue existentiel et spatial : « la nature même de l'écriture poétique de DES ROSIERS se conçoit dans la mobilité, dans l'égarment des lieux de référence » (p. 203).

En abordant des thématiques liées au contexte socioculturel et littéraire auquel le poète et ses ouvrages appartiennent, l'analyse de THOMAS se révèle d'un grand intérêt non seulement pour la connaissance de la production littéraire de DES ROSIERS, mais aussi pour les questions rattachées à l'écriture de l'exil. Cet ouvrage ouvre également, comme le souligne THOMAS dans la conclusion, de nouvelles pistes critiques prometteuses pour tout chercheur souhaitant s'intéresser au genre poétique.

Stéphanie CÉLOT

Ching SELAO, *D'une négritude l'autre. Aimé Césaire et le Québec*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2022, 328 pp.

Cet essai nous offre une réflexion critique sur le legs littéraire d'Aimé CÉSAIRE au Québec. Ching SELAO convoque l'œuvre de plusieurs auteurs québécois, et tout particulièrement de Gaston MIRON, Paul CHAMBERLAND et Dany LAFERRIÈRE, qui, depuis les années 1960, ont été influencés par le poète martiniquais.

Dans son ample introduction, intitulée « L'essence et les sens d'un mot » (pp. 9-51), SELAO s'interroge sur l'emploi du mot « Nègre » et sur le mouvement de la négritude blanche pour en dégager des enjeux qui traversent le discours littéraire et social, au Québec, depuis la Révolution tranquille jusqu'à l'époque actuelle. L'auteure relève la complexité et les contradictions de cette appropriation sémantique à la lumière de l'affaire de l'Université d'Ottawa de l'automne 2020, qui a mené à la suspension de la professeure Verushka Lieutenant-Duval pour avoir prononcé le « mot en n », et qui a déclenché un intérêt soudain pour l'œuvre de CÉSAIRE.

Le premier chapitre, « Des négritudes » (pp. 52-107), est consacré à CÉSAIRE et à SENGHOR, qui, malgré leur amitié, ont développé deux visions divergentes de la Négritude. C'est l'occasion pour SELAO de questionner la réception critique de l'œuvre de ces deux figures que les spécialistes québécois tendent à confondre et à fondre dans « un couple indissociable » (p. 62). En les mettant en parallèle, elle observe également que le succès de CÉSAIRE au Québec est dû à sa pensée anti-

coloniale et antichrétienne, mais aussi à une quête identitaire qui l'a poussé à s'ouvrir au continent américain.

Dans le deuxième chapitre, « Aux pays de Césaire et de Miron » (pp. 108-172), l'essayiste aborde la poétique de MIRON, qui a fait découvrir l'œuvre de CÉSAIRE au Québec. À travers l'analyse de « L'homme rapaillé », paru en 1970, elle rend compte de la posture différente qu'adoptent les deux auteurs. La voix puissante de CÉSAIRE, qu'elle qualifie même de « mégalomane » (p. 47), contraste avec la modestie du poète national et son rapport conflictuel à la langue et à l'écriture, voire avec sa posture aporétique.

Au chapitre suivant, « Chamberland : le 'Césaire québécois' ? » (pp. 173-226), SELAO prend en considération l'œuvre de CHAMBERLAND qui, dès sa jeunesse, nourrit une grande admiration pour le poète martiniquais. Reconnu finalement comme la figure la plus proche des auteurs de la décolonisation, il aspire à faire partie de ce mouvement d'émancipation mondiale, même si son statut de « sémi-colonisé » – terme emprunté à Jacques FERRON – exacerbe sa frustration, comme le montre l'essayiste. Alors que CÉSAIRE envisageait la haine comme un passage nécessaire pour prendre conscience de soi, CHAMBERLAND s'avère incapable de surmonter sa colère et élabore une poésie violente. Toutefois, comme MIRON, il ne parvient pas à nommer son mal et oscille, ainsi, – remarque SELAO – entre mégalomanie et désespoir.

Le quatrième chapitre, intitulé « Le Césaire de Laferrrière : du poète 'victimaire' au 'demi-dieu' » (pp. 227-287), est consacré au rapport ambivalent de LAFERRIÈRE à CÉSAIRE. Contrairement à MIRON et à CHAMBERLAND, l'auteur de *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* porte un jugement sévère à l'endroit de la Négritude, en accusant les écrivains d'adopter une posture victimaire. Cependant, dans *L'Énigme du retour*, paru en 2009, un an après la mort de CÉSAIRE, l'écrivain haïtien récupère son héritage, représenté symboliquement par le *Cahier d'un retour au pays natal*, pour le dépasser.

Dans « Césaire, laminaire » (pp. 288-306), SELAO constate que le rapport des écrivains québécois, ainsi que des critiques, à CÉSAIRE se place sous le signe du malentendu. Cependant, bien que mal compris ou ignoré, selon SELAO, le poète martiniquais reste une figure paternelle incontournable. L'essayiste conclut en réaffirmant la pertinence de son œuvre, encore aujourd'hui.

Complète le volume une ample « Bibliographie » (pp. 307-324).

Giada SILENZI

Philippe RIOUX, *Alter ego. Le genre superhéroïque dans la BD au Québec (1968-1995)*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2022, 368 pp.

Paru aux Presses de l'Université de Montréal en 2022, *Alter ego. Le genre superhéroïque dans la BD au Québec (1968-1995)* retrace la genèse du genre superhéroïque dans la bande dessinée au Québec entre 1968 et 1995. En particulier, cette étude, issue de la thèse de doctorat de Philippe RIOUX, porte sur les modalités d'importation et de reconfiguration de ce genre des États-Unis au Québec.

S'appuyant sur la notion de 'transfert culturel', élaborée par les historiens ESPAGNE et WERNER (1988), l'auteur s'interroge sur les dynamiques de resémantisation de l'architexte exogène des bandes dessinées américaines en fonction du goût du public québécois. Dans ce contexte, RIOUX cherche à identifier les éléments d'américanité, textuels et paratextuels, à la fois retenus ou supprimés dans la version québécoise du texte source.

Pour ce faire, l'auteur se confronte à l'étude d'un large et riche *corpus* comprenant quatre-vingt-dix-neuf *comics*. Les textes analysés sont divisés en deux macro-groupes : la première partie est composée des traductions et des (ré)éditions de bandes dessinées provenant des États-Unis et, ensuite, publiées au Québec, en français et en anglais, alors que la deuxième partie inclut des BD directement conçues et parues au Québec. Dans les deux cas, la période considérée va de 1968 jusqu'en 1995 ; en effet, l'année 1968 marque le début de la publication, de la part des éditions Héritage, des premières traductions des bandes dessinées éditées aux États-Unis par Marvel et DC Comics, alors que l'année 1995 signe la fin de la première vague des BD québécoises appartenant au genre superhéroïque. La sélection du *corpus* repose sur trois critères : l'accessibilité des textes, la richesse de leur paratexte et leur appartenance au genre superhéroïque.

La recherche est divisée en trois parties, chacune reflétant une étape du transfert culturel mis en œuvre : *Les premières incursions des bandes dessinées américaines au Québec* (pp. 23-60), *Les comics des superhéros américains réédités au Québec* (pp. 61-222) et *Les comics de superhéros originaux produits au Québec* (pp. 223-332).

La première partie, *Les premières incursions des bandes dessinées américaines au Québec*, porte sur les premières publications des bandes dessinées américaines dans la presse québécoise. L'auteur interroge les modalités de transfert de ces BD à travers des journaux tels que *La Patrie*, *L'Action catholique* et *La Presse*. La censure prescriptive, imposée sur des contenus américains considérés comme immoraux par les autorités cléricales et professorales au Québec, entre 1940 et 1950, favorise la distribution des *comics strips* d'aventures tout en limitant la représentation de la violence et de la sexualité. À ce mo-

ment, la revue *Hérauts* commence à distribuer massivement des textes américains tout en réglant le transfert culturel en fonction des codes moraux imposés. RIOUX présente également le contexte censorial aux États-Unis, tout en expliquant que, après la création de la Comics Code Authority, en 1954, les éditeurs américains ont été obligés de se tourner vers le genre superhéroïque. En effet, le superhéros, souligne RIOUX, est un personnage hors du commun qui réussit à susciter une critique sociale sans pourtant compromettre l'image des forces de l'ordre et du système judiciaire.

La deuxième partie, *Les comics des superhéros américains réédités au Québec*, s'intéresse à l'adaptation et à la réédition en français des bandes dessinées américaines les plus populaires. Dans ce contexte, l'auteur met en exergue le rôle que jouent les éditions Héritage dans ce travail de resémantisation et de diffusion du genre superhéroïque dans la Belle Province. L'éditeur québécois opère des changements au niveau textuel et, surtout, paratextuel, afin d'offrir à son public un produit à la couleur locale. Parallèlement, il crée des espaces péritextuels tels que la rubrique « Le Coin du lecteur » pour favoriser l'échange avec et parmi ses lecteurs. En 1987, *Héritage* ferme ses portes et, depuis 1993, les Bandes Dessinées Fantastiques cherchent à prendre sa place tout en publiant des traductions des ouvrages de Marvel Comics.

La troisième partie, *Les comics de superhéros originaux produits au Québec*, interroge la québecité des *comics* de superhéros originaux. RIOUX met en évidence le rôle que jouent les éditeurs américains dans l'autonomisation de ce genre au Québec. En effet, depuis 1990, Marvel et DC Comics commencent à publier des traductions pour le public québécois. Cela encourage donc les éditeurs locaux à s'approprier ce genre tout en créant de nouvelles BD. Ce procédé favorise la naissance d'un architexte endogène qui, d'une part, se construit à partir de l'imitation des modèles américains et, d'autre part, affirme toute son autonomie face à des défis de nature esthétique, identitaire et économique.

Giorgia LO NIGRO

Catherine DUSSAULT FRENETTE, *Désirs féminins sous contrainte*, Nota Bene, (« Fonds littérature »), 2022, 342 pp.

En signant une rupture significative avec les images féminines véhiculées pendant des siècles de clichés patriarcaux et misogynes, le dernier et très riche essai de Catherine DUSSAULT FRENETTE se penche

sur une nouvelle narration du désir – ou, mieux, *des désirs* : désirs des femmes mis en récit par des femmes, la thématique sexuelle étant depuis toujours l'apanage d'une littérature presque exclusivement masculine et, par conséquent, incomplète, imprécise et stéréotypée. Les quatre parties du volume explorent, en effet, les diverses dynamiques reliées à la découverte de la sexualité par les protagonistes ou narratrices des œuvres analysées ; si les personnages ont tous en commun leur jeune âge, ces filles partagent également le même « imaginaire de la contrainte » (p. 20), une contrainte de nature sociologique qui plonge ses racines dans la culture du viol théorisée par les recherches féministes à partir des années 1970.

Le corpus choisi est composé de quinze romans écrits par autant d'auteures et publiés au cours des vingt-cinq dernières années dans le contexte nord-américain ou ouest-européen : *Le Règlement* d'Heather LEWIS (États-Unis, [1994] 2010) ; *L'Île de la Merci* d'Élise TURCOTTE (Québec, 1997) ; *Tracey en mille morceaux* de Maureen MEDVED (Canada, [1998] 2007) ; *Tu me trouves comment ?* de Nathalie KUPERMAN (France, 2001) ; *La Vie heureuse* de Nina BOURAOUI (France, 2002) ; *Clèves* de Marie DARRIEUSSECQ (France, 2011) ; *D'acier* de Silvia AVALONE (Italie, 2011) ; *Et au pire on se mariera* de Sophie BIENVENU (Québec, 2011) ; *Tigre, tigre !* de Margaux FRAGOSO (États-Unis, [2011] 2012) ; *Le premier été* d'Anne PERCIN (France, 2011) ; *La Fille* de Tupelo HASSMAN (États-Unis, [2012] 2014) ; *Une fille est une chose à demi* d'Eimear MCBRIDE (Irlande, [2013] 2015) ; *Si tout n'a pas péri avec mon innocence* d'Emmanuelle BAYAMACK-TAM (France, 2013) ; *La Déesse des mouches à feu* de Geneviève PETTERSEN (Québec, 2014). Hétérogènes du point de vue de la provenance géographique, ces textes témoignent, pourtant, du même panorama culturel marqué par une tradition chrétienne asphyxiante, ainsi que la résistance des figures de femmes « qui dérogent aux modèles fantasmés de la féminité » (p. 24).

La première partie, intitulée « Prolégomènes » (pp. 27-82), pose les axes théoriques pour le développement de l'analyse, en étudiant « La sexualité et les rapports de pouvoir au temps de la jeunesse » (chapitre 1) et « La fabrique du désir féminin » (chapitre 2). « Les scénarios de la contrainte : les discours et les représentations » (chapitre 3) et « Les scénarios de la contrainte : les référents culturels » (chapitre 4) composent en revanche la deuxième section, ayant pour titre « Les contraintes symboliques ; les scénarios culturels de la domination » (pp. 83-163). Le troisième segment, consacré à « Les actualisations » (pp. 165-245), regroupe les cinquième et sixième chapitres, qui abordent respectivement « Les contraintes psychiques : le confinement de l'imaginaire » et « Les contraintes physiques : le (re) dressage du corps ». Finalement, la quatrième et dernière partie, au titre emblématique « L'exode » (pp. 247-279), se focalise sur « Les

moments d'échappée et de résistance » (chapitre 7), en formulant une réponse possible à une littérature féminine encore trop ancrée dans la culture du viol.

Après la « Conclusion » (pp. 281-293), DUSSAULT FRENETTE clôt son essai avec une vaste « Bibliographie » (pp. 295-322) et une pratique « Présentation des œuvres du corpus » (pp. 323-332).

Elena RAVERA

Studies in Canadian Literature – Études en littérature canadienne,
vol. 47, n. 1, 2022.

Ce numéro de la revue accueille trois articles qui concernent la littérature canadienne francophone.

La première contribution que nous signalons évoque l'« affaire Kouchibouguac » des années 1970, lorsque, au Nouveau Brunswick, de nombreuses familles ont été déplacées en raison de la création du parc national homonyme. Dans son article « Habiter le territoire exproprié de Kouchibouguac : étude géopoétique d'*Infini* de Jean Babineau » (pp. 217-234), Julien DESROCHERS se penche sur le dernier roman de l'auteur néo-brunswickois qui, en combinant fiction historique et roman fantastique, raconte l'histoire de l'exproprié rebelle Jackie Vautour. Au moyen d'une lecture géopoétique des représentations spatiales du roman, le chercheur analyse la relation du protagoniste à l'environnement et ses singulières manières de l'habiter. L'exploitation de multiples motifs – la maison, le coquillage, la cave, l'infini ainsi que le *raceshifting* – permettent à DESROCHERS de répondre aux questions concernant l'expropriation et l'ancrage dans un territoire. Finalement, l'auteur réfléchit sur la manière de re-habiter sa terre natale après cette « deuxième déportation » qui fait écho au 'Grand Déplacement' des Acadiens du XVIII^e siècle.

La question des pensionnats au Québec est au centre du deuxième article que nous retenons. Dans « Penser les relations éthiques dans et avec la littérature des pensionnats : réflexions autour du roman *Le Vent en parle encore* de Michel Jean » (pp. 255-269), Marie-Ève BRADETTE s'engage éthiquement afin « de remettre en question nos positionnements et de s'interroger sur [...] notre responsabilité dans l'histoire coloniale du Canada » (p. 267). En effet, le roman qu'elle analyse représente un témoignage fictionnel des violences qu'ont réellement vécues les enfants autochtones dans les pensionnats québécois des années 1930. BRADETTE souligne la portée affective du témoignage

et problématise la figure de la sauveuse blanche. De plus, elle complexifie le rôle du lecteur-témoin, qui est invité à agir pour se faire porteur de ce côté de l'histoire souvent caché.

Enfin, nous prenons en considération l'entrevue de Steven URQUHART à Vincent BRAULT (« Vincent Brault – un auteur québécois à découvrir », pp. 285-304). Influencés par le réalisme magique latino-américain et japonais, les trois romans de BRAULT abordent le thème de la mort « de manière innovatrice » (p. 285) avec un style cinématographique. Dans *Le Cadavre de Kowalski* (2015) c'est la réincarnation d'un zombie errant « sans affect et sans désir » (p. 291) qui est mise en scène. Le protagoniste de *La Chair de Clémentine* (2017) affronte ses traumatismes d'enfance en attirant des personnes mourantes. L'intrigue du *Fantôme de Suzuko* (2021) se développe autour de la présence fantomatique d'une femme japonaise : ce roman représente pour l'auteur « le travail que l'on fait pour composer avec la perte » (p. 297). En clôture, BRAULT révèle à URQUHART son prochain projet : « un florilège d'histoires de fantômes qui se déroulent au Québec » (p. 301).

Andrea FANTON

Gerardo ACERENZA, Marco MODENESI, Myriam VIEN (dir.), *Regards croisés sur le Québec et la France*, Città di Castello, Emil di Odoia, 2022, 176 pp.

Les relations linguistiques et culturelles entre les Français de l'Hexagone et les Québécois sont depuis toujours assez complexes et les articles réunis dans le présent volume, signés par des chercheurs italiens et québécois, contribuent à éclairer les représentations réciproques que l'on peut observer à travers des documents lexicographiques et littéraires. Sont présentées ici les contributions qui attirent l'attention sur les dimensions littéraire et artistique, tandis que celles plus ciblées sur l'aspect linguistique sont l'objet d'une note de lecture dans la section « Études linguistiques » (*supra*).

Dans un article intitulé « D'enchantement en désillusions : l'expérience de la France dans le roman québécois, de 1930 à aujourd'hui » (pp. 51-75), Dominique GARAND examine la fonction historique et symbolique de la France dans un corpus de 145 romans québécois exotopiques dont la diégèse se situe dans l'Hexagone. Il met en relief les différences dans les représentations de Paris (environ la moitié du corpus) et des autres régions (Provence et Côte d'Azur, les Pyrénées-

Orientales, Lourdes, la Corse, la Normandie, la Bretagne, la Vallée du Rhône, le Poitou, la Moselle) ainsi que leur évolution au fil du temps. Ensuite il réfléchit aux rapports ambivalents des Québécois avec la culture française (en prenant en considération surtout des romans situés à Paris) et à l'évolution des « frictions linguistiques » (p. 70) évoquées dans ce corpus, « une sorte de rituel relationnel auquel les Québécois se sont habitués et qui a cessé de les déstabiliser » (p. 71).

Patricia GODBOUT (« Entre la France et 'nous' : retour sur une querelle », pp. 91-100) se penche sur le pamphlet *La France et nous*, publié en 1947 par Robert CHARBONNEAU, qui représente une proclamation d'indépendance de la littérature et de l'édition canadiennes-françaises par rapport à l'institution française, une tentative de relativisation du modèle hexagonal qui comporte une invitation à se tourner vers les États-Unis et à découvrir la dimension américaine de la société québécoise. GODBOUT approfondit en outre, avec un regard critique, les arguments invoqués par CHARBONNEAU à propos de la traduction et de son rôle dans la diffusion de la littérature québécoise, en mettant en relief quelques incompréhensions de la réalité sociologique et linguistique.

La contribution de Marco MODENESI, « 'C'est là qu'il faut être' : le Paris dessiné de Dany Laferrière » (pp. 101-112), attire l'attention sur une œuvre entièrement dédiée à la capitale française, *Autoportrait de Paris avec chat*, un « roman dessiné » (p. 102) que LAFERRIÈRE a dessiné et écrit à la main pour inviter le lecteur à « entrer de manière indéniablement active dans le texte » (p. 103). MODENESI met en lumière la quantité de monuments, sites culturels, institutions et personnalités littéraires décrits dans cet autoportrait : un « kaléidoscope qui manifeste l'imaginaire parisien de Laferrière, qui reproduit tous ceux et toutes celles qui participent de sa mythologie de la ville » (p. 109).

Elena RAVERA se tourne vers le domaine théâtral dans une contribution intitulée « *Les Enfants de Chénier dans un autre grand spectacle d'adieu* de Jean-Claude Germain : mouvements d'une décolonisation du théâtre québécois » (pp. 119-130). Elle analyse en particulier les stratégies de décolonisation exploitée dans la création collective mise en scène en 1969 par la troupe de GERMAIN, orientées d'une part à la québécoisisation de la scène, principalement à travers le recours à une langue populaire qui admet quelques traits du parler québécois, et de l'autre à une déconstruction de la tradition dramatique par le recours à l'ironie et aux jeux de langage, ainsi que par une mise en lumière de la monotonie de son répertoire.

Une comparaison entre l'imaginaire français et québécois à partir de produits artistiques est proposée par Fanny BIETH et Louis BOULET dans l'article « *Vous vous soulevez, nous nous soulevons*. Analyse comparative des cultures visuelles révolutionnaires françaises et québécoises à partir de la circulation de *Soulèvements* » (pp. 131-141).

L'étude porte sur deux éditions de l'exposition itinérante *Soulèvements*, notamment celle réalisée à Paris en 2016 et celle proposée deux ans plus tard à Montréal : cette dernière fait relever des ajouts de documents propres aux luttes du milieu sociopolitique québécois et s'avère plus ouverte aux combats des femmes et d'autres communautés minoritaires. Cette évolution est sans doute une réaction aux critiques adressées à l'édition parisienne, caractérisée par une approche défaitiste et esthétisante, « qui mettait la France au cœur des révolutions internationales tout en la reléguant à des événements assez anciens » (p. 140).

Un corpus de mémoires en recherche-crédation d'étudiants de l'Université McGill est exploité par Edoardo CAGNAN dans l'article « Reconfiguration d'un Panthéon transatlantique : pratique de l'épigraphe et prétendant(e)s de la littérature québécoise » (pp. 143-158). En analysant 67 travaux réalisés entre 1994 et 2019, CAGNAN fait ressortir une dynamique intéressante dans la pratique de l'épigraphe, qui était utilisée surtout pour légitimer la composante théorique de ces mémoires jusqu'au milieu des années 2000 mais qui tend plutôt à accompagner la partie de création après 2005 ; si au cours de la première période la légitimation s'appuyait essentiellement sur des auteurs français, au cours de la deuxième « c'est [...] la culture québécoise qui se taille la part du lion » avec des renvois tant aux auteurs « déjà canonisés » qu'aux « auteurs hyper-contemporains » (p. 153). Cette reconfiguration s'explique plus par des raisons contextuelles que idéologiques, l'affranchissement des secteurs de l'édition et de la distribution montréalais ayant permis à cette métropole de « s'imposer comme un centre intellectuel et éditorial alternatif à Paris » (p. 156).

Anne DE VAUCHER se penche sur la production de Marie-Claire BLAIS pour retracer les différentes étapes de son histoire éditoriale (« Marie-Claire Blais : parcours éditorial d'une œuvre », pp. 177-192). L'article est structuré en fonction des éditeurs qui ont publié l'immense production narrative, théâtrale, radiophonique, critique de cette écrivaine, parue au Québec et en France entre 1959 et 2021 (Institut littéraire du Québec, Éditions du Jour, Éditions internationales Stanké, Éditions du Boréal, Éditions du Seuil), et permet non seulement de découvrir des aspects peu connus du travail d'écriture de Marie-Claire BLAIS, mais aussi de mieux comprendre l'évolution littéraire, éditoriale, culturelle du Québec de cette époque.

Le volume se termine par une fructueuse conversation entre deux protagonistes de la scène littéraire québécoise contemporaine qui se consacrent en même temps à l'écriture et à l'enseignement (donc à la formation de nouvelles générations d'écrivains), Jean-Philippe CHABOT et Laurance OUELLET TREMBLAY, dont les propos sont recueillis sous le titre : « Malaise d'une langue en relation : récits croisés autour des dynamiques France-Québec » (pp. 193-203). Les anecdotes évo-

quées montrent la persistance des stéréotypes autour de l'accent québécois et des attitudes de domination symbolique de la part des Parisiens ainsi que l'importance des données linguistiques – comme « le célèbre *tu* interrogatif » (p. 201) – dans la réception française des œuvres québécoises. Pour qu'un rapport plus constructif s'installe, il faut démonter le rapport colonial : alors, « le malaise est déconstruit et l'amitié s'installe » (p. 197), le Français « découvre le côté chantant du français québécois, sa richesse ; ça le fait rire, mais c'est un rire différent ; un rire qui, de la condescendance a glissé vers la complicité » (pp. 197-198).

Cristina BRANCAGLION

Liana NISSIM, « Introduction » et « Postface » à Jacques BENOÎT, *Le petit monsieur*, Torino, Rosenberg & Sellier, 2023, pp. VII-XXV et 133-167

La « Biblioteca di Studi Francesi » a le grand mérite de mettre à la disposition des lecteurs le dernier roman de Jacques BENOÎT, auteur remarquable (et souvent acclamé comme tel dans les années 1970-1980) du panorama de la littérature québécoise, aujourd'hui injustement et inexplicablement oublié par la critique, l'histoire et l'enseignement littéraires au Québec. Les spécialistes de littérature québécoise italiens ont certes, dans ce cas, meilleure mémoire mais ils sont conscients de cette situation. Voilà pourquoi Liana NISSIM se voit obligée d'ouvrir son « Introduction » au *Petit monsieur* par la question « Jacques Benoît : qui est-ce ? ». Dans ces quelques pages, Liana NISSIM parcourt, ainsi, la vie et surtout l'œuvre de BENOÎT de manière à offrir un aperçu synthétique mais suffisamment riche qui assure au lecteur une image exhaustive de la création et surtout de la production romanesque – combien variée ! – de l'écrivain, de *Jos Carbone* (1967) au *Petit monsieur* (2023).

La « Postface – 'Le petit monsieur', ou le roman du silence et de l'écart » –, s'avère un véritable essai critique et méthodologique pour ce qui est de l'analyse d'un texte. Cette section propose une série de clés de lecture de ce que Liana NISSIM considère comme « le texte de l'écart et du silence » (p. 133). Elle focalise immédiatement la curiosité et surtout le malaise qui s'emparent du lecteur au fur et à mesure qu'il avance dans le roman. Et cela est possible avant tout à partir de la remarquable efficacité de l'emploi de l'auteur implicite de la part de Jacques BENOÎT et que Liana NISSIM met bien en évi-

dence. La marginalité de Rachel, les nombreuses facettes du drame familial qui percent à tout moment ainsi que l'attention à l'écriture de la protagoniste assurent, à leur tour, la possibilité de pénétrer en profondeur l'univers sombre et désespérant qui caractérise le roman. De même, on parvient aussi à mieux focaliser la fragilité et la vulnérabilité de la pauvre héroïne. C'est aussi à travers cette lecture critique qu'on apprend l'une des raisons possibles du titre du roman qui met en relief l'autre protagoniste, volontairement effacé – par le manque de son nom, par le manque de sa voix – et à qui on ne semble pas reconnaître le statut d'être humain. C'est ainsi, comme le démontre de manière magistrale la lecture analytique que propose Liana NISSIM, que Jacques BENOÎT parvient à faire sombrer Rachel dans la folie, à travers une existence qui hésite, parfois de manière imperceptible, entre la dimension visionnaire et la dimension réelle. Et qui ne peut que troubler l'âme du lecteur.

Marco MODENESI

FRANCOPHONIE DE LA CARAÏBE

FRANCESCA PARABOSCHI

Yves CHEMLA, Alba PESSINI (dir.), « Jean-Claude Charles, 1949-2008. La ‘voix fêlée, comme une hirondelle grippée’ », *Francofonia. Studi e ricerche sulle letterature di lingua francese*, n. 80, primavera 2021

Ce numéro monographique de la revue *Francofonia* de l'Université de Bologne est consacré à l'œuvre de l'auteur haïtien Jean-Claude CHARLES ; dans leur introduction (pp. 3-7), les deux responsables du dossier, Yves CHEMLA et Alba PESSINI, rendent brièvement compte de l'intérêt de la critique pour cet écrivain disparu en 2008.

Le dossier se compose de dix contributions que nous allons aborder ci de suite.

Le premier à prendre la parole est l'éditeur de CHARLES, Rodney SAINT-ÉLOI, (« Négociateur » pp. 9-14) qui a repris et publié « l'essentiel de son œuvre » (p. 9) en très peu d'années. Il présente les souvenirs de ses trois rencontres avec l'auteur, rappelle le premier poème « Négociations » de 1969 et brosse une fresque de l'effervescence littéraire des années '60-'70 pour se recueillir enfin de manière nostalgique sur la figure extraordinaire de cet homme et écrivain.

Yolaine PARISOT dans « 'La fiction du premier sourire assassin' ou l'actualité de l'enracinement comme politique de la littérature » (pp. 15-29) montre la dette de la littérature ultra-contemporaine envers l'œuvre de CHARLES pour ce qui concerne plusieurs filons et axes romanesques, à savoir le récit-reportage, le roman de non-fiction, récit de voyage et fiction d'auteur.

Florian ALIX se penche sur la production essayiste de CHARLES dans « Lyrisme ironique et dérade dans les essais de Jean-Claude Charles » (pp. 31-46) pour en mettre en relief les caractéristiques stylistiques saisissantes. Le critique aborde en premier le 'lyrisme ironique' « convoqué et en même temps révoqué par l'écrivain » (p. 35), le 'lyrisme de la dérade' émergeant de la « contradiction entre l'élévation induite par le travail sur la langue d'une part et la tonalité majoritairement dysphorique [de l'autre] » (p. 41), le 'lyrisme en mode mineur' visant à « faire entendre la singularité radicale des voix des autres dans la sienne propre » (p. 45).

Yves CHEMLA dans « Corps noirs, considérations lumineuses, opacités culturelles » (pp. 47-65) recontextualise le panorama culturel et politique

des années '70 et situe l'essai *Le Corps noir* (1980) à l'intérieur de la production par fragments, typique de la réflexion critique de l'époque. Il se consacre ensuite à la mise en relief du réseau touffu de noms et renvois littéraires, toute « une géographie culturelle faite de repères et de reconnaissances admirées, mais aussi d'éléments dysphoriques avérés » (p. 52). Le critique montre par la suite comment CHARLES, dans la dénonciation du racisme ne limite pas « la charge aux seuls préjugés des anciens maîtres, [mais] débusque la plupart des postures qui reconduisent ceux-ci y compris chez les opprimés » (p. 55)

Alessia VIGNOLI, dans sa contribution « Je suis où j'écris : le parcours d'écriture de Jean-Claude Charles » (pp. 67-83), après avoir rappelé l'importance des voyages de l'écrivain entre Amérique, Europe et Afrique, met l'accent sur un élément majeur de l'œuvre de CHARLES, à savoir le déplacement. Elle consacre à ce thème toute une étude sémiotique s'appuyant sur *Mahattan blues* et *Ferdinand, je suis à Paris*. « À l'isotopie du déplacement correspond à un niveau inférieur, une isotopie secondaire, l'« enracinérance » » (p. 68), qui s'avère, selon VIGNOLI, une tentative de la part de l'auteur de concilier l'importance de ses origines et sa vocation à l'errance.

Dieulermesson PETIT FRÈRE se penche sur la problématique de l'espace et les thématiques de la nostalgie, de l'exil et de l'abandon chez CHARLES dans « Jean-Claude Charles entre l'ici et l'ailleurs. Habiter et vivre le monde dans *Manhattan Blues* et *Ferdinand, je suis à Paris* » (pp. 85-100). Le critique propose une analyse à partir de « la configuration de l'espace, du monde extérieur et sa fonction symbolique » pour montrer la manière dont l'auteur « le transforme et en fait un objet utopique » (p. 86). Après avoir insisté sur l'importance du désir d'appartenir au monde (enracinérance) de CHARLES, PETIT FRÈRE montre qu'Haïti, New York et Paris s'avèrent le cœur des récits, en raison des déplacements des personnages, de l'importance de leur évocation référentielle, de leur rôle déclencheur de souvenirs et de rêves, susceptibles de s'adapter « à une narration simultanée » capable d'impliquer le lecteur « dans la multiplication des scènes tout en déplaçant les points de vue » (p. 98).

« 'New York, deuxième ville haïtienne du monde' : représentation de New York dans l'œuvre de Jean-Claude Charles » (pp. 101-115) de Stève PUIG, est centré sur la « mégalopole [...] épice de l'immigration haïtienne aux États-Unis » (p. 101). Le critique fonde son analyse sur le roman *Manhattan Blues* (1984) et le recueil *Baskets* (2018) pour mettre en avant l'évocation de la ville américaine où se concentre une vaste communauté haïtienne devant composer avec le phénomène de gentrification et la question du racisme. PUIG rappelle des visions de New York dans la littérature d'expression française, et montre que la ville américaine ne se présente pas dans les œuvres de CHARLES « par le

biais de points de repères plus attendus » (p. 105) : l'écrivain « préfère s'attarder sur les habitants de la ville, insistant sur son immigration en provenance de la Caraïbe pour véritablement faire de New York une ville caribéenne » (p. 106), lieu complexe, riche en contradictions, entraves et potentialités à exploiter, lieu de passage et de croisement de cultures.

Eliana VĂGĂLĂU se penche sur la nouveauté de genre et style dans sa contribution « *Manhattan Blues* : roman, partition, scénario ? » (pp. 117-130). Elle montre que CHARLES défait les structures romanesques les plus traditionnelles au niveau philosophique, linguistique et littéraire et force surtout ses lecteurs « à repenser la question du genre de deux manières particulièrement novatrices : par la musicalisation et par l'adaptation des techniques filmiques à l'écriture » (p. 117). Le critique s'attache en particulier à montrer « la manière dont le regard cinématographique de la Nouvelle Vague est également incorporé dans le récit » (pp. 117-118) ; elle propose une intéressante mise en rapport du roman de CHARLES avec *Pierrot le Fou* de GODARD notamment pour ce qui concerne l'importance accordée à l'espace, la relation des protagonistes avec le lieu et l'implication du lecteur/spectateur.

Jasmine CLAUDE-NARCISSE dans « *Bamboola Bamboche* : un roman de Jean-Claude Charles 'et des autres' » (pp. 131-142) commente la modalité énonciative du roman et le difficile travail de reconstruction du récit de la part du lecteur, pour montrer que le narrateur reste « l'unique référence sûre, le seul phare à avoir aidé à en atteindre la dernière page » (p. 132). Après avoir pris en considération le paratexte de *Bamboola Bamboche*, le critique met en relief les éléments que CHARLES privilégie afin de maintenir une cohérence et garder vive l'attention du lecteur dans ce roman très complexe et qui aboutit à l'autoréférentialité, dans l'orchestration de la structure narrative et le fil de la narration.

« Jean-Claude Charles et l'esthétique du carnet » signé par Alba PESSINI (pp. 143-159) présente le recueil posthume *Baskets* et en reparcourt brièvement l'histoire, mentionnant l'importance qu'a eu dans son enquête la consultation des carnets conservés par la famille CHARLES. Le critique s'attache alors à la présentation et description de ce matériel autographe à l'aide de plusieurs citations et de deux reproductions photographiques (p. 145), s'arrête sur leur forme, leur fonction et leur importance pour la conception et la création des œuvres de l'écrivain : « Charles y recourt comme d'ailleurs aux feuilles volantes ou aux tickets de métro pour une écriture au jour le jour qui se distingue pourtant de l'écriture diariste puisque l'intime s'y mêle parfois sans y être prépondérant » (p. 158).

Ce beau numéro de *Francophonie* s'enrichit d'un inédit de CHARLES « Esquisses trouvées dans la manufacture » (pp. 163-175) ; Yves

CHEMLA a soin de présenter les fac-similés des carnets de l'écrivain, dont on fournit la reproduction en clichés photographiques en noir et blanc et généreusement mis à disposition par Elvire DUVELLE CHARLES.

Francesca PARABOSCHI

Ti-Noune MOÏSE, *Terra ! Ma nessuna patria*, Caltanissetta, Lusso-grafica, 2022, 158 pp.¹

Nous signalons avec un vif intérêt ce témoignage portant principalement sur Haïti. L'auteure, sous prétexte de reparcourir l'histoire de sa famille, une histoire très fascinante au demeurant, rend compte des conditions de vie sur l'île où elle est née et a grandi à l'approche du régime de DUVALIER et offre une vision bien circonstanciée des premières années de la dictature. L'évocation et la reconstruction du cadre social et du climat culturel italiens dans les années '50, quand ses parents quittent l'Italie pour Haïti, est complétée par une fresque des conditions de vie en Italie et des dynamiques sociales et culturelles des années '60-'70, quand l'auteure débarque à Milan avec sa mère et ses frères pour fuir les vexations et les persécutions du régime duvaliériste. Les réflexions portant sur l'Italie ne peuvent faire ici l'objet d'une présentation approfondie, l'axe de recherche de la revue *Ponti/Ponts* étant centré sur les aires francophones ; nous allons donc rendre compte de ce volume en proposant une présentation générale avec une attention plus spécifique pour les pages consacrées à Haïti.

L'auteure structure son ouvrage en trois parties principales, dont chacune compte plusieurs petits chapitres.

La première partie « Due continenti, due dittatori, quattro generazioni » (pp. 9-75) restitue les repères pour comprendre les origines familiales de Ti-Noune MOÏSE en s'arrêtant sur les membres de sa famille, dont les vies sont imbriquées dans des faits historiques et surtout les prises de positions et desseins d'hommes politiques comme Benito MUSSOLINI et François DUVALIER, qui ont façonné l'histoire de leurs pays d'appartenance. D'un côté, l'auteure met en avant la figure de son père, Rodolphe MOÏSE, marxiste, activiste politique, poète, révolutionnaire, militant dans La Ruche (le groupe littéraire d'opposition lié au Surréalisme). Elle rappelle son premier recueil de poèmes *Gueule de feu* (1947) où il se fait le porte-parole de la rage populaire et exprime le rêve d'une humanité plus juste. Elle

1 Une traduction en français de cet ouvrage va paraître chez Le Manuscrit.

explique ainsi comment l'œuvre contestataire de son père lui coûte l'exile ; pendant cette période, son engagement ne fait que s'alimenter, ce qui l'amène à participer, entre autres, au Festival international de la jeunesse communiste à Moscou avec l'écrivain René DEPESTRE en 1957. Cette date coïncide avec la fin de son exil à cause de la déposition du dictateur haïtien Paul MAGLOIRE et son retour au pays. D'autre part Ti-Noune MOÏSE retrace l'arrivée au pouvoir de DUVALIER qui, de fondateur du Noirisme et héros populaire, se transforme rapidement en dictateur sanguinaire.

La deuxième partie « Nuove radici » (pp. 77-123) relate la vie des parents de l'auteur à Haïti de 1958 à 1965. MOÏSE rend compte ainsi des conditions de vie des gens à la campagne où ses parents étaient engagés dans des activités bénévoles d'alphabétisation de la population locale, explique la vision du monde des *Haïtiens sous le signe du 'real mervailhoso'*, et met en évidence des données culturelles incontournables de la communauté insulaire : les cérémonies religieuses, l'usage de la langue créole, le recours aux sobriquets... Le militantisme de Rodolphe MOÏSE, qui souhaitait préparer les gens à la lutte, lui cause de nombreux emprisonnements. L'écrivaine raconte la naissance de la milice au service de DUVALIER, les redoutables tontons macoutes, les abus de leur pouvoir, les crimes, les agressions et tout le climat de terreur qu'ils instaurent, mais témoigne aussi de la réponse de la population, des grèves, des demandes de libérations des prisonniers, de toutes tentatives de résistance des Haïtiens, tout en soulignant le rôle ambigu des États-Unis par rapport à la dictature de papa Doc. Elle mentionne ainsi la diaspora haïtienne des gens communs et des auteurs, dont Jacques Stephen ALEXIS, ami de son père depuis les temps de La Roche ; MOÏSE évoque ainsi la vie très difficile de ces années, à la campagne et aussi dans la capitale Port-au-Prince et rend compte de l'activité des ambassades italienne et mexicaines qui viennent au secours de sa famille et les aident à s'éloigner de Haïti pour regagner l'Europe. Les derniers chapitres de cette deuxième partie esquissent, comme nous l'avons anticipé, un cadre social et culturel italien dans les années '60-'70 souvent peu enclin à l'accueil d'enfants mulâtres : « *Insomma, tu sei la prima a portare i negri in Italia* » (p. 113) retorque à sa mère une de ses plus chères amies quand la femme revient dans sa famille d'origine pour fuir la violence de la dictature duvaliériste.

La troisième et dernière partie du livre « *Traguardi ancora incompiuti* » (pp. 125-154) revient sur des questions d'importance capitale pour la compréhension de l'histoire de Haïti et de sa culture : la traite atlantique des noirs précédée d'une fresque, synthétique mais très claire, de l'esclavage en Afrique et en Europe avant le XVII^e siècle, la spécificité géo-morphique de « la perle des Antilles », l'évolution de l'économie basée sur les plantations de canne à sucre, les dynamiques des rapports sociaux liés à l'affranchissement de l'escla-

vage et au marronage, la Révolution haïtienne, Toussaint LOUVERTURE et NAPOLÉON et la difficile constitution de la République de Haïti où, aujourd'hui encore, le passé colonial pèse lourdement sur les consciences et joue un rôle majeur dans la définition identitaire et culturelle des habitants de l'île.

Le texte s'enrichit de nombreuses reproductions d'affiches et d'articles de journaux, de poèmes et de sculptures de Rodolphe MOÏSE, mais aussi de clichés photographiques inédits, conservés par la famille de l'auteure qui permettent de saisir de manière plus authentique et saisissante ce pan d'histoire que MOÏSE nous restitue avec ses transformations douloureuses et ses enjeux culturels marquants.

Rédigé d'un style simple, svelte, toujours très clair et engageant, ce livre s'avère un document très intéressant et bien conçu, susceptible de susciter la curiosité chez tous ceux qui désirent apprendre davantage sur Haïti, ses habitants, son histoire, ses lettres, sa culture. Le texte loin de toute fiction romanesque semble renouer avec le genre de la saga familiale restituée par la protagoniste-narratrice, qui offre un témoignage et présente des matériaux inédits de grand intérêt.

Francesca PARABOSCHI

Sara DEL ROSSI, *Où va le kont ? Dynamiques transculturelles de l'oralité haïtienne*, Paris, L'Harmattan, (« Espace Littéraires »), 2022, 234 pp.

Ce beau volume interroge tout un pan de très grande importance de la culture et de la littérature créole : la tradition orale des contes, leur naissance et leur évolution jusqu'au temps présent, il étudie notamment le passage de la forme orale à la forme écrite. DEL ROSSI se concentre pour ses recherches sur l'espace de l'île de Haïti, mais aussi sur les différents pays où l'on peut retrouver une communauté haïtienne.

L'ouvrage se structure en quatre chapitres rendant compte de l'intérêt de ce sujet en ses différentes articulations.

Dans son « Introduction » (pp. 9-14), l'auteure précise que le but de l'ouvrage est précisément « l'étude des formes écrites de l'oralité, c'est-à-dire le patrimoine oral haïtien, dans une perspective diachronique, capable de saisir ses métamorphoses et ses rajustements à des contextes variés historiquement et socialement » (p. 10). Elle se focalise sur un répertoire contemporain inscrit dans un arc temporel qui va des années 1980 à nos jours. DEL ROSSI se propose ainsi de

montrer de quelle manière le conte, mais aussi les dictons, les proverbes, les chansonnettes... s'avèrent des dispositifs susceptibles de prôner une reconstruction culturelle, mais aussi une appropriation et une résistance identitaires ; et ce, dans les confins insulaires, aussi bien que dans les pays de la diaspora haïtienne, à savoir « le Canada (le Québec en particulier), la France et les États-Unis » (p. 11). Le critique souligne l'importance capitale de cette littérature orale assurant un rôle catalyseur de conjectures politiques, vecteur de sociabilité et de partage et même de diffusion d'informations sur l'actualité et promoteur de valeurs citoyennes (cf. p. 12).

Le premier chapitre « Oraliture, *kont* et conte » (pp. 15-47) sert de fondement théorique à l'étude menée ; il se divise en deux parties principales. La première se focalise sur la richesse des formes de l'oraliture pour distinguer l'oraliture populaire « à caractère collectif et anonyme » de l'oraliture savante des maîtres de la parole, héritiers du griot africain et du samba amérindien (p. 18). DEL ROSSI rappelle le rôle de cohésion de la communauté exercé par cette littérature orale aux temps de l'esclavage, sa fonction d'*évasion*, mais aussi de communication cryptée et symbolique (grâce notamment au recours et mise en place de personnages animaliers), de préservation de la mémoire d'événements historiques et de légendes, sa capacité de brasser des cultures différentes. Le critique définit la particularité du *kont* haïtien, terme unique qui regroupe une exceptionnelle richesse de formes (contes, mythes, lodyans, devinettes, énigmes, blagues, proverbes, chansons et comptines, cf. p. 28), déployées en particulier pendant les veillées funèbres. Dans la seconde partie du chapitre, après avoir bien présenté les spécificités du conte haïtien, le critique réfléchit sur un autre aspect de l'oraliture, à savoir sa politique identitaire et sa poétique transculturelle. DEL ROSSI met en rapport l'oraliture de Haïti avec les affirmations culturelles et assises identitaires des Petites Antilles, exprimées dans les mouvements de la Créolité et de la Créolisation. Elle peut ainsi mieux se pencher sur le mouvement indigéniste de Haïti et sur le réalisme merveilleux. Le chapitre se conclut sur la présentation de l'approche transculturelle promue par Maximilien LAROCHE.

Le deuxième chapitre « L'oraliture à l'écrit » (pp. 49-94) rend compte du contexte sociolinguistique de Haïti, rappelle la naissance et la diffusion du créole et l'importance du français comme langue de l'administration et de la scolarisation ; la situation de diglossie vécue dans le pays complique le passage délicat et complexe de l'oral à l'écrit de toutes les formes d'oralité haïtienne. Le passage se décline ainsi en quatre étapes : « créole oral → créole écrit → français écrit → français écrit oralisé » (p. 51). DEL ROSSI analyse les premières tentatives de transcription et adaptation en forme écrite de trois catégories expressives, à savoir le chant, la fable et le conte. Elle propose par la suite

une sorte de précis d'histoire littéraire insulaire perçue au prisme de l'apport du *kont* ; elle signale comment « à partir de la fin des années 1920, la littérature écrite va se nourrir de plus en plus de l'oraliture paysanne au niveau du style et des thèmes abordés » (p. 65) et attire l'attention du lecteur sur des figures incontournables s'étant inspirées de la coutume sociale et de la tradition culturelle de la veillée : Félix MORISSEAU-LEROY, Jacques Stephen ALEXIS, Michel-Rolph TROUILLOT, Michel SÉONNET. Le critique décèle également les « techniques narratives du conteur [...] pratiquées par les écrivains du mouvement spiraliste » (p. 80) et est enfin en mesure d'apprécier la rencontre et la superposition de pans de l'imaginaire, dans le recours aux animaux par exemple, et l'embrouillamini des formes expressives qui se rappellent, s'entrecroisent et s'hybrident, s'avérant les signes d'une continuité et de la préservation des spécifiés d'un genre (le *kont*) dans le passage de la forme orale à la forme écrite. DEL ROSSI montre par la suite l'enchâssement du conte dans la productions de plusieurs romanciers d'origine haïtienne (Marie-Célie AGNANT, Edwige DANTICAT, Mimi BARTHÉLEMY), leurs recours à d'autres formes de l'oraliture (chants, proverbes, prières) et la centralité dans leurs œuvres narratives de la thématique du carnaval entraînant l'évocation des rites folkloriques qui y sont corrélés.

Le troisième chapitre « Le néo-conte haïtien » (pp. 95-170) interroge la scène complexe et variée qui voit le conte protagoniste dans des contextes différents et parfois éloignés. Le chapitre se divise en trois parties principales. Dans la première, après avoir brossé un panorama du néo-conte haïtien, ses sources, ses métamorphoses, ses adaptations à des publics divers, DEL ROSSI se concentre sur trois conteuses appartenant à des lieux et milieux différents : Clara CLERMONT PÉAN (Haïti), Joujou TURENNE (Québec), Mimi BARTHÉLEMY (France), représentantes des « trois pays francophones où se trouvent les plus grandes communautés haïtiennes » (p. 100). Le critique propose un intéressant travail de mise en relation de l'œuvre de ces trois auteures ; elle analyse notamment « les analogies et les différences entre ces trois néo-conteuses, le choix des thématiques et leurs différentes manières de s'approcher aux publics » (p. 100). Dans la deuxième partie du chapitre, le critique dresse un état de lieux de la fortune du néo-conte, sa production et sa diffusion en Haïti et dans des pays ayant des communautés haïtiennes importantes (France, Canada, États-Unis). Mais DEL ROSSI ne se focalise pas uniquement sur les ouvrages destinés à un public adulte : le dernier volet du chapitre est en effet consacré à la littérature de jeunesse et à l'importance que le conte recouvre au sein de cette production littéraire dans les pays susmentionnés. Le critique conduit un discours critique bien circonstancié, se servant d'exemples précis et pertinents et parvient à une synthèse précieuse et fort intéressante des données relevées ; elle met en valeur les thèmes, les moda-

lités énonciatives et les visées, les transformations et les innovations que l'écriture et la réécriture du conte assument tour à tour dans les différents contextes : « moyen de formation et des transmission des valeurs éthiques et pratiques » en Haïti ; dispositif de redécouverte de la culture haïtienne dans les pays de la diaspora ; ancrage dans la tradition et affectation de construction identitaire en France ; promotion du multiculturalisme au Québec et aux États-Unis ; rattachement aux questions sociales et à l'actualité pour le néo-conte destiné à la jeunesse (cf. p. 170).

Le quatrième chapitre « La *lodyans* : principe et évolution » (pp. 171-206) est centré sur une forme spécifique de l'oraliture de Haïti, diurne, humoristique, satirique et sans finalités pédagogiques, mais permettant traditionnellement aux locuteurs et à l'assistance d'endurer une réalité quotidienne souvent tragique. DEL ROSSI a soin de définir le genre de la *lodyans* dans ses caractéristiques fondamentales, avant de se consacrer à sa forme écrite. Elle en retrace l'évolution de ce genre, depuis la première parution dans le Journal *Le Soir* en 1899 aux interpolations contemporaines. Le critique présente et analyse ensuite l'œuvre d'auteurs variés s'étant essayé à ce genre : Gary VICTOR, Verly DABEL, Georges ANGLADE, Stanley PÉAN.

La conclusion (pp. 207-213) reparcourt les lignes essentielles de ce vaste discours critique bien articulé, mais annonce aussi d'autres possibles pistes d'analyse concernant le patrimoine haïtien de l'oraliture et d'autres domaines qui méritent d'être pris en compte pour des études approfondies : le théâtre, la musique, le chant...

Une très riche bibliographie (pp. 215-231) rend compte du vaste corpus analysé et des ouvrages critiques et théoriques sur lesquels s'est appuyée l'autrice de ce beau volume, dont nous soulignons le grand intérêt d'un point de vue culturel et littéraire. La clarté du style d'écriture rend la lecture de l'ouvrage agréable et engageante, un repère incontournable pour tous ceux qui désirent approcher et approfondir le patrimoine du *kont* haïtien.

Francesca PARABOSCHI

Véronique CORINUS, *Écrire l'oralité créole. Étude du répertoire de Félix Modock (1885-1942) conteur antillais*, Paris, Champion, 2023, 409 pp.

Cet ouvrage de présentation et analyse des contes de Félix MODOCK fait suite au *Répertoire du conteur Félix Modock (1885-1942)*. Traduc-

tion et édition critique, Paris, Karthala, 2021 par les soins de l'auteur Véronique CORINUS. Jean DERIVE dans la « Préface » (pp. 9-13) rappelle qu'au fil des siècles, plusieurs approches se sont succédé pour étudier le passage des contes folkloriques de l'oral à l'écrit. Il félicite l'entreprise de CORINUS : son traitement des contes « au plan morphologique comme au plan stylistique » (pp. 10-11), « la rigueur avec laquelle elle a mené ses enquêtes pour faire la genèse de l'énonciation de ces textes particuliers » (p. 11), l'analyse capable d'éviter « le piège de l'anecdotique, [de] prendre du recul et proposer une vue d'ensemble » (p. 12).

Le volume se structure en six chapitres : « Aux origines du répertoire : quête et reconquête des mondes noirs » (pp. 29-83), « La fabrication du répertoire » (pp. 85-133), « La composition du répertoire : redéfinition et reclassification des contes créoles » (pp. 135-171), « Reconfiguration d'un répertoire unifié » (pp. 173-212), « Le destin tragique d'un conteur antillais » (pp. 213-279), « L'unité thématique : un univers d'hommes » (pp. 281-328).

Dans son « Introduction : le dévoilement d'une œuvre masquée » (pp. 15-28) l'auteure restitue l'histoire de la non visibilité des contes de MODOCK ; réunis sans qu'ils constituent un ensemble cohérent et uni dans *Folk-Lore of the Antilles, French and English* édité par Elsie CLEWS PARSON en 1924, ces contes ont été ramenés sur la scène éditoriale grâce à la thèse de CORINUS qui s'est engagée à leur étude. Les contes méritent en effet intérêt et considération en raison de leurs qualités esthétiques et aussi pour le fait qu'ils représentent un « jalon important dans l'histoire de l'oralité créole » (p. 18). Ces contes témoignent notamment d'un temps important de l'oraliture : « le répertoire de Félix Modock s'inscrit dans la phase de déclin de l'oralité créole, que l'on situera symboliquement entre 1848 et 1946, période de transition entre le monde rural et plantationnaire qui se démantèle progressivement et une société post-esclavagiste, plus urbaine et plus occidentalisée qui émerge » (p. 19). Le critique retrace ainsi les étapes de l'évolution de l'oralité vers l'écriture, précise une définition de 'champ littéraire' et de 'répertoire', rappelle l'intérêt pour cette forme artistique et culturelle de la part de penseurs et intellectuels antillais. CORINUS s'arrête ensuite sur les différentes approches critiques assumées vis-à-vis de l'étude des contes, fournit une brève présentation de l'ouvrage qu'elle s'apprête à analyser et de la démarche suivie.

« On ne comprend pleinement la portée du répertoire Félix Modock qu'en le faisant entrer en résonance avec le vaste ouvrage sans lequel il est inséré et par lequel il prend tout son sens : *Folk-Lore of the Antilles, French and English* » (p. 29) ; c'est avec cette phrase que commence le premier chapitre spécialement consacré à ce volume singulier. CORINUS retrace la personnalité, la vie, les études de la chercheuse Elsie CLEWS PARSON (ses enquêtes menées en Martinique

en particulier), explique ses méthodes de notation, enregistrement et transcription, montre la finalité ultime de l'œuvre : la promotion de l'ouverture d'esprit et du respect de l'Autre. Ce message se situe dans un cadre culturel américain, dont CORINUS rend compte, caractérisé par une certaine indifférence et superficialité envers les « cultures noires [...] que ce soit en ethnologie, en anthropologie ou en sociologie » (p. 53) ; le critique décrit la position de CLEWS PARSON, la portée du renouvellement de ses études sur le folklore noir, la difficulté de compréhension et de réception de son ouvrage qui « n'est remis à l'honneur que dans les années 70, quand l'engouement pour la littérature orale connaît un regain d'intérêt » (p. 82).

Le deuxième chapitre se focalise sur les interactions entre CLEWS PARSON et MODOCK qui « apparaît comme la voix principale de la tradition orale martiniquaise. En lui attribuant la première place dans la liste de ses informateurs de la Martinique, Elsie Clews Parson lui décerne implicitement le titre de 'maître conteur' » (p. 89). CORINUS souligne qu'il s'avère toutefois assez malaisé de retrouver les trente-neuf contes de MODOCK parmi les cinquante-six recueillis dans le volume, la chercheuse américaine ayant voulu « rassembler un corpus paradigmatique organisé autour de la notion de variantes et non un corpus syntagmatique mettant en valeur la production d'un seul énonciateur » (p. 92). Après avoir montré le critère de présentations des contes de la part de CLEWS PARSON, CORINUS explique l'ordre de parution des contes de MODOCK. Le critique revient par la suite sur l'importance du terme 'répertoire' pour désigner l'ensemble des contes du conteur, rend compte des origines de son matériel oral de référence, le nombre important de contes qu'il a entendus au Lorrain, mais souligne aussi la revendication (et la maîtrise) énonciative originale de MODOCK dans certains de ces contes.

Le troisième chapitre est centré sur le conte. Après avoir remarqué la difficulté d'une définition de ce genre « protéiforme et aux contours flous » (p. 135), CORINUS fait noter, que le *kont* créole présente des caractéristiques qu'on ne peut pas comprendre selon les seuls critères de la littérature occidentale, d'où la nécessité d'adopter une approche émique qui « oblige à un renversement épistémologique [...] par la prise en compte du point de vue de l'indigène (ou du local, de l'autochtone, du populaire [...] » (p. 137). Le critique réfléchit ainsi sur la terminologie à employer pour pourvoir une présentation du genre spécifique du répertoire de MODOCK et passe en revue toutes les formes de littérature orale susceptibles de fournir de base à l'élaboration d'un conte ou de se confondre avec lui. Elle s'essaie donc à une classification émique des contes créoles en reprenant une classification précédente œuvrée par LÉONORA (conteuse guadeloupéenne) et cherchant à l'affiner : contes de compère Lapin et compère Zamba ;

contes de Zombis et de la Diabliesse, contes obscènes et contes pour faire rire.

Le chapitre suivant propose une classification des trente-neuf contes de MODOCK selon une approche qui combine les données émiqques (données discursives entendant donner accès aux représentations des acteurs autochtones) aux données étiqques (données construites par des dispositifs d'observation ou de mesure) notées par le chercheur (cf. pp. 173-174), ce qui permet à CORINUS « d'élaborer un dispositif d'appréhension efficace » (p. 174), représenté dans un schéma ternaire à double entrée (et expliqué de manière discursive) : les contes madrés, sorciers et ludiques se croisent avec les contes animaliers et humains. Le critique explique par la suite l'enchâssement d'autres formes d'oralité : elle note en effet que plusieurs fois le *tikont* (petit conte) s'agence au *grankont* (grand conte) et le dynamise, mais le plus souvent le *grankont* s'enrichit encore de devinettes, invectives, proverbes, chansons dont le critique commente la forme et la fonction : « la multiplicité des modes énonciatifs du répertoire ressortit de ce même désir d'entassement, de listage. Le conteur applique ainsi à son répertoire une rhétorique du Divers, empreinte d'une fonction esthétique forte » (p. 211).

Le chapitre cinq se penche sur la figure de MODOCK et reparcourt les données saisissantes de sa biographie. CORINUS souligne la difficulté des enquêtes menées sur « divers documents écrits, archives départementales et ouvrages historiques » et « sur le terrain, recueillant les témoignages des divers membres de sa famille » (p. 216). L'auteure a le grand mérite d'évoquer, à côté des données biographiques, tout le contexte socio-politique et culturel dans lequel Félix MODOCK a vécu, en restituant avec force détails les dynamiques identitaires et des scénarios incontournables pour la compréhension de l'univers de la Caraïbe : la plantation, la grande guerre, l'emprise du modèle français sur l'esprit martiniquais, la capitulation de la France face aux nazis...

Dans le dernier chapitre, CORINUS cherche à retrouver la cohérence de l'ensemble des contes à travers des constantes, des retours et des reprises en ce qui concerne éminemment le système des personnages et les thèmes traités. Elle fait noter notamment la prédominance de héros masculins et plus en particulier de la figure du fils. Cette dernière est étudiée dans la complexité de ses multiples facettes (fils autonomes, révoltés, épanouis, soumis, terribles), mise en rapport avec la figure de la mère, elle aussi apparaissant tour à tour différente, à savoir : nourricière, goulee, dévorante. La figure du fils est analysée aussi dans le rapport avec la figure du père, susceptible le plus souvent de générer un conflit qui se réverbère en plusieurs contextes situationnels : « les luttes des pères et des fils adoptent des représentations variées. Que le conflit générationnel prenne les contours du fils bâtard contre son seigneur indigne, de l'apprenti rusé contre son patron diabolique, ou

encore du pécheur impénitent contre le Christ, il s'agit toujours pour le garçon de supplanter une figure paternelle » (p. 316). L'autre thématique analysée dans ses différentes déclinaisons est le mariage : la quête d'une épouse, les dangers du mariage, le refus des noces, la sexualité et la stérilité. L'auteur parvient ainsi à monter une unité profonde de style d'exposition et de thèmes traités, une cohérence dans la vision du monde qui confèrent au répertoire de Félix MODOCK le statut d'œuvre littéraire à part entière.

La « Conclusion : une œuvre des fondations » (pp. 329-349) se penche sur la difficile désignation de la place et du statut de Félix MODOCK dans le panorama social et culturel de son époque : « être atypique et paradoxal, à la frontière entre l'oralité et l'écriture » (p. 329). CORINUS résout cette hésitation en lui reconnaissant le statut d'auteur ; conteur habile, il s'est révélé d'un côté marqueur de parole et d'un autre côté il s'est avéré en quelque sorte précurseur d'une littérature à venir.

Une très riche bibliographie (pp. 351-393) clôt le volume et rend compte du panorama vaste et complexe où se situe l'enquête de cet ouvrage et la rigueur des études menées par CORINUS. L'index des noms (pp. 395-403) s'avère de la plus grande utilité comme outil de recherche et de repère.

Francesca PARABOSCHI

Alexandra ROCH (dir.), « L'expression du marronnage dans la Caraïbe aux XX^e et XXI^e siècles », *Recherches Francophones*, vol. 2, n. 1, 2022, <https://recherchesfrancophones.library.mcgill.ca/>

Le volume publié par la revue *Recherches Francophones* propose un dossier thématique consacré au marronnage, phénomène indissociable de la Caraïbe, comme le remarque Raymond MBASSI ATÉBA (pp. 1-2). Dans l'introduction à l'ouvrage (pp. 3-10), Alexandra ROCH signale que ce volume est issu d'une journée d'études organisée à l'Université des Antilles, pôle de la Martinique, en mars 2018, et consacrée au phénomène du marronnage dans l'espace caribéen francophone et anglophone aux XX^e et XXI^e siècles. Le dossier se divise en deux parties : « Marronnage et contre-espace » (pp. 11-41) et « Marronnage et esthétiques littéraires » (pp. 42-80), dont nous proposons ici un compte rendu détaillé ; la section « Varia » (pp. 81-121) inclut deux ultérieures contributions d'aire caribéenne. Nous signalons aussi la présence d'une section consacrée aux créations (pp. 136-141), dans

laquelle figurent des poèmes inédits de Kumari R. ISSUR (*Essence et résilience*) et de Tahar BEKRI (*Je cherche mes mots* et *Gaston Miron*).

Richard PRICE, dans « Un aperçu des Marrons aux Amériques » (pp. 11-23), nous permet de découvrir le phénomène du marronnage au sein de tout le continent américain, toutes langues confondues. Il rappelle comment le marronnage différait selon plusieurs conditions, selon la position sociale des marrons, ainsi que leur pays d'origine. En particulier, les esclaves créoles, qui étaient souvent acculturés, pouvaient fuir et passer pour des hommes libres grâce à leurs compétences (notamment la connaissance de la langue coloniale). La puissance de ce phénomène est ancrée dans l'histoire d'Haïti : les Marrons ont joué un rôle fondamental dans la constitution de la première nation d'hommes libres. Plus en général, c'était le marronnage à grande échelle qui touchait de manière directe les plantations : les communautés de fugitifs mettaient les colons en difficulté économique. Durant l'époque coloniale ils ont manifesté des compétences de guérilla dans tous les territoires et la lutte de résistance continue au début du XXI^e siècle : au Brésil et au Suriname les descendants des *quilombos* revendiquent des terres appartenant à la collectivité et leur action reste vibrante. L'étude « Penser le legs du marronnage à la Martinique : l'exemple du carnaval 2021 » (pp. 24-41) d'Alexandra ROCH, présente une revendication des valeurs du marronnage en Martinique. L'attitude des Martiniquais laisse penser à un héritage du marronnage dans le territoire ; le peuple martiniquais souffre en effet d'un sentiment de privation de liberté qui fait suite à la départementalisation du territoire en 1946. La chercheuse met en évidence comment la gestion de la crise liée à la pandémie de Covid-19 a accentué ce rapport de colonisés-colonisateurs qui semble toujours exister ; en effet, les Martiniquais voient dans la départementalisation du territoire une « domination silencieuse » (p. 28). Durant la pandémie, les locaux se sont sentis exclus de toute prise de décision, alors que le pouvoir semblait appartenir à la France hexagonale. Le carnaval se présente ainsi comme un moyen de dénonciation des problèmes sociaux et politiques : lors d'une des manifestations, interdites par l'État, une marionnette à l'effigie du préfet de la Martinique avait été associée à un gouverneur. De cette manière, le carnaval peut être associé à un « contre-espace » dans lequel les locaux expriment leur voix. En même temps, les carnavaliers sont associés aux nègres marrons développant de nouvelles stratégies de résistance. Ces actions ont trouvé un appui dans les réseaux sociaux où les principales informations étaient diffusées, comme notamment le code vestimentaire à respecter durant la manifestation suivante.

L'œuvre de René MARAN est au centre de la réflexion de Madis KROUMA, « L'écriture comme acte de marronnage chez René Maran » (pp. 42-65). La culture du marronnage est ancrée dans la vie

de l'écrivain guyanais d'origine martiniquaise puisque son père a été une figure représentative du marronnage, ayant quitté la Guyane pour s'installer à la Martinique. Contrairement à son père, qui s'était sacrifié pour la mission coloniale, René MARAN décide de se battre pour changer sa vie en empruntant la voie de l'écriture. Victime du « racisme colonial » (p. 50) et de la précarité financière, il commence la rédaction de *Batouala*, un « roman anticolonial » (p. 50) qui, dans le contexte de l'époque, est reçu comme une véritable bombe (p. 54). Cette contribution propose une nouvelle lecture de l'ouvrage, à travers le concept de marronnage, afin d'inscrire le combat de l'écrivain contre le système colonial. Le critique met en évidence comment l'ensemble discursif du roman, constitué de quatre stades, converge vers la critique de la colonisation : une lecture en spirale s'impose où le fond primitif est empreint du discours de l'ethnographie coloniale, duquel se dégagent des unités qui forment, en un mouvement en spirale justement, la posture anticoloniale présentée dans la préface du roman. Mylène DANGLADES s'intéresse à la production de CHAMOISEAU, dans « Des entrelacs d'histoire et de fuite dans *Un dimanche au cachot* de Patrick Chamoiseau » (pp. 66-80). À travers la lecture de ce roman il est possible d'explorer la dimension carcérale coloniale par le biais du personnage d'une esclave rebelle, Caroline. L'auteure se demande si l'héritage marron, ainsi que l'écriture, peut se soustraire à toute forme de cachot, ce qui permettrait au personnage de récupérer son humanité. La jeune protagoniste est en marge de toute vie sociale et le dimanche elle se cache, afin de fuir les surveillants, dans une ruine près de l'ancienne Habitation Gaschette, qui résulte être un ancien cachot qui servait aux békés pour terroriser les esclaves ; cet endroit rend ainsi vif le souvenir d'une « Histoire enfouie » (p. 74). Le roman associe des histoires différentes, à partir du récit-cadre de CHAMOISEAU : l'histoire Caroline, du peuple noir et de l'histoire esclavagiste. Le dimanche, évoqué dans le titre, est un jour significatif dans le roman, puisque l'auteur le rattache aux expériences du marronnage : la prise de conscience de ce phénomène permet à l'homme de se découvrir lui-même.

Pour conclure, nous donnons un aperçu de la section « Varia », en dehors du dossier thématique, qui s'ouvre avec la contribution de Kévin GAYALIN, « La reterritorialisation de la ville de Saint-Pierre à la Martinique par les Martiniquais après l'éruption de 1902 » (pp. 81-100). Dans l'article l'on s'intéresse à la reconstruction de l'espace-ville de Saint-Pierre et à son repeuplement à la suite de l'éruption de la Montagne Pelée, invitant à repenser la réappropriation du territoire de la part des Martiniquais. L'auteur retrace l'histoire de la ville portuaire qui, avant 1902, avait entamé un processus de mimétisme urbain et culturel avec l'Europe (l'appellation de « Petit Paris des Antilles » lui avait ainsi été attribuée). L'éruption volcanique de 1902 impose une

reconstruction : une société nouvelle naît des cendres de Saint-Pierre. Suit l'étude de Lidiya BOTEVA, « Écriture francophone et Anthropocène dans *Moi, Tituba sorcière... noire de Salem*, de Maryse Condé : une lecture postcritique » (pp. 101-121). L'autrice dégage une lecture herméneutique qui répond aux besoins du phénomène de l'Anthropocène, s'insérant dans les intérêts contemporains de l'écocritique, et en particulier de la *care literature*. Le roman de CONDÉ permet d'approfondir la nécessité de tisser des liens entre le monde naturel et le monde humain : la protagoniste, esclave créole, essaye de s'approprier l'espace du « lieu imposé » (p. 110) afin de dépasser le sentiment de déracinement par rapport au « pays perdu » (p. 110). Ce passage pour la protagoniste Tituba se concrétise par un voyage en bateau où la mer, élément naturel propre de l'histoire de la Caraïbe, permet de guérir son âme. L'invitation se profile à penser à une cause collective, à préserver la Terre, et à travers des personnages féminins, dont notamment Tituba, à montrer comment il ne faut pas désespérer de l'avenir ; dans le texte, Tituba espère retrouver l'île de la Barbade, le pays rêvé symbolisant le retour à la nature où la vie reprendrait sa place.

Les articles du dossier contribuent à la connaissance d'un phénomène qui non seulement a intéressé l'espace caribéen mais aussi tout le continent américain. Il a été possible, par le biais de textes littéraires francophones, de comprendre des dynamiques indissociables de ces territoires. Les deux articles de « Varia » qui clôturent l'ouvrage ont en revanche permis de saisir l'importance d'enjeux contemporains, sociaux et littéraires, au sein de l'espace caribéen d'expression française.

Michael LIOI

Études romanes de Brno, vol. 43, n. 1 de 2022 et vol. 42, n. 1 de 2021, <https://journals.phil.muni.cz/erb/issue/view/1886> ; <https://journals.phil.muni.cz/erb/issue/view/1902>

Nous saluons la belle revue en accès libre *Études romanes* de l'Université de Brno qui se caractérise par une approche multidisciplinaire et une ouverture extraordinaire aux langues et littératures romanes. Les articles sont regroupés autour d'un dossier portant sur une thématique spécifique ou d'un axe de recherche, mais la revue présente également des études libres dans la section « Études ».

Nous allons rendre compte de l'intérêt de la revue pour l'espace francophone et plus spécifiquement caraïbe.

À l'intérieur du volume 43, n. 1 de 2022, nous avons le plaisir de signaler l'article « Le trésor caché de la langue française : l'originalité de la nouvelle littérature antillaise » (pp. 19-32), une étude comparée où Milena FUČÍKOVÁ examine la langue française dans ses aspects communs au sein de divers récits antillais réunis par Ralph LUDWIG dans l'œuvre *Écrire la « parole de nuit »*. La nouvelle littérature antillaise, publiée en 1994. Prenant pour objet d'analyse les récits et poèmes écrits en français par Patrick CHAMOISEAU, Raphaël CONFIAINT, René DEPESTRE, Édouard GLISSANT, Ernest PÉPIN et Gisèle PINEAU, l'autrice se propose de comparer l'originalité de leur langage littéraire et d'analyser l'autonomie de la nouvelle esthétique notionnelle dans le but de comprendre si ces écrivains sont « passés d'une 'pré-littérature' à une esthétique indépendante » (p. 20). Pour ce faire, Milena FUČÍKOVÁ illustre les concepts qui composent l'esthétique 'de la nuit', notamment les notions d'opacité, de chaos et de Relation théorisées par GLISSANT ; la théorie du roman de KUNDERA et la résistance au centralisme français, qui remonte à la colonisation et dont les auteurs de la créolité sont porteurs. En ce qui concerne la présence du créole au sein de la langue française, l'analyse des moyens stylistiques et linguistiques de l'écriture de CHAMOISEAU revêt une importance particulière, car il en découle que l'auteur, entre l'utilisation du français régional des Antilles et une combinaison de représentations linguistiques écrites et orales, emploie « un langage complexe qui est dû en partie à ce français régional et à l'insertion de la langue créole ainsi qu'aux termes liés spécifiquement à la culture antillaise » (p. 23), comme le montrent très clairement les exemples fournis. L'autrice illustre également l'importance des points de contact entre l'écriture de CHAMOISEAU et PINEAU – dans ses traits de créolisation – et celle de DEPESTRE, qui, à son tour, évoque un univers créole haïtien dans ses écrits et valorise la langue orale. De plus, les points communs entre l'écriture de DEPESTRE et celle de PÉPIN sont également mis en évidence, tout comme le fait que, même pour ce dernier, l'écriture se fonde sur la place prépondérante de la tradition orale. Milena FUČÍKOVÁ dresse ainsi un panorama clair et particulièrement intéressant de la complexité et de l'imagerie créole, qui imprègne et façonne le langage littéraire des auteurs du recueil dont elle nous présente une minutieuse analyse.

Dans le volume 42, n. 1 de 2021, nous avons le plaisir de signaler l'étude intitulée « Traduire une littérature mineure en langue majeure : quelques réflexions pour une traduction de *Bord de Canal*, roman martiniquais, en espagnol d'Espagne » (pp. 347-358). L'autrice de l'article et traductrice du roman, Raquel GÓMEZ PINTADO, analyse les enjeux de la traduction en espagnol ibérique en se concentrant sur les stratégies hétérolingues présentes dans l'œuvre d'Alfred ALEXANDRE, des stratégies employées « pour montrer au lecteur une image 'vraie' de la Martinique, loin des clichés tropicaux » (p. 348). Le concept

d'‘Autre’ et de ‘Divers’ sont au cœur de cette analyse : le premier doit être évident grâce à une traduction qui s'adapte aux interconnexions et aux changements du monde actuel ; le second doit être le symbole d'une traduction qui, par le biais de la mondialisation, se veut respectueuse d'une certaine différence pour aboutir à une traduction étique. Avant d'entamer son analyse, l'autrice se concentre sur l'influence de la mondialisation dans la traduction, dont elle dresse un panorama complet qui envisage cet enjeu majeur pendant les siècles et jusqu'à nos jours, et d'où il ressort que la langue majeure, pour les écrivains postcoloniaux, constitue « l'un des instruments privilégiés de contestation » (p. 350). Dans un deuxième temps, Raquel GÓMEZ PINTADO analyse les questions d'hétérolinguisme et de revendication identitaire dans l'œuvre qui fait l'objet de son étude : deux éléments à la forte interconnexion car Alfred ALEXANDRE, pour souligner sa volonté de manifester son identité multiple – représentée par l'utilisation du créole et la mise en relief du délire verbal – recourt à ces stratégies qui font en sorte que de nombreuses langues, ou variétés sociales et régionales, coexistent au sein d'une même œuvre. L'autrice nous montre ainsi les stratégies principales employées dans *Bord de Canal* : l'œuvre rédigée principalement en français se caractérise tout d'abord par une présence constante de mots créoles écrits pour la plupart avec une graphie française et, dans certains cas, dans leur écriture originelle. De plus, Raquel GÓMEZ PINTADO nous montre les stratégies de création lexicale – une manière de « s'approprier et de détourner la langue française » (p. 352) – et de l'insertion du délire verbal qui témoigne de deux des objectifs du courant postcolonial, c'est-à-dire de la volonté de donner une voix aux marginaux et de restituer une image de la Martinique qui s'éloigne définitivement du stéréotype de paradis tropical. L'autrice illustre très clairement les procédés employés dans la rédaction, tels que l'humour, l'utilisation massive du pronom personnel « on » au lieu de « nous », de phrases entrecoupées, d'une syntaxe désordonnée et d'une ponctuation employée d'une façon inhabituelle pour un texte écrit. Pour ce qui en est des stratégies de traduction, qui comme l'autrice l'affirme, ne peuvent être mises en œuvre que grâce à une connaissance profonde de la réalité martiniquaise, l'accent est mis sur l'importance des structures syntaxiques de type asyndète – très fréquemment employées dans le roman – de l'absence d'éléments de ponctuation et de la conservation de l'ordre des phrases, de l'humour et de l'ironie, dans le but de recréer la même sensation d'« étrangeté » et d'abstraction de la réalité du texte source. GÓMEZ PINTADO évoque, de plus, l'enjeu majeur de la présence du créole dans le texte, pour lequel elle s'appuie sur les stratégies de Myriam SUCHET, telles que l'utilisation de mots non traduits, dans le but « d'éveiller un sentiment de surprise chez de lecteur-cible et de le renvoyer à un autre univers culturel, lui rappelant que l'œuvre n'appartient pas à sa

culture » (p. 355). En conclusion, Raquel GÓMEZ PINTADO nous transporte avec précision et une grande clarté d'expression dans le monde de la traduction de langues mineures vers des langues majeures avec tous les éléments hétérolingues et leurs bagages culturels et identitaires fondamentaux.

À l'intérieur du même volume, nous signalons aussi l'article d'Anaïs STAMPFLI « Enjeux de la traduction du roman caribéen plurilingue. Étude de traductions de Daniel MAXIMIN, Ernest PÉPIN et Maryse CONDÉ » (pp. 401-412) où l'autrice illustre les délicates questions de traduction des trois romans guadeloupéens et les stratégies employées par chaque traducteur.

La première partie de l'étude est consacrée à l'œuvre de Daniel MAXIMIN *L'isolé soleil*, traduite en anglais par Clarisse ZIMRA. L'autrice nous montre comment ZIMRA propose, outre la traduction, une introduction qui porte, entre autres, sur le contexte historique ; un extrait d'un entretien avec l'auteur et l'explication des difficultés rencontrées dans le processus de traduction. De plus, elle insère une présentation détaillée de l'œuvre de l'auteur, de nombreux commentaires, un glossaire des termes français spécifiques et un appendice avec les traductions des prières et des chants contenus dans le texte source. Anaïs STAMPFLI nous illustre que l'enjeu principal pour la traductrice est de trouver la bonne dose d'opacité et de transparence. La première est fortement employée par MAXIMIN, qui dérouté son lecteur par le mélange de différentes voix et langues ; tandis que la seconde, dans la traduction, doit être dosée avec mesure : elle doit aider à la compréhension d'un texte linguistiquement complexe sans toutefois l'aplatir. L'autrice se penche également sur d'autres caractéristiques fondamentales du texte de MAXIMIN et de sa traduction, telles que la traduction des chants en créole et de leur musicalité ; des proverbes, traduits littéralement par l'auteur du créole en français – avec leur caractère énigmatique et aliénant qui en découle – les jeux de mots et, bien sûr, les références intellectuelles. Le résultat, selon STAMPFLI, est un texte cible, fidèle à l'original dans son mélange de composants mais qui donne au lecteur anglophone les outils pour s'orienter dans l'univers complexe de MAXIMIN. La deuxième partie de l'étude se focalise sur la traduction en italien réalisée par Marie-José HOYET de l'œuvre *L'Homme-au-Bâton* d'Ernest PÉPIN. Tout en soulignant la grande connaissance du monde culturel caribéen de la part de la traductrice, Anaïs STAMPFLI analyse les éléments proposés par HOYET dans sa traduction, telles qu'un résumé de l'œuvre, une biographie de l'auteur ainsi qu'une introduction sur le contexte du roman et sa structure. L'autrice présente également les stratégies employées, telles que l'usage des notes en bas de page, l'emploi de l'italique, l'intégration d'explications, qui ont pour but la compréhension de l'univers caribéen de la part du lecteur italophone, et le glossaire final, créé pour que « l'auteur prenne la mesure de la plurilinguïté du texte source »

(p. 406). Anaïs STAMPFLI se penche également sur les éléments critiques de la traduction, à savoir les expressions plurilingues ou typiquement caribéennes qui, parfois, sont passées sous silence par la traductrice, tout comme certains mots en français régional des Antilles ou les associations poétiques franco-créoles. Cependant, l'autrice considère que le résultat est positif et satisfaisant et, en présentant quelques retours sur l'intérêt grandissant pour les littératures caribéennes en Italie, confirme la création d'un texte cible qui, grâce au bagage culturel insulaire et plus largement latino-américain de la traductrice, est accessible au lecteur italoophone.

La troisième et dernière partie de l'article est centrée sur la version anglophone de *Traversée de la Mangrove*, de Maryse CONDÉ. Le traducteur, Richard PHILCOX, contrairement aux deux cas précédents, s'inscrit dans une longue tradition où, depuis 1987, la quasi-totalité de ses œuvres ont été traduites, ce qui a permis à CONDE de se faire connaître et apprécier dans le monde anglophone. Anaïs STAMPFLI analyse les décisions stratégiques du traducteur, telles que la volonté de ne pas utiliser des références trop proches du contexte géographique du roman, de ne pas traduire les expressions créoles à base lexicale anglophone et de ne pas créer de néologisme, en se concentrant, en revanche, sur la transmission au public anglophone des tonalités de l'œuvre. Cette caractéristique, comme l'illustre l'autrice grâce à de nombreux extraits du texte, est de la plus haute importance pour le traducteur, qui affirme observer d'importantes ressemblances avec l'œuvre de Virginia WOOLF et, notamment, avec *Promenade au phare*. Anaïs STAMPFLI effectue une analyse très précise de cette similitude, qui se révèle surtout dans les « monologues intérieures exprimant de semblables divagations spontanées au gré des pensées des personnages » (p. 409), et démontre par conséquent que la traduction anglophone a été réalisée par PHILCOX en gardant à l'esprit le style de WOOLF. Les seuls points où, selon l'autrice, cette proximité ne se vérifie pas, concernent l'importance de la polyphonie et de l'oralité pour l'autrice de *Traversée de la Mangrove*, que l'on ne retrouve pas dans la même mesure dans l'œuvre woolfienne. Anaïs STAMPFLI, en guise de conclusion, illustre les deux enjeux majeurs de la traduction de cette typologie de textes. Tout d'abord, elle affirme que chacun d'entre eux est unique et que chaque œuvre nécessite une nouvelle approche traductive. De plus, elle souligne le statut du traducteur, qui est tout d'abord un lecteur, et qui projette donc dans la traduction ses sensibilités. En évoquant sa propre sensibilité pour la richesse plurilingue des romans caribéens, elle nous fait finalement part de son inclination personnelle pour la traduction de Clarisse ZIMRA.

Alessia DELLA ROCCA

Guy DUGAS (dir.), « Inachevé, inabouti », *Continents manuscrits. Génétique des textes littéraires – Afrique, Caraïbe, diaspora*, n. 19, 2022, <https://journals.openedition.org/coma/8775>

Cette livraison de *Continents manuscrits* présente un dossier, coordonné par Guy DUGAS, qui regroupe sept articles sur sept différents ouvrages inaboutis ou inachevés. Le dossier s'enrichit d'un entretien avec l'historien et écrivain français Marcel BÉNABOU et d'un extrait des commentaires du peintre algérien Hamid TIBOUCHI sur cinq de ces tableaux, les deux textes/contributions ayant pour thème le concept d'*infini*.

Dans l'introduction au dossier, Guy DUGAS souligne la différence entre *inabouti* et *inachevé* : indique une œuvre qui a été terminée au niveau de la structure, mais n'est pas prête pour sa publication définitive ; est réservé, par contre, à une œuvre inachevée et qui a été abandonnée par son auteur ou a vu son écriture interrompue pour cause de force majeure.

Parmi les sept articles du dossier, quatre sont consacrés à des auteurs francophones. Les trois restants sont une analyse menée par Katherine DOIG sur le roman *Confiteor* par le catalan Jaume CABRÉ, une réflexion de Chantal COLOMB à propos du roman-poème *Petrolio* de Pier Paolo PASOLINI et une recherche conduite par Hélène THIÉRARD sur la tentative (avortée) de traduction en français de *Hyle II* par son même auteur, l'allemand Raoul HAUSMANN.

Au sein des quatre articles focalisés sur des auteurs francophones, deux concernent des auteurs caribéens. Le premier d'entre eux est l'article de Francine KAUFMANN « Le 'Kaddish' in-fini et ininterrompu d'André Schwarz-Bart : jusqu'à une pièce de théâtre et un roman en pièces ». L'article trace d'abord la biographie de l'écrivain juif qui a perdu sa famille à Auschwitz, avant de s'unir à la Résistance ; après avoir publié en 1959 son premier roman, *Le dernier des justes*, distingué du prix Goncourt, il s'est établi en Guadeloupe, où il a marié l'écrivaine antillaise Simone BRUMANT, devenue célèbre avec le nom du mari. KAUFMANN explique le projet de SCHWARZ-BART de composer un triptyque dont *Les derniers des justes* forme le premier élément, un cycle 'antillais' de sept romans le second, et un roman qui serait titré *En souvenir du XX^e siècle* le troisième. Cependant, l'échec du roman *La mulâtresse Solitude*, paru en 1972, conduit l'écrivain à cesser de publier jusqu'à sa mort, survenue en 2006. KAUFMANN montre comment SCHWARZ-BART n'a toutefois jamais cessé d'écrire : le critique focalise en effets sa recherche sur le projet du *Kaddish*, ouvrage au sujet juif, qui donne lieu d'abord à une pièce de théâtre et ensuite à un roman. Aucun de ces projets ne sera jamais mené à terme pour des multiples

raisons, littéraires, morales et subjectives, jusqu'à la maladie des dernières années de vie de l'écrivain.

L'article de Gaëlle CAUVIN « Le journal de René Depestre peut-il faire œuvre ? » relève le caractère littéraire du journal tenu par le poète haïtien entre 1964 et 1978. CAUVIN a noté qu'il est difficile d'établir si un journal peut être considéré comme une véritable œuvre littéraire, du fait qu'il n'est toujours pas certain si l'auteur du journal écrit pour soi ou pour de futurs lecteurs. Cependant, dans ce cas, DEPESTRE revient à fur et à mesure sur ses mots, en effaçant, en modifiant, s'interrogeant même sur le sens du journal dans des passages métalittéraires. Ce travail sur le texte, qui d'après CAUVIN « peut qualifier ce journal d'œuvre à part entière », est témoigné par le double état du texte, un manuscrit et un tapuscrit. Cette dernière version, considérée par son auteur comme la plus achevée, a été publiée plus de quarante ans après la conclusion du journal, en 2020.

Les deux restants articles concernent à leur tour des auteurs francophones et comprennent une analyse de l'histoire éditoriale du *Partisan* d'Albert MEMMI conduit par Hervé SANSON et un essai de Kai KRIENKE sur le roman *Ébauche du père* de Jean SÉNAC. Dans le premier, le critique enquête sur les raisons qui ont mené l'écrivain à renoncer à son essai, à le transformer en une récolte d'aphorismes et puis en un récit et finalement à y renoncer à nouveau, à le reprendre quarante ans après en déplaçant le sujet sur le fondamentalisme islamique et enfin à y renoncer définitivement. Dans le second, KRIENKE soutient que le roman du poète algérien, quoique publié posthume, reste inachevé, en soulignant la profonde instabilité structurelle du manuscrit original.

Pierpaolo GUERINONI

ŒUVRES GÉNÉRALES ET AUTRES FRANCOPHONIES

SILVIA RIVA

Yves CLAVARON, Odile GANNIER (dir.), *Lieux de mémoire et océan. Géographie littéraire de la mémoire transatlantique aux XX^e et XXI^e siècles*. Paris, Honoré Champion, 2022, 260 pp.

Dans cet ouvrage, Yves CLAVARON et Odile GANNIER empruntent à Pierre NORA le concept de « lieu de mémoire » pour l'appliquer à l'oubli qui caractériserait l'histoire coloniale. S'inscrivant dans le cadre des études atlantiques qui – depuis au moins la parution de *L'Atlantique noir* (1993) de Paul GILROY – ont permis de soulever les liens socio-culturels entre Europe, Afrique et Amériques, les co-directeurs du présent volume explicitent leur approche qui relèverait plutôt d'« études océaniques » (p. 19). Il s'agit donc de construire une géographie littéraire des lieux de mémoire océaniques au sens topographique, en mettant l'accent sur les espaces maritimes et côtiers en lien direct avec l'océan, défini comme « un vide à investir par la mémoire » (p. 23), et les déplacements de part et d'autre de l'Atlantique.

Pour ce faire, le volume recueille treize articles – repartis en trois parties – qui étudient la façon dont ces lieux sont représentés dans les littératures des XX^e et XXI^e siècles. La première partie se concentre sur les représentations du « passage du milieu » et la construction de l'Atlantique noir. L'article d'Yves CLAVARON (pp. 37-49) souligne comment l'écriture peut jouer un rôle réparateur vis-à-vis de l'histoire atlantique, enfouie ou occultée sous un « océan de mémoire ». Charles FORSDICK (pp. 51-69) s'intéresse quant à lui aux dynamiques à la fois transnationales et transcontinentales auxquelles obéissent les lieux de mémoire dédiés aux esclaves africains au sein de l'espace atlantique, soulignant le risque d'une « sur-maritimisation » de la mémoire. À partir du récit de la peintre Lucie COUTURIER, *Des inconnus chez moi* (1920), et du roman de Claude MCKAY, *Banjo* (1929), David MURPHY (pp. 71-83) montre l'importance de la côte méditerranéenne dans la compréhension de la géographie littéraire de la mémoire transatlantique, en faisant de Fréjus et de Marseille des capitales alternatives de la France noire. Les articles de Véronique CORINUS et de Lucile COMBREAU trouvent leur source dans l'île de Gorée, un lieu de mémoire très symbolique de la traite esclavagiste. Véronique CORINUS (pp. 85-97) montre comment, dans

le roman *Humus* (2006), Fabienne KANOR part d'un fait divers pour retracer la mémoire de quatorze femmes qui se jetèrent dans l'océan après leur embarquement forcé sur un vaisseau négrier. Lucille COMBREAU (pp. 99-113) s'intéresse à la géographie déployée par deux recueils poétiques de Tanella BONI, *Chaque jour l'espérance* (2002) et *Gorée île baobab* (2004), pour mettre en lumière comment la poésie permet la mise en relation des lieux et des êtres dispersés à cause de la déportation.

La deuxième partie est consacrée à l'espace archipélique des Caraïbes. Laura CARVIGAN-CASSIN (pp. 117-128) montre que la poésie de Saint-John PERSE et le théâtre d'Aimé CÉSAIRE dessinent un espace insulaire où terre et mer mettent en place des dynamiques pour la fondation de lieux de mémoire. Marta Asunción ALONSO (pp. 129-140), quant à elle, montre l'ambivalence de l'espace atlantique pour Maryse CONDÉ, qui représente parfois de façon très critique certains lieux en raison de l'exploitation touristique et commerciale qui en est faite. L'article de Marie BOCHEREAU (pp. 141-154) est dédié à Patrick CHAMOISEAU et à la construction d'espace de mémoire qui se situe à l'intérieur de terres insulaires. Élargissant l'espace antillais francophone à Cuba et à la Jamaïque, Odile GANNIER (pp. 155-174) analyse trois romans contemporains – *Small Island* d'Andrea LEVY (2004), *La Viajera* de Karla SUÁREZ (2004) et *En attendant la montée des eaux* de Maryse CONDÉ (2010) – et montre comment les détours des personnages de ces trois récits dessinent un espace aquatique autour de l'Atlantique.

La troisième partie est consacrée à l'analyse de mémoires croisées au sein de l'Atlantique nord, essentiellement britannique, et de l'Atlantique sud, issue du contact entre les Portugais et l'Afrique. Aurélie MOUZET (pp. 177-189) met en relation *Some Sing, Some Cry* (2010) des écrivaines afro-américaines Ntozake SHANGE et Ifa BAYEZA, et *O Crime do Cais do Valongo* (2018) de l'écrivaine afro-brésilienne Eliana Alves CRUZ. Constatant l'élaboration d'une mémoire afrodescendante transatlantique, l'article montre comment le passé esclavagiste réunit le nord et le sud de l'Atlantique, à travers la mise en communication de deux des plus grands ports négriers des Amériques. Andreia SILVA-MALLET (pp. 191-203) analyse ces relations pour ce qui concerne les relations Afrique-Amérique du Sud, à travers l'analyse de *Um defeito de cor* (2006) d'Ana Maria GONÇALVES et *Pelourinho* (1995) de Tierno MONÉNEMBO pour montrer en quoi l'absence de mémoire dans l'espace public de Salvador de Bahia, l'ancienne capitale du Brésil, conduit ses habitants à construire des mémoires alternatives. En s'appuyant sur *Corvo azul* (2012) de Adriana LISBOA et *Palavras cruzadas* (2015) de Guiomar DE GRAMMONT, Céline RICHARD (pp. 205-217) met en relation les victimes des abysses atlantiques et le souvenir des corps

que la violence des dictatures sud-américaines a fait disparaître. Enfin, Corinne LEBLOND (pp. 219-232) montre le rôle que les îles de l'Atlantique jouent dans l'imaginaire de Marguerite YOURCENAR et dans la création d'une mémoire individuelle transcendée en mémoire collective.

Dans l'ensemble, ce travail collectif ouvre un espace de réflexion à partir de la mémoire coloniale qui invite à penser, à travers l'élément liquide, les interrelations et les interconnexions selon la poétique de la relation glissantienne. L'océan en particulier, et toute mer en général, apparaissent comme des éléments fluides sur lesquels l'art est appelé à superposer une œuvre de mémoire.

Donato LACIRIGNOLA

Mzago DOKHTOURICHVILI, Atinati MAMATSASHVILI (dir.), *Anthologie des littératures de langue française*, Tbilissi, Ilia State University Press, 2022, 548 pp.

Cette *Anthologie des littératures de langue française* est l'un des résultats de l'action qui s'organise à l'intérieur d'un vaste projet conçu au sein de la Délégation de « La Renaissance Française » en Géorgie, en collaboration avec un nombre remarquable d'universitaires et de chercheurs du monde entier qui travaillent dans le domaine de la francophonie.

Comme le relèvent Mzago DOKHTOURICHVILI et Atinati MAMATSASHVILI dans les quelques pages qui ouvrent le volume (« En guise d'introduction », pp. VII-X), cette anthologie a d'abord une importance didactique (dans un domaine, comme celui de la francophonie, où l'attention aux publications et aux outils didactiques n'est pas remarquable) car elle offre un panorama d'écrivains et d'écrivaines en langue française de quinze pays différents (Belgique, Suisse, Luxembourg, Roumanie, Cameroun, Congo RD, Gabon, Guinée, Algérie, Maroc, Tunisie, Liban, Canada/Québec et Vietnam). Ces extraits favorisent la rencontre avec ces auteurs, la rencontre avec les différentes cultures auxquelles ils appartiennent, mais ils s'avèrent aussi un vaste *corpus* des variétés du français dans le monde.

En effet, l'anthologie accueille presque 180 figures (strictement à partir de leur origine géographique) qui écrivent en français, des classiques aussi bien que des contemporains, présentés par une courte fiche bio-bibliographique en ouverture de la section qui leur est consacrée.

Outil de travail intéressant mais dont le but le plus captivant – comme le signale la quatrième de couverture – demeure, peut-être, celui de « susciter l'intérêt de lire des textes dans leur intégralité ».

Marco MODENESI

Dany LAFERRIÈRE, *Petit traité du racisme en Amérique*, Paris, Grasset, 2023, 256 pp.

Avec son *Petit traité du racisme en Amérique*, l'académicien Dany LAFERRIÈRE se livre à une traversée de l'histoire de la société états-unienne, d'hier comme d'aujourd'hui. En effet, le sujet de ce livre est explicité dès le titre de l'ouvrage. « N'ayons pas peur des mots » (p. 9), nous dit LAFERRIÈRE en ouverture, avant d'expliquer les raisons qui l'ont amené à « tricote[r] ce triste bouquin » (p. 10) où faits historiques, anecdotes, réflexions au tour du racisme dans « cette Amérique blessée » – comme il la définit dans la dédicace – s'alternent à partir de la mémoire de son auteur. Dany LAFERRIÈRE prévient d'ailleurs qu'il cible les États-Unis (un pays que l'écrivain connaît bien pour y avoir résidé), même si le racisme est présent partout sur la planète : « L'intérêt d'un tel sujet, c'est de bien viser » (p. 9).

Contrairement à ce que le mot traité pourrait suggérer, ce livre se configure comme une succession de petits textes, alternant prose et poèmes, sans forcément d'envolées théoriques. Dans cette anthologie, l'espace et le temps se mélangent aussi, croisant racisme ordinaire, épisodes historiques et actualité : du Ku Klux Klan aux violences policières. Les courts poèmes condensent la position de Laferrière, qui utilise un langage direct. Par exemple : « Quand une femme dit NON / vous devez arrêter / Quand un NOIR dit J'étouffe / vous devez arrêter aussi » (p. 46) – c'est le texte d'un poème dont le titre est « Stop ». En effet la force de ces poèmes est souvent dans le choix des mots des titres, justes et percutants : « Aveugle », « L'Oxygène », « Le Système enrhumé », « Résiste », « La Frontière », pour n'en citer que quelques-uns.

À ces courts poèmes s'alternent des textes plus longs, des récits, dont le but est toujours de scruter les manifestations du racisme, et certains d'entre eux se caractérisent par les portraits qui y sont dessinés. Il s'agit d'une véritable galerie de personnages sur lesquels LAFERRIÈRE se penche pour montrer les formes de résistance que les victimes d'une société raciste ont pu exercer. On y retrouve alors l'abolitionniste Frederik DOUGLASS à coté de figures plus proches de

notre époque comme Angela DAVIS, Nina SIMONE, Toni MORRISON. Dans cette galerie de portraits illustrant cette histoire du racisme, les écrivains trouvent également leur place : Richard WRIGHT, Chester HIMES, Ralph ELLISON, James BALDWIN, etc. Mais y figurent aussi des militants et des hommes politiques, comme MALCOLM X et Martin Luther KING ; ainsi que des artistes et des musiciens, comme Miles DAVIS, Spike LEE, Tupac SHAKUR.

À la fin de cette galerie, LAFERRIÈRE explique donc que l'objectif de son parcours et de « remettre de la chair et de la douleur dans cette tragédie qu'est le racisme » (p. 243). L'écriture devient donc la stratégie choisie par l'écrivain pour engager les nouvelles générations dans cette lutte collective et les intéresser à « ces vies fugaces qui peuplent [s]es nuits » (p. 250). Finalement, LAFERRIÈRE retrace l'histoire du racisme d'un pays ayant prospéré, comme nombre d'autres nations, sur l'esclavage. Car le racisme est en Amérique, et ailleurs.

Donato LACIRIGNOLA

Serigne SEYE (dir.), « Littératures et cultures urbaines francophones », *Interculturel francophonies*, n. 40, nov.-déc. 2021

Le dossier s'articule autour de plusieurs études menées par des auteurs venus de différents lieux de la francophonie, France métropolitaine comprise, et aborde le thème de la ville comme espace privilégié de la création littéraire et artistique.

Le volume s'ouvre sur une présentation générale de Serigne SEYE, intitulée « Littératures et cultures urbaines : Définitions et dynamiques interrelationnelles dans l'espace francophone » (pp. 7-19) est une présentation générale ayant pour visée de légitimer le choix du sujet. Il s'interroge tout d'abord sur le sens du terme *urbain* qui est souvent compris comme lieu périphérique, « la banlieue ». Il souligne combien la ville a été et continue d'être un lieu propice à la création en tout genre, grâce, notamment, à un renouveau des pratiques artistiques. SEYE insiste sur la volonté de convoquer dans ce dossier des œuvres littéraires et artistiques éclectiques et originales.

La première contribution (pp. 21-42), de Francesca AIUTI, concerne les liens entre rap et littérature. Elle a pour titre « Abd Al Malik : quand le rap actualise la littérature ». Abd AL MALIK, jeune auteur aux multiples talents, nous est présenté comme un rappeur qui, à travers ses morceaux, « contribue de manière originale à ce processus de 're-modélisation' du 'littéraire' » (p. 21). C'est après la découverte

de l'œuvre d'Albert CAMUS que le chanteur va mettre en place son processus créatif. Ses morceaux associent la technique de l'échantillonnage, pour la musique, à des textes imprégnés de littérature. En effet le rappeur évoque et rend hommage à de grandes figures de la littérature, comme Aimé CÉSAIRE ou RIMBAUD, allant jusqu'à insérer des bribes de leurs œuvres dans ses chansons. Cet article permet d'aborder le rap dans une perspective nouvelle, comme moyen de faire parler le littéraire de façon moins traditionnelle.

Le deuxième article de Serigne SEYE, intitulé « *Maimouna* d'Abdoulaye Sadju et 'Dieynaba' de Pat Ghetto : quand le roman nourrit le rap ou un exemple de médiatisation d'un récit romanesque dans la musique urbaine » (pp. 43-72), poursuit sur la même thématique. Cette fois-ci il s'agit pour l'auteur de s'interroger sur la pertinence d'un possible rapprochement entre le roman d'Abdoulaye SADJU *Maimouna* et la chanson « Dieynaba » de Pat GHETTO. Pour ce faire il entreprend une analyse comparative très minutieuse, à la fois sur le fond et la forme, dont il fait résulter les points de divergences et de convergences entre le roman et la chanson. Pour ce qui est de la forme, il souligne l'héritage de la structure profonde des contes oraux africains, présente dans les deux textes : le départ du village, l'arrivée et la perte en ville et le retour au village, marqué par le déshonneur. Quant au thème des textes, il s'agit dans les deux cas d'un topos de la littérature africaine : « La déchéance féminine en ville » (p. 52). Bien que le texte de rap se soit clairement inspiré du roman, il n'en est pas pour autant qu'une simple imitation. En effet dans sa conclusion l'auteur insiste sur la dimension créative du travail de Pat GHETTO. Il va au-delà de l'adaptation ou de l'imitation, il engage une véritable renaissance de l'œuvre romanesque. Selon Serigne SEYE, le passage d'un média à un autre et d'une langue l'autre, ainsi que la créativité de Pat GHETTO, ont permis l'éclosion d'une œuvre originale.

L'article de Aliou SECK, « Le slam à Dakar, un art urbain qui exprime les conditions sociales. L'exemple de quelques poètes slameurs dakarois » (pp. 73-91), comme son titre l'indique, explore la dimension sociale de ce genre hybride à mi-chemin entre poésie et musique. Cette poésie urbaine, comme la définit l'auteur, fournit aux jeunes dakarois le moyen de crier leur colère et d'exprimer leur opposition envers le gouvernement de leur pays. Il souligne la portée politique et militante de ce moyen d'expression, mais aussi son rôle didactique. En effet, le slam, grâce au succès qu'il remporte auprès des jeunes, apparaît à l'auteur comme une manière efficace et accessible de conscientisation des « masses populaires », idoine à véhiculer des messages ancrés dans la réalité sociale.

David YESAYA écrit sur les « Banlieusards et fiers de l'être : culture urbaine et francité » (pp. 93-113). L'espace territorial dont il s'agit dans cet article est celui de la banlieue française et de sa revendica-

tion identitaire. L'auteur se propose d'examiner les paroles de quatre auteurs de rap français emblématiques, Kery JAMES, DIZIZ, DIAM'S et GRAND CORPS MALADE afin de démontrer l'existence d'une véritable « identité banlieusarde » (p. 109). Il rappelle que le mot banlieue n'est pas neutre et au-delà de l'espace géographique renvoie à une réalité sociale, bien souvent stigmatisée dans le discours médiatico-politique. David YESAYA met en parallèle le désir d'affirmation identitaire des jeunes de banlieue avec le mouvement de la Négritude. Pour lui, il s'agit dans les deux cas de redonner à une population discriminée la fierté de ses origines et d'en faire une force. Les textes qu'il examine montrent la richesse et la spécificité de la culture de banlieue. Il conclut en appelant de ses vœux une meilleure compréhension, voire une réconciliation entre la banlieue et les « autres ».

Serena CELLO présente l'article « Des ateliers d'écriture au roman d'investigation : l'influence de Saint Denis dans la narration de Rachid Santaki » (pp. 115-129). L'auteure de cette étude s'intéresse au parcours de l'écrivain de romans policiers Rachid SANTAKI, issu de la banlieue de Saint Denis, dont il a fait le décor de ses romans. Il entretient avec cet espace géographique des liens très profonds puisqu'il y a vécu et y a exercé l'activité d'éducateur sportif. Son implication sur le territoire ne s'est jamais démentie depuis. On apprend que SANTAKI est engagé dans le milieu associatif et est à l'origine de nombreuses initiatives. Dans la seconde partie de l'article, Serena CELLO interroge le roman *Laisse pas trainer ton fils*, dernier ouvrage de l'écrivain, et y voit un exemple de « littérature d'investigation » (p. 120). En effet le roman reprend un fait divers dans lequel SANTAKI s'immerge et entre en contact avec la famille des protagonistes menant ainsi une véritable enquête. Ce qui ressort à la lecture de cet article c'est le double mouvement qui s'est construit entre l'écrivain et son territoire. Saint Denis est à la fois un lieu d'inspiration et un lieu d'engagement social.

Dans « Rap littérature et légitimité dans *Du rêve pour les oufs* de Faiza Guène » (pp. 131-146) Marion COSTE aborde le thème de la légitimité de « la littérature des banlieues » (p. 131). Selon elle cette littérature souffre d'un manque de reconnaissance de la part du monde de la culture légitime et est envisagée, dans la plupart des cas, avec mépris. Elle choisit d'examiner le roman *Du rêve pour les oufs* de Faiza GUÈNE pour illustrer son propos. L'article s'articule en trois parties : la place du rap dans le roman, l'influence du rap sur l'écriture, les difficultés à accéder à la reconnaissance institutionnelle. Le rap, en particulier un morceau de DIAM'S et un autre de IAM, entrent en résonance avec l'histoire de la protagoniste, reflètent ses états d'âme et l'éclairent sur sa propre situation. Marion COSTE dans sa dernière partie souligne les liens qui se nouent entre le rap et la littérature de banlieue à travers la question de la légitimité. Ce trait commun aux deux disciplines leur permet « de fonder le groupe » (p. 139). Dans

cet article Marion COSTE nous rappelle la nécessité d'une forme de contre-culture venue des banlieues pour réfléchir sur une culture plus ouverte à « l'extérieur ».

Stève PUIG, dans « 'Enfants des lieux bannis' : rap et postcolonialité dans l'autobiographie urbaine » (pp. 147-167), s'intéresse à ce qu'il nomme l'« autobiographie urbaine » (p. 148) de jeunes rappeurs et à la mémoire postcoloniale. Il considère la littérature urbaine comme le lieu où s'expriment la double culture des générations postcoloniales. Il choisit d'examiner quatre « autobiographies urbaines », parmi lesquelles celle de Joey STARR, chanteur du groupe NTM ou celle de PASSI. Il remarque que tous ces ouvrages convoquent des figures emblématiques de la lutte anticolonialiste, comme Aimé CÉSAIRE et Frantz FANON. De ce fait il insiste sur le caractère engagé de cette littérature urbaine « porteuse d'une mémoire postcoloniale » (p. 149). Ils reviennent tous sur le passé colonial français, qui est souvent méconnu et le mettent en lien avec la situation actuelle des banlieues. Le rap et la littérature urbaine recèlent une dimension postcoloniale, car l'histoire des anciennes colonies en France est avant tout celle de l'immigration. En analysant ces autobiographies Stève PUIG perçoit les liens existants entre le passé colonial de la France et les cultures post-migratoires dans la France contemporaine. Ces quatre autobiographies, bien que singulières, puisque racontant quatre parcours de vie différents, se rejoignent dans leurs intentions de renseigner le lecteur sur l'histoire coloniale et ses conséquences dans l'espace des banlieues. L'auteur souligne, en conclusion, l'intérêt que suscitent de telles autobiographies auprès du public et contribuent de cette manière à une meilleure connaissance de la situation des banlieues en France au XXI^e siècle.

Le texte de Laude NGADI MAÏSSA, « De la littérature dans la SAPE : *Un crocodile à Luozi* de Norbat de Paris » (pp. 169-187), s'interroge sur la présence de la littérature dans la SAPE, acronyme de Société des Ambianceurs et des Personnes Élégantes, une mode vestimentaire et culturelle qui a vu ses débuts dans le Congo Brazzaville dans les années 1920. L'article se propose « d'examiner les traces dans la SAPE du fait littéraire » (p. 169), traces que NGADI MAÏSSA décline de manières différentes à travers l'examen de l'œuvre artistique de NORBAT de Paris, figure emblématique de l'univers de la SAPE. Il met l'accent sur le caractère populaire de ce genre et de son désir de légitimation à travers la collaboration avec Alain MABANCKOU. Dans un deuxième temps il cherche à tisser des liens entre deux œuvres fictionnelles de la tradition africaine et le travail de NORBAT de Paris. Il choisit d'explorer le crocodile comme représentation littéraire et performative. À travers cette exploration de l'univers de la SAPE, l'auteur nous en donne une vision nouvelle : « la sape devient chez lui un objet littéraire » (p. 182).

La dernière intervention de Christophe DURET, « Pakour, stégophilie et autres pratiques habitantes en milieu urbain dans le roman *Les Furtifs* d'Alain DAMASIO » (pp. 189-206) observe des pratiques telles que le parkour et la stégophilie (escalade des toitures). Christophe DURET amorce son analyse en définissant la notion d'habiter dans une perspective philosophique. Le développement qui suit s'articule autour de l'examen du roman dystopique *Les Furtifs* d'Alain DAMASIO. La dimension politique de ces pratiques constitue le noyau du roman. Dans un monde extrêmement surveillé, les pratiques du parkour et de la stégophilie offrent une façon d'échapper au dispositif de surveillance et de redonner la ville à ceux qui l'habitent, dans une tentative de réappropriation de l'espace urbain. L'auteur, en s'appuyant sur des travaux de philosophes comme DELEUZE et GUATTARI et sur l'analyse du roman *Les furtifs*, nous livre une étude où les pratiques ludo-sportives que sont le parkour et la stégophilie revêtent une dimension politique.

Ce dossier consacré aux littératures et cultures urbaines francophones offre des approches diverses mais convergentes. Leur objectif est de donner à ces pratiques culturelles issues des centres urbains périphériques une visibilité et une reconnaissance dont ils manquent bien souvent. Les intervenants, en apportant un nouvel éclairage sur des pratiques artistiques dépréciées par la culture « légitime », permettent aux cultures urbaines de s'inscrire pleinement dans le paysage culturel francophone.

Virginie LESCEUR

Dominique RANAIVOSON (dir.), *La vie culturelle à Madagascar durant l'ère coloniale (1896-1960). Traditions, transformations, réinventions*, Pondicherry, Kama Kailash (« Les cahiers de la SIELEC » n. 13), 2021, 289 pp.

Dominique RANAIVOSON réunit dans le présent volume de nombreuses études concernant les différentes facettes de la culture à Madagascar, d'expression française et malgache, pendant la période de la colonisation. Dans son « Introduction » (pp. 7-18), le critique souligne la spécificité de la culture insulaire due à la cohabitation de populations différentes (d'origine africaine, de l'Extrême Orient et de l'Arabie) qui n'a pas abouti à un amalgame homogène. Le critique reparcourt brièvement l'histoire et l'arrivée sur l'île de peuples différents au fil des siècles jusqu'à la tutelle que « la France impose à une

Grande Île divisée en royaumes dont la majeure partie est dominée par celui d'Imerina » (p. 8). Si l'entreprise coloniale prévoit l'usage du français, « la langue malgache dite 'officielle', le merina et ses déclinaisons régionales, continue d'être employée dans tous les domaines que la politique. La vie culturelle se trouve bientôt fragmentée linguistiquement, socialement et géographiquement » (p. 9), fait noter RANAIVOSON. Les différentes études se penchent ainsi sur la tentative de compréhension des fractures et des rencontres, des pratiques et des expressions artistiques (cf. p. 9) en malgache et en français qui rend compte de « la complexité de cette société dont la stratification engendre la segmentation des productions culturelles » (p. 10).

Le volume se structure en quatre parties principales.

La première partie « Les productions malgaches » (pp. 19-127) se compose de cinq contributions. La première « Côté scène : l'impact des nouveaux modèles » (pp. 21-41) explore les contaminations et les hybridations des pratiques théâtrales sur les hautes-terres de l'Imerina, les *hira gasy*, avec les représentations théâtrales des colons français qui puisaient dans leur répertoire de théâtre de boulevard de la fin du XIX^e siècle. Le critique brosse un panorama des pièces, des dramaturges, des représentations les plus saillants et offre ainsi un aperçu de l'histoire du théâtre malgache, capable d'accueillir les modèles occidentaux tout en conservant des spécificités autochtones. Cet amalgame donne lieu à un nouveau type de théâtre : « appelé 'classique', ses formes se fixent, ses chants sont diffusés par la radio puis le disque ; elles deviennent des références culturelles merina patrimonialisées » (p. 41). Dans « L'ombre des rois plane toujours. Le motif royal dans la littérature malgache » (pp. 43-64), après avoir montré l'importance de la figure des rois de l'Imerina supplantés par l'entreprise coloniale, RANAIVOSON montre que « la littérature malgache s'est emparée [du motif de la royauté] pour, de manière allusive, entretenir la mémoire du passé révolu tout en le transformant en signe nationaliste ambigu ou en marqueur identitaire » (p. 44). Le critique explore les domaines poétique et dramaturgique hantés par la figure des rois, tour à tour symbole de grandeur et d'indépendance ou au contraire d'archaïsme et de cruauté, motifs privilégiés pour conduire un discours sur l'imaginaire malgache et l'identité nationale. Nous signalons trois contributions portant sur la production d'expression malgache : la première étude de Radanielina RADOHENINJO (« Randja Zanamihoatra (1925-1997). Pierre angulaire de la poésie malgache », pp. 65-81) est axée sur la production poétique de ZANAMIHOATRA dont le critique propose plusieurs citations et leurs traductions ; RADOHENINJO montre son importance et son rôle de modèle pour les écrivains malgaches, notamment pour sa capacité d'allier une « fidélité au patrimoine à un renouvellement esthétique » (p. 80) ; la deuxième, d'Anjara FANOMEZANA RAKOTONIAINA et Dominique RANAIVOSON, « Bokin-d'Raimbilanja, des

imprimés pour le peuple » (pp. 83-107), explore l'extraordinaire essor des publications en malgache entre 1934 et 1944, expression d'une culture populaire non élitaire ; la troisième contribution « Première fiction sur la fracture : l'insurrection de 47 vue par E. D. Andriamalala » (pp. 109-127) présente l'écrivain ANDRIAMALALA et son œuvre pour se concentrer en particulier sur *Fofombadiko* de 1954 dans sa traduction en français (*Ma promise*, 2020) en mettant en lumière l'intérêt littéraire du roman au-delà de l'importance du cadre historique où l'histoire se déroule.

La deuxième partie « Des écrivains parmi les coloniaux : observateurs, amis, modèles » (pp. 129-190) se compose de trois contributions de Dominique RANAIVOSON. La première « Quand les écrivains français parlent de Madagascar : les correspondances de Paulhan et Renel » (pp. 131-147) met l'accent sur une question de la plus grande importance : la correspondance privée des écrivains qui ont échangé leurs premières impressions sur l'île à leur arrivée et ont restitué une première image de Madagascar qui a, par la suite, nourri tout un imaginaire européen. Le critique présente ainsi les commentaires de Charles RENEL et Jean PAULHAN qui ont séjourné à Madagascar, appris la langue malgache, mené des enquêtes sur le terrain et recueilli des éléments clés de la littérature orale (dictons, proverbes, contes...), susceptibles d'« entretenir en France un intérêt pour la Grande Île » (p. 146). PAULHAN est au centre de la réflexion suivante « Quand Jean Paulhan 'découvre' les hainteny » (pp. 149-170). Le critique reparcourt les étapes de la vie et de la recherche de PAULHAN à Madagascar, sa collecte d'expression de l'oralité et en particulier des poésies dites *hain-teny*, à savoir « des textes courts, à la première personne ou sous forme d'adresse ou encore d'un dialogue qui se clôt brusquement par une formule énigmatique » (p. 149). RANAIVOSON a soin de souligner l'importance et la réception de son œuvre et sa recontextualisation sur la base d'études plus récentes. La dernière contribution « Camo, Boudry et les autres : une chance pour les Malgaches » (pp. 171-190) se focalise sur « deux personnalités exceptionnelles dans la mesure où il s'agit d'hommes aux compétences techniques (en droit pour l'un, en finances et administration pour l'autre) envoyés à Madagascar pour servir le pouvoir colonial mais qui continuaient, à titre personnel, à aimer la littérature et écrire » (p. 172) : Pierre CAMO et Robert BOUDRY. Le critique présente la vie, les activités et les œuvres de ces deux figures incontournables d'« écrivains, éditeurs, journalistes, critiques littéraires et artistiques » (p. 190) qui ont permis une meilleure connaissance et un approfondissement saillant de la culture malgache. RANAIVOSON souligne cependant que leur rôle de promoteurs culturels ne les a pas engagés à prendre véritablement en charge les écrivains malgaches, ce qui n'a pas permis à ces derniers de « conquérir une légitimité dans le champ littéraire français » (p. 190).

La troisième partie « Des supports variés » (pp. 191-256) se compose de trois contributions. Dovy Navalona RANDRIANOELINA dans « La presse comme lieu d'expression des intellectuels malgaches : Le journal *Mpanolotsaina* (1904-1913) » (pp. 193-206) se concentre sur une dizaine d'années de publication de la revue *Ny Mpanolotsaina* qui connaît en réalité une longue activité : de 1877 à 1963. Toutefois, la période 1904-1913 s'avère particulièrement intéressante pour la promotion de la littérature malgache. Le critique revient sur l'activité des intellectuels avant la colonisation, rend compte de la naissance de la revue, souligne la défense des valeurs malgaches et le rôle de la littérature qui sont à la base de la réflexion développée au sein de la revue et dont le but serait d'« encourager [les] compatriotes à garder et leur foi et leur culture tout en s'adaptant aux changements profonds de leur société désormais sous une influence occidentale qui n'est pas que négative » (p. 206). L'étude suivante, « Les manuels scolaires de la période coloniale à Madagascar : cultures et identité en question » (pp. 207-227) d'Alyette RAJAOFERA ANDRIAMASINALIVAO, dresse un état des lieux de la réflexion critique concernant les livres d'école au sein de l'entreprise coloniale, propose une présentation des manuels avant et après l'indépendance de Madagascar (obtenue le 26 juin 1960) dans le but d'identifier les méthodes et les politiques de l'enseignement. Le critique montre que la culture française et la culture malgache sont toujours posées comme antagonistes et que la modernité de marque occidentale incite les lecteurs vers un progrès promu par le recours à la langue française qui reste la langue de l'enseignement. La scolarisation et l'apprentissage sur les manuels analysés laissent entendre que cette « entreprise interculturelle instaurée par la colonisation semble faire fi de la césure de l'indépendance » (p. 227). La dernière contribution « Radio Tananarive (1931-1960) : nouveau lieu culturel malgache » (pp. 229-256) de Soloniaina Elie RAMAROSETRA et de Dominique RANAIVOSON focalise l'attention sur l'importance de la radio, susceptible de conditionner l'information et les expressions artistiques et culturelles. Les auteures retracent les principales évolutions de la radio dans la période étudiée, soit du moment où « la France organise une politique de communication plus globale » (p. 231) à l'indépendance de Madagascar. RAMAROSETRA et RANAIVOSON passent ensuite à la présentation de la radio en tant qu'outil de promotion malgache, principalement attachée à la musique : elles recensent les compositeurs et les styles musicaux qui ont bénéficié de la diffusion radiophonique. Si donc les critiques rendent compte de la 'mission civilisatrice' qui était véhiculée à travers des émissions en français diffusées par Radio Tananarive « ambassadrice de la culture française et de la politique du gouvernement local » (p. 256), elles rappellent aussi que, surtout depuis 1955, la chaîne de radio s'est fait également la promotrice de la culture malgache (musique, contes, théâtre).

Ce beau volume se conclut avec la quatrième partie « Regarder en arrière : relire, réinventer » (pp. 257-287), où l'on propose des textes dont l'accès s'avère difficile : *hain-teny*, poèmes, extraits de romans mais aussi deux entretiens menés par RANAIVOSON. Dans le premier, le journaliste et critique littéraire Pierre MAURY, relate sa création de la bibliothèque malgache électronique, donne des informations pour la saisie des données, explique la procédure de l'établissement de l'édition des textes et le critère de sélection des titres, commente l'importante production littéraire de et sur Madagascar (« Quand la production coloniale ressuscite : la Bibliothèque malgache électronique », pp. 273-278). Le second entretien avec l'écrivain français Georges A. BERTRAND est centré sur le roman *Les déracinés de la Grande Île* (2018) qui raconte l'histoire de deux malgaches appartenant à des milieux très différents qui s'engagent dans la société secrète VVS et s'enrôlent ensuite dans l'armée de la Première Guerre Mondiale (« Romancer la douleur : un roman 'historique' sur les tirailleurs malgaches », pp. 279-287).

Francesca PARABOSCHI

Il Tolomeo, vol. 24, décembre 2022, <https://edizionicafoscari.unive.it/it/edizioni/riviste/il-tolomeo/2022/1/>

Le numéro 24 de décembre 2022 de la revue *Il Tolomeo*, spécialisée dans la diffusion et l'analyse des productions littéraires et artistiques postcoloniales, s'articule autour de trois parties. La première vise à mettre en lumière des textes créatifs d'auteurs venus du monde postcolonial anglophone et francophone (« Créations », pp. 9-28). La deuxième partie forme le cœur du volume et est intitulé « Transmédialités postcoloniales, les récits postcoloniaux à travers les médias » (pp. 29-120). Ce dossier accueille différentes contributions qui ont en commun le thème de la narratologie transmédiée. Il est introduit par un texte de Silvia BORASO « Notes de la rédaction : transmédialités postcoloniales, les récits postcoloniaux à travers les médias » (pp. 29-34), où l'auteure présente le dossier et rappelle le rôle fondamental joué par les médias dans la diffusion des récits postcoloniaux, tout en signalant qu'ils peuvent également résulter de dangereux vecteurs d'idéologies et provoquer des drames. Elle conclut son intervention en présentant quelques articles du dossier. Suit une partie traitant des thèmes divers et variés. Le volume se clôture en laissant la place à des entretiens. Il faut noter que les contributions sont rédigées dans dif-

férentes langues, le français, l'italien et l'anglais. Pour notre part nous avons choisi de nous intéresser aux articles concernant uniquement le monde de la francophonie.

La première contribution, intitulée « La chanson comme moyen de diffusion de la culture et de la tragédie de l'archipel des Chagos » (pp. 83-101) de Bruno CUNNIAH examine le rôle du patrimoine musical dans l'histoire et la culture de cet archipel de l'Océan Indien. Tout d'abord l'auteur retrace l'histoire tragique de l'archipel et de ses habitants, contraints à l'exil après un accord passé entre l'Île Maurice et l'Angleterre. Il insiste sur la spécificité culturelle des Chagos en les distinguant de l'Île Maurice. Après avoir défini un corpus qui sépare l'avant de l'après exil, il met en avant le caractère unique du patrimoine musical chagossien en se livrant à une approche sociocritique. Les figures et les textes de chansons les plus emblématiques sont exposés afin de démontrer que ce patrimoine représente une source capitale pour comprendre l'histoire et les réalités socio-économiques de cet espace quelque peu délaissé.

Francesca AIUTI (pp. 103-118) dans « Narrer la négritude de façon transmédiatique : le cas du rappeur Youssoupha » s'intéresse au manque de visibilité des Noirs dans le contexte artistique hexagonal. Le rap, selon elle, est un moyen de trouver sa place et de se rendre plus audible pour la communauté noire. Elle met en résonance les textes du rappeur et le mouvement de la Négritude. Elle s'efforce de démontrer la convergence entre le rap et le courant de la Négritude dans leur volonté commune de revendiquer une culture et une identité. Le rappeur, en s'inspirant aux poètes de ce mouvement, notamment Aimé CÉSAIRE, renouvelle le combat initié par les pères fondateurs. À travers cette étude, Francesca AIUTI met en lumière la façon dont la transmédiaticité insuffle une nouvelle dynamique aux valeurs et aux principes élaborés par la Négritude et témoigne de l'engagement d'un rappeur comme YOUSSOUPHA.

Dans la troisième partie, qui regroupe les contributions diverses et variées, on trouve une étude linguistique du discours missionnaire de Paola PUCCINI : « La construction de l'altérité par la 'définition naturelle' : Enjeux linguistiques, culturels et identitaires du discours missionnaire » (pp. 121-144). Elle analyse de manière rigoureuse un corpus de vingt-trois récits missionnaires pour la jeunesse, publiés au Québec entre 1947 et 1960, en se donnant pour objectif de comprendre les enjeux linguistiques dans un contexte interculturel spécifique.

L'article suivant établit un état des lieux de la présence de la littérature francophone haïtienne en Italie, il est signé par Alba PESSINI et s'intitule « La littérature haïtienne en Italie : diffusion, réception et enjeux (2004-20) » (pp. 145-158). Elle commence par rappeler le travail accompli par M.J. HOYET quant à la plus grande visibilité de

la littérature haïtienne en Italie. Alba PESSINI expose les différents moyens et met en lumière les acteurs qui ont permis à cette littérature, jusqu'alors méconnue, de rencontrer un public et de susciter un intérêt toujours plus croissant. Elle souligne, entre autres, le rôle fondamental des universitaires, des revues ainsi que des préfaces dans la reconnaissance de cette littérature. En conclusion, elle nourrit l'espoir que la production littéraire de ce pays puisse s'ouvrir à des horizons plus vastes au-delà de la francophonie et conquérir de nouveaux territoires.

Dans l'article suivant, intitulé « Émancipation identitaire : une analyse de *La discrétion* de Faïza Guène » (pp. 159-175), Fulvia ADENGHI nous propose une étude du roman *La Discrétion*. Ce texte mémoriel retrace le parcours de l'héroïne Yamina Taleb, née en Algérie et immigrée en banlieue parisienne. ADENGHI choisit pour analyser cet ouvrage de s'appuyer sur différentes méthodes, combinant l'étude des personnages à la narratologie structuraliste. L'article est organisé en plusieurs sections. Dans l'introduction, elle expose son plan et son objectif : « nous souhaitons mettre en évidence comment le travail de mémoire s'entrelace dans ce roman à la quête identitaire » (p. 162). ADENGHI situe également ce dernier roman dans l'ensemble de l'œuvre de l'écrivaine et réfléchit à la place qu'elle occupe au sein de la littérature migrante. Elle met en évidence la structure du roman, caractérisée tout d'abord par l'alternance entre récit du passé et du présent pour ensuite laisser la place aux chapitres axés sur les enfants Taleb. Le récit se focalise alors sur leurs quêtes identitaires et prend une dimension polyphonique. Les enfants et leur mère partagent la place des personnages principaux. ADENGHI conclut son analyse en mettant en évidence la dimension universelle de ce roman, qui ne peut être réduit et catalogué à une littérature migrante. En somme, Fulvia ADENGHI souligne le travail de mémoire et la quête identitaire des personnages, tout en cherchant à dépasser le clivage des frontières culturelles.

La contribution de Mohamed Lamine RHIMI convoque deux textes de l'auteur martiniquais Edouard GLISSANT dans un article intitulé « *La lézarde* (1958) et *Malemort* (1975) d'Edouard Glissant : dire l'esthétique archipélique depuis la Martinique et l'aire des Caraïbes » (pp. 177-198). Dans un premier temps l'auteur cherche à présenter l'œuvre d'Edouard GLISSANT de manière globale, lui conférant une dimension épique. Selon lui, GLISSANT parvient à sublimer la douleur en la transformant en une occasion d'exprimer une parole heureuse. « Il s'agit d'une parole heureuse et foisonnante qui naît de la matrice des douleurs et du calvaire » (p. 178). L'article se déploie donc autour de l'analyse de deux romans. À travers leur exemple et de nombreuses références et citations critiques du romancier, Mohamed Lamine RHIMI cherche à démontrer que l'objectif de GLISSANT

est d'exhorter les populations caribéennes à redécouvrir leur histoire afin qu'ils puissent reprendre en main leur destin et permettre une renaissance culturelle et une affirmation de l'antillanité, articulée autour de l'union communautaire.

En conclusion, l'aire francophone de ce volume de *Il Tolomeo* nous offre un éventail de recherches riches et diverses confirmant la profusion et la qualité de la production littéraire postcoloniale de langue française.

Virginie LESCEUR